

DE
LA RELIGION,
PAR
UN HOMME DU MONDE.

DE
LA RELIGION
PAR
L'ÉCRIVAIN DU MONDE



DE LA RELIGION,

P A R

UN HOMME DU MONDE,

*Où l'on examine les différens systèmes des
Sages de notre siècle, & l'on démontre la
liaison des principes du Christianisme
avec les maximes fondamentales de la
tranquillité des États.*

Nous ne devons pas nier des vérités démontrées, parce qu'il
en résulte des difficultés insolubles à la raison humaine.

DESCARTES.

SUITE DE LA TROISIEME PARTIE.

*Autres contradictions que nos Sages croient décou-
vrir dans les attributs de la Divinité, de la
spiritualité & de l'immortalité de l'ame.*



A P A R I S,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE,
rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. D C C. L X X I X.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





D E
LA RELIGION,
P A R
UN HOMME DU MONDE.

SUITE DE LA TROISIEME PARTIE.

*Autres contradictions que nos Sages croient
appercevoir dans les attributs de la Divinité.*

CHAPITRE II.

*Où l'on démontre que toutes ces prétendues contradictions
proceedent de la difficulté insoluble à la raison humaine ,
de concilier l'existence du mal physique & du mal moral ,
avec la bonté & la toute-puissance de l'Être infini. Con-
séquences qui résulte de cette vérité.*

REVENONS à l'Auteur du Système de la
Nature, que nous avons abandonné pour
parcourir les objections qui nous ont paru
Tome III. Partie III. A

2 DE LA RELIGION.

avoir une liaison plus intime avec le dogme de l'existence de Dieu considéré comme le seul Etre nécessaire, le seul existant par lui-même.

§. I.

Exposé des difficultés qui sont la matière de ce Chapitre ; & de quelques pensées de Pascal : en quel sens Dieu est caché ?

Résumé de
prétendues
contradic-
tions, d'où
l'Auteur du
Système de la
Nature con-
clut que l'ex-
istence de
Dieu ne peut
être démon-
trée par la
raison.

« Malgré tous les efforts de leur imagina-
« tion (dit cet Auteur (a)) les hommes n'ont
« jamais pu s'empêcher de puiser, dans leur
« propre nature, les qualités qu'ils ont affi-
« gnées à l'Etre qui gouvernoit l'univers.
« Nous avons déjà entrevu les contradic-
« tions nécessaires résultantes du mélange in-
« compatible de qualités humaines, qui ne
« peuvent convenir à un même sujet, vu
« qu'elles se détruisent les unes les autres :
« les Théologiens eux-mêmes ont senti les
« difficultés insurmontables que leurs Divi-
« nités présentoient à la raison ; ils ne purent
« s'en tirer qu'en défendant de raisonner ,
« qu'en déroutant les esprits, qu'en embrouil-

(a) Système de la Nature, seconde Partie, chap. 3, pag. 55 & suiv.

» lant de plus en plus les idées si confuses &
» si discordantes qu'ils donnerent à leur Dieu ;
» par ce moyen, ils l'envelopperent de nuages,
» ils le rendirent inaccessible, & ils devinrent
» les maîtres d'expliquer, à leur fantaisie, les
» voies de l'Être énigmatique qu'ils faisoient
» adorer. Pour cet effet, ils l'exagérèrent de
» plus en plus : ni le temps, ni l'espace,
» ni la Nature entiere ne purent contenir
» son immensité ; tout en lui devint un
» mystère impénétrable. Quoique l'homme,
» dans l'origine, eût emprunté, de lui-même,
» les couleurs & les traits primitifs dont il
» composa son Dieu, quoiqu'il en eût fait
» un Monarque puissant, jaloux, vindicatif,
» qui pouvoit être injuste sans blesser sa
» justice, en un mot, semblable aux Princes
» les plus pervers, la Théologie, à force
» de rêveries, perdit la nature humaine de
» vue, & pour rendre la Divinité plus dif-
» férente de ses créatures, elle lui assigna en
» outre des qualités merveilleuses, si étranges,
» si éloignées de tout ce que notre esprit peut
» concevoir, qu'elle s'y perdit elle-même. Elle
» se persuada, sans doute, que par-là même
» ces qualités étoient divines ; elle les crut
» dignes de Dieu, par-là même que nul homme
» ne peut s'en faire une idée «.

L'Auteur conclut de ces détails, que l'existence de Dieu ne peut être démontrée par la raison.

Il semble que cette conséquence ait été admise par M. Pascal. On la trouve assez clairement énoncée dans l'un de ces Fragmens que le P. Desmolets a donnés au Public.

» (a) Selon les lumières naturelles, s'il y a
 » un Dieu, il est infiniment incompréhensible, puisque n'ayant ni parties, ni bornes,
 » il n'a aucun rapport à nous; nous sommes
 » donc incapables de connoître, ni ce qu'il
 » est, ni si il est.

» Il est étrange (ajoute M. de Voltaire)
 » que Pascal ait cru qu'on pouvoit deviner
 » le péché originel par la raison, & qu'il dise
 » qu'on ne peut connoître, par la raison, si
 » Dieu est. C'est apparemment la lecture de
 » cette pensée qui engagea le P. Hardouin à
 » mettre Pascal dans sa liste ridicule des
 » Athées. Pascal eût manifestement rejeté
 » cette idée, puisqu'il la combat en d'autres
 » endroits. En effet, nous sommes obligés
 » d'admettre des choses que nous ne concevons pas : j'existe; donc quelque chose

D'un fragment de Pascal: dont les Athées abusent, & d'un aveu de M. de Voltaire: que nous sommes obligés d'admettre des choses que nous ne concevons pas.

(a) Remarques sur les Pensées de Pascal, par M. de Voltaire, dans l'addition, N.º 4.

« existe de toute éternité ; c'est une proposition évidente : cependant comprenons-nous « l'éternité ? »

Recueillons précieusement cet aveu de M. de Voltaire , *que nous sommes obligés d'admettre des choses que nous ne concevons pas.* Affez d'autres ont observé avant moi , que ceux qui ont publié , sans choix , les pensées de Pascal , sur-tout celles que les premiers Editeurs avoient rejetées , ont rendu un mauvais service à la Religion. Ne devoient-ils pas songer qu'un Auteur qui forme , comme Pascal , le plan d'un Ouvrage immense , dans lequel il entreprend de convaincre les hommes par la raison de la nécessité de se soumettre à la Révélation , jette souvent sur le papier des pensées détachées qui n'ont de force que par leur liaison dans le plan qu'il a tracé , quelquefois des objections dont il néglige d'écrire la réponse , quelquefois des transitions , de légères esquisses du plan général ? Quand vous recueillez ces traits informes qui ne peuvent avoir ni grace , ni force , hors du lieu auquel ils étoient destinés ; quand vous les exposez aux regards du Peuple , vous ressemblez à un Artiste mal-habile qui voudroit nous faire connoître le génie de *Raphaël* ou de *Rubens* ,

par les lambeaux détachés & incohérens d'un tableau que la flamme auroit détruit.

On corrige
l'usage
cité par une
p. usée du mê-
me Auteur,
qui y a rap-
port.

Essayons de corriger la pensée que nous venons de transcrire, par un autre du même Auteur.

» La plupart de ceux qui entreprennent de
» prouver la Divinité aux impies (dit-il (a)),
» commencent d'ordinaire par les ouvrages
» de la nature, & ils y réussissent rarement.
» Je n'attaque pas la solidité de ces preuves
» consacrées par l'Ecriture sainte. Elles sont
» conformes à la raison; mais souvent ne sont
» pas assez conformes & assez proportionnées
» à la disposition de l'esprit de ceux pour qui
» elles sont destinées.

» Car il faut remarquer qu'on n'adresse pas
» ce discours à ceux qui ont la foi vive dans
» le cœur, & qui voient incontinent que tout
» ce qui est, est l'ouvrage du Dieu qu'ils ado-
» rent. C'est à eux que toute la Nature parle
» par son Auteur & que les Cieux annoncent la
» gloire de Dieu; mais pour ceux en qui
» cette lumière est éteinte, & dans lesquels on
» a dessein de la faire revivre, ces personnes
» dénuées de foi & de charité qui ne trou-

(a) Pensées de Pascal, N.º 20.

» vent que ténèbres & obscurité dans toute
 » la nature , il semble que ce ne soit pas le
 » moyen de les ramener , que de ne leur don-
 » ner , pour preuve de ce grand & important
 » sujet , que le cours de la lune ou des pla-
 » netes , ou des raisonnemens communs , &
 » contre lesquels ils se font continuellement
 » roidis. Ce n'est pas de cette sorte que
 » l'Ecriture qui connoît mieux que nous les
 » choses qui sont de Dieu , en parle. Elle
 » nous dit bien que la beauté des créatures
 » fait connoître celui qui en est l'Auteur ; mais
 » elle ne nous dit pas qu'elles fassent cet effet
 » sur tout le monde. Elle nous avertit , au
 » contraire , que , quand elles le font , ce n'est
 » pas par elles-mêmes , mais par la lumière que
 » Dieu répand en même temps dans l'esprit
 » de ceux à qui il se découvre par ce moyen (a) :
 » *Quod notum est Dei , manifestum est in illis ,*
 » *Deus enim illis manifestavit.* Elle nous dit
 » généralement que Dieu est un *Dieu caché* : (b)
 » *Verè tu es Deus absconditus* ; que depuis la
 » corruption de la nature , il a laissé les hom-
 » mes dans un aveuglement dont ils ne peu-
 » vent sortir que par JESUS-CHRIST , hors

(a) Saint Paul aux Rom. chap. 1 , v. 19.

(b) Isaïe , chap. 45 , v. 15.

» duquel toute communication avec Dieu
 » nous est ôtée (a) : *Non novit Patrem nisi*
 » *Filius, aut cui voluerit Filius revelare.*

» C'est encore ce que l'Ecriture nous mar-
 » que, lorsqu'elle nous dit, en tant d'endroits,
 » que ceux qui cherchent Dieu le trouvent ;
 » car on ne parle point ainsi d'une lumière
 » claire & évidente ; on ne la cherche point,
 » elle se découvre & elle se fait voir d'elle-
 » même.

» Les preuves de Dieu métaphysiques sont si
 » éloignées du raisonnement des hommes, &
 » si impliquées, qu'elles frappent peu, & quand
 » cela serviroit à quelques-uns, ce ne seroit
 » que pendant l'instant qu'ils voient cette
 » démonstration ; mais une heure après, ils
 » craignent de s'être trompés : *Quod curiositate*
 » *cogitaverunt, superbiâ amiserunt.*

» D'ailleurs ces fortes de preuves ne nous
 » peuvent conduire qu'à une connoissance spé-
 » culative de Dieu ; & le connoître de cette
 » manière, c'est ne le connoître pas.

Ici nos Sages m'arrêtent encore.

Si la lumière de la raison, me diront-ils,
 ne suffit pas, sans la grace, pour connoître
 l'existence de Dieu, ceux à qui cette grace

Abus que nos
 Sages font de
 cette pensée
 de Pascal : on
 essaie d'en fi-
 xer le sens.

(a) Math. chap. 11, v. 27.

n'a pas été donnée, sont donc excusables de nier l'existence d'un Être supérieur à la Nature. Vous me parlez de J. C. & d'une révélation. Je conçois que, si Dieu existe & qu'il ait parlé, je dois soumettre ma raison bornée à une intelligence infinie; mais avant de parvenir à me convaincre que Dieu s'est communiqué aux hommes par la révélation, il est nécessaire de me prouver que Dieu existe. — D'accord, Messieurs; mais Pascal ne nie pas que les merveilles de la Nature démontrent l'intelligence de son Auteur. Il dit positivement le contraire; il ajoute seulement que la plus forte de toutes les preuves, celle qui leve tous les doutes, est l'ensemble des preuves de la Religion qui nous présente le remède à tous nos maux, la seule solution raisonnable aux contradictions de notre nature, & à l'objection que l'existence du mal physique & du mal moral élève contre la toute-puissance & la bonté de Dieu.

Que résulte-t-il du raisonnement de Pascal? Qu'il vouloit parler au cœur de ses Lecteurs en même temps qu'à leur esprit; que c'est dans la connoissance de la nature de l'homme, dans le sentiment de sa propre grandeur qui ne connoît rien au dessus de sa portée, aucun obstacle qu'il n'essaie de surmonter, & dans

cette bassesse, cette infirmité qui le réduisent à un cercle étroit de pensées & de desirs indignes de lui, qui l'arrêtent à chaque pas dans l'étude de la nature, que c'est, dis-je, dans ces contradictions que Pascal trouvoit la principale preuve de l'existence de Dieu & de la déchéance de l'homme de son état primitif. J'écarte, quant à présent, ce second point ; mais je crois avoir démontré que nous tirons, en effet, de notre propre nature, de la connoissance que le sens intime nous donne de notre existence & de notre liberté, la preuve la plus convaincante de l'existence de l'Être infini.

Pascal continue d'expliquer comment la plus forte preuve de l'existence de Dieu est celle qui résulte du sens intime de notre existence, & de notre imperfection même.

» S'il n'avoit jamais rien paru de Dieu (dit encore Pascal (a)), cette privation éternelle » feroit équivoque, & pourroit aussi bien se » reporter à l'absence de toute Divinité, qu'à » l'indignité où feroient les hommes de le » connoître : mais de ce qu'il paroît quel- » quefois, & non toujours, cela ôte l'équi- » voque. S'il paroît une fois, il est toujours ; » & ainsi on n'en peut conclure autre chose, » sinon qu'il y a un Dieu, & que les hommes » en sont indignes «.

Dieu paroît toujours à quiconque veut ren-

(a) Pensées, N°. 18.

trer en lui-même & réfléchir sur les conséquences qui résultent de sa propre existence.

Cependant Dieu est caché quant à son essence, quant à ses propriétés infinies ; & la raison m'apprend qu'il doit l'être.

» Que ceux qui combattent la Religion (dit
 » encore Pascal (a)), apprennent, au moins,
 » quelle elle est avant de la combattre. Si
 » cette Religion se vançoit d'avoir une vue
 » claire de Dieu & de le posséder à découvert
 » & sans voile, ce seroit la combattre que de
 » dire qu'on ne voit rien dans le monde qui
 » se montre avec cette évidence : mais puis-
 » qu'elle dit, au contraire, que les hommes
 » sont dans les ténèbres & dans l'éloignement
 » de Dieu, qu'il s'est caché à leur connois-
 » sance, & que c'est le nom qu'il se donne
 » dans l'Ecriture, *Deus absconditus*, & enfin,
 » si elle travaille également à établir ces deux
 » choses, que Dieu a mis des marques sensi-
 » bles dans l'Eglise pour se faire reconnoître
 » à ceux qui le chercheroient sincèrement,
 » & qu'il les a couvertes néanmoins de telle
 » sorte, qu'il ne sera apperçu que de ceux qui
 » le cherchent de tout leur cœur, quel avan-
 » tage peuvent-ils tirer, lorsque, dans la négli-

On conti-
 nue de déve-
 lopper en
 quoi Dieu est
 caché. Dog-
 me de Reli-
 gion Chrétie-
 nne à cet
 égard. Com-
 bien il se con-
 cilie avec la
 raison !

(a) Pensées, N.º 1.

» gence où ils font profession d'être de cher-
 » cher la vérité, ils crient que rien ne la leur
 » montre, puisque cette obscurité où ils sont,
 » & qu'ils objectent à l'Eglise, ne fait qu'éta-
 » blir une des choses qu'elle soutient, sans
 » toucher à l'autre, & confirme sa doctrine,
 » bien loin de la ruiner ? »

Que seroit-ce si tous vos soins, toutes vos études n'avoient d'autre objet que de vous dérober à cette lumière qui vous frappe malgré vous-mêmes ? Dieu permettroit, sans doute, pour punir votre orgueil, que ces difficultés grossissent à vos yeux ; & quand vous refuseriez de reconnoître, dans cet effet, une volonté expresse du Créateur, il est dans la nature, vous l'appercevez dans tous les objets de vos raisonnemens.

Dieu est l'Être infini en tout sens, & vous êtes étonnés que son essence présente des difficultés insurmontables à l'intelligence d'un être borné !

De quelques
 raisonnemens
 de Pascal,
 qui semblent
 en avoir trop
 subtils.

» L'unité jointe à l'infini ne l'augmente de
 » rien (dit encore M. Pascal (a)), non plus
 » qu'un pied à une mesure infinie ; le fini
 » s'annule en présence de l'infini, & devient
 » un pur néant ; ainsi notre esprit devant

(a) Pensées, N.º 7.

» Dieu ; ainsi notre justice devant la Justice
» divine.

» Il n'y a pas si grande disproportion entre
» l'unité & l'infini , qu'entre notre justice &
» celle de Dieu.

» Nous connoissons qu'il y a un infini , &
» nous ignorons sa nature ; comme , par exem-
» ple , nous savons qu'il est faux que les nom-
» bres soient finis : donc il est vrai qu'il y a
» un infini en nombre ; mais nous ne savons
» ce qu'il est. Il est faux qu'il soit pair , il est
» faux qu'il soit impair ; car en ajoutant l'unité ;
» il ne change point de nature. Ainsi on peut
» bien connoître qu'il y a un Dieu , sans con-
» noître ce qu'il est ; & vous ne devez pas
» conclure qu'il n'y a point de Dieu , de ce
» que nous ne connoissons pas parfaitement sa
» nature «.

L'habitude d'ajouter des nombres à d'au-
tres , nous apprend qu'il y a un infini en nom-
bre , parce qu'il n'y a aucun nombre auquel
nous ne concevions qu'on puisse ajouter l'u-
nité ; mais ce seroit une contradiction de dire
quel infini est *pair* ou *impair* ; car ces mots *pair*
ou *impair* supposent une borne , un terme ,
une fin. Quel est donc cet infini ? Ce n'est aucun
nombre qui puisse être déterminé par le cal-
cul ; s'il pouvoit l'être , il seroit borné & fini.

Que les com-
paraïsons ti-
rées des véri-
tés mathéma-
tiques sont
imparfaites ;
pourquoi ?
On développe
l'exemple des
nombres ci-
té par Pascal.

Nous ne le découvrons que par l'addition de nombres finis ; il nous est donc impossible de de connoître sa nature. C'est ainsi que toutes les démonstrations mathématiques ne sont , comme je l'ai observé , que le développement de la proposition énoncée dans le théorème : c'est ainsi que les premiers principes des êtres , leurs essences , sont hors de la portée de notre intelligence ; je l'ai prouvé dans le second Chapitre de ma première Partie. Or , Dieu , l'Être infini , l'Être nécessaire , est essence par nature : nous pouvons donc découvrir qu'il existe , que toutes les perfections des êtres bornés sont réunies en lui ; mais il nous est impossible de sonder ses perfections pour en connoître l'étendue.

Renvoi au
§. suivant.

J'ai répondu , dans le Chapitre I , aux objections qu'on élève contre l'éternité de Dieu , contre sa toute-puissance , son immutabilité. Nous avons vu que la source de ces contradictions apparentes , se trouve dans l'existence du mal physique & du mal moral , qui ne doit cependant pas nous faire nier l'existence de Dieu , puisque le système du fatalisme nous présentant , de toutes parts , des effets sans cause , contredit le sens intime & la raison. Passons à des attributs qui semblent plus à notre portée ; la justice de Dieu , sa bonté , sa miséricorde , &c.

§. II.

D'une objection de l'Auteur du Système de la Nature, contre la Justice divine. Définitions de la Justice humaine & de la Justice divine ; que l'objection se réduit , en dernière analyse , à la difficulté qui résulte du mal physique & du mal moral. On consiaere d'abord l'objection relativement au mal physique.

» Pour justifier ce Dieu des maux qu'il fait
 » éprouver au genre humain (dit l'Auteur du
 » Système de la Nature (a)), on nous dit qu'il
 » est juste , & que ces maux sont les châtimens
 » qu'il inflige pour les injures qu'il a reçues
 » des hommes. Ainsi l'homme a le pouvoir
 » de faire souffrir son Dieu ! Mais , pour offen-
 » ser quelqu'un , il faut supposer des rapports
 » entre nous & celui que nous offensois : quels
 » sont les rapports qui peuvent subsister entre
 » les foibles mortels & l'Être infini qui a créé
 » le monde ? Offenser quelqu'un , c'est dimi-
 » nuer la somme de son bonheur , c'est l'affli-
 » ger , c'est le priver de quelque chose , c'est

Suivant
l'Auteur du
Système de la
Nature , la
Justice divine
ne justifie pas
l'Être infini
des maux
qu'il fait
éprouver aux
hommes.

(a) Système de la Nature, seconde-Partie , chap. 3 ,
pag. 61 & suiv.

» lui faire éprouver un sentiment douloureux.
 » Comment est-il possible que l'homme puisse
 » altérer le bien-être du Souverain tout-puiss.
 » sant de la nature , dont le bonheur est inal-
 » térable ? Comment les actions physiques d'un
 » être matériel peuvent-elles influencer sur une
 » substance immatérielle , & lui faire éprouver
 » des sensations incommodes ? Comment une
 » foible créature , qui a reçu de Dieu son être ,
 » son organisation , son tempérament , d'où
 » résultent ses passions , sa façon d'agir & de
 » penser , peut-elle agir contre le gré d'une
 » force irrésistible , qui ne concourt jamais au
 » désordre ou au péché ? »

Cercle vicieux dans lequel l'Auteur du Système de la Nature s'embarrasse perpétuellement.

Je ne m'arrêterai pas, Monsieur, à vous faire remarquer que vous retombez dans votre définition de l'homme (a) , un être matériel , organisé , conformé de manière à sentir , à penser , à être modifié de certaines façons propres à lui seul , à son organisation ; aux combinaisons particulières des matières qui se trouvent rassemblées en lui ; que s'il en étoit ainsi , il n'existeroit aucune liberté dans l'homme ; qu'il ne seroit , selon votre comparaison , qu'une harpe capable de rendre des sons par elle-même , qui se demanderoit qui les lui fait rendre , système qui est démenti par

(a) Système de la Nature , Part. 1 , chap. 6 , pag. 80.
 le

le sens intime de tous les hommes, la seule source du petit nombre des connoissances que nous puissions regarder comme certaines. Ainsi, lorsque vous vous efforcez d'établir votre fatalisme universel, vous donnez pour preuve les conséquences qui résulteroient de la liberté de l'homme, qu'il seroit capable de contrevenir aux loix de l'Être infini, de le blesser, de l'offenser; & lorsque vous attaquez les notions que la Religion nous donne de la Divinité; qui supposent, en effet, dans l'homme une liberté suffisante pour contrevenir aux loix du Créateur, vous donnez pour preuve de la contradiction que vous croyez trouver dans ces idées, que *les actions purement physiques d'un être matériel ne peuvent influencer sur une substance immatérielle*

N'ai-je pas eu raison de dire que vous donnez perpétuellement, pour preuves de vos assertions, les propositions que vous auriez dû démontrer? Mais j'ai relevé trop de fois ce vice radical de vos raisonnemens, pour m'y arrêter plus long-temps. Je ne m'occuperai pas non plus, de vous prouver actuellement que l'homme n'est pas un être purement matériel; ce sera l'objet du Chapitre suivant.

Vous ajoutez que, *pour offenser quelqu'un,*

Ces expressions, offenser, offen-

*ser Dieu ,
contrister le
Saint-Esprit,
sont méta-
phoriques.*

*il faut supposer des rapports entre nous & celui que nous offensois Offenser quelqu'un, c'est diminuer la somme de son bonheur, c'est l'affliger, c'est le priver de quelque chose, c'est lui faire éprouver un sentiment douloureux. Comment les actions physiques de l'homme peuvent-elles altérer le bien-être du Souverain tout-puissant de la Nature, dont le bonheur est inaltérable? — Non, Monsieur, les actions des hommes n'altèrent point le bonheur de Dieu, elles ne l'affligent point; car l'affliction suppose la foiblesse & est incompatible avec la toute-puissance de l'Être infini : ces expressions, *offenser Dieu, contrister le Saint-Esprit*, sont donc métaphoriques, elles sont prises de nous-mêmes, & proportionnées à notre foible intelligence.*

On explique, autant que notre intelligence peut y atteindre, en quoi la Justice divine diffère de la nôtre.

Mais n'existe-t-il aucuns rapports, entre l'homme & Dieu, par lesquels l'homme puisse contrevenir aux loix de l'Être infini & provoquer sa justice?

Pour résoudre cette question, il est nécessaire d'expliquer, autant que notre intelligence peut y atteindre, en quoi la justice Divine diffère de la nôtre, & quel est le point qui concilie des notions qui paroissent si disparates.

Définition de la justice

La justice (dit l'Auteur du Système de la

» Nature (a), d'après les seules idées que nous
 » puissions nous en former, suppose une dis-
 » position permanente, de rendre à chacun ce
 » qui lui est dû »

humaine très-
 exacte. On
 développe
 une pensée
 de Pascal.

Cette définition de la justice humaine, qui est celle des loix Romaines (b), est très-exacte. Egaux entr'eux, par l'institution de la Nature, la terre avoit été donnée en commun à tous les hommes ; mais cette propriété universelle s'est subdivisée dans la formation des sociétés. Les titres de ces partages n'existent nulle part ; mais la possession en tient lieu ; elle est regardée comme un ordre de cette Providence universelle qui régit l'univers. L'inégalité du partage, & plus encore de ses subdivisions, sont la conséquence de cet ordre général. Cette inégalité est le lien qui unit les diverses parties de chaque société ; elle oblige le pauvre d'acheter, par son travail, un droit certain à la propriété du riche ; elle contraint l'homme puissant de répandre les trésors dont il est dépositaire, pour acquérir des biens & des avantages plus réels que le travail du pauvre lui procurent. Il est donc de l'intérêt com-

(a) *Système de la Nature*, Partie 1, chap. 6, pag. 65.

(b) *Iustitia est constans & perpetua, voluntas jus suum cuique tribuendi.* Inst. Liv. 1. de *Iustitiâ & Jure.*

mun, que les propriétés soient sacrées. Cette loi n'admet d'exception que la nécessité qui soumet les propriétés particulières à l'avantage commun, comme une condition de la protection que la société leur accorde. Les loix de chaque Etat reglent l'ordre des successions, les conventions, les dispositions qui transmettent ces propriétés. C'est ici où s'applique cette pensée de Pascal : (a) » On ne voit presque rien de juste ou d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'évaluation du pôle renversent toute la Jurisprudence. Un méridien décide de la vérité, ou peu d'années de possession. Les loix fondamentales changent ; le droit a ses époques. Plaisante justice, qu'une rivière ou une montagne dérange ; vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà «.

Conséquence. La Justice humaine est l'amour de l'ordre dépendant d'une multitude de circonstances, & du cercle étroit dans lequel l'homme est circonscrit.

Toutefois, parmi cette variété & cette imperfection des loix humaines, un principe commun forme l'essence de cette vertu que nous nommons justice dans les hommes, c'est la disposition intérieure de rendre à chacun ce qui lui est dû suivant les loix de la société dans laquelle il vit. Cette disposition inspire

(a) N.º 25.

au Souverain , au Magistrat , à l'homme , à qui la loi confie la puissance & l'autorité pour l'avantage commun , la crainte d'abuser de son pouvoir , en sacrifiant les intérêts particuliers à ses passions & à ses caprices ; elle excite ses recherches & son zèle pour récompenser la vertu , pour animer les talens , pour exciter , dans tous les membres de la société , une émulation utile , pour punir le crime qui trouble la tranquillité publique , qui rompt les liens qui unissent les hommes entre eux.

La justice , dans l'homme , est donc l'amour de l'ordre ; mais cet ordre est dépendant d'une multitude de circonstances analogues à l'imperfection de la nature humaine & au cercle étroit dans lequel elle est circonscrite.

En est-il de même de l'Être infini , de l'être nécessaire du Créateur de tout ce qui existe hors de lui ? La justice en Dieu , est l'amour de l'ordre ; mais de cet ordre éternel , qui consiste dans l'exécution de ses décrets , des loix éternelles qu'il a établies par sa sagesse , de ces loix qui tiennent à son essence , il ne peut y déroger que dans le temps , de la manière , & dans les circonstances qu'il a prévues dès l'éternité , pour l'accomplissement de ses desseins. C'est en ce sens que Dieu est juste par

La Justice divine est l'amour de l'ordre éternel , qui consiste dans l'exécution des décrets de l'Être nécessaire qui tiennent à son essence.

essence; mais cette justice est indépendante de ces loix arbitraires, de cette distinction des propriétés que les hommes ont établies entre eux. Ces loix lient les mortels, parce qu'elles sont, dans l'ordre de la Providence, l'exécution de la volonté de l'Être infini, qui a distribué, comme il lui a plu, les propriétés, l'autorité & la puissance : Dieu veut que les hommes s'y soumettent; mais de telles loix pourroient-elles avoir quelque empire sur celui dont tous les êtres tiennent leur existence ?

Ce qui vient d'être dit explique comment Dieu ne nous doit rien, & répond à une objection de l'Auteur du *Système de la Nature*.

C'est donc avec raison que (a) « la Théologie nous repete sans cesse que Dieu ne nous doit rien, que les biens qu'il nous accorde sont des effets gratuits de sa bonté, & que, sans blesser son équité, il peut disposer, à son gré, des ouvrages de ses mains, & même les plonger, s'il lui plaît, dans une extrême misere . . . »

Du mal physique, & des objections y relatives.

Ici l'Auteur du *Système de la Nature* retombe dans l'objection du mal physique & du mal moral; mais le mal physique n'est rien par lui-même. « N'est-ce pas pour nous conserver, » dit le Philosophe de Geneve (b), que la

(a) *Système de la Nature*, Tom. 1, pag. 66.

(b) *Emile*, Tom. 3. Conversation du Vic. Savoyard.

« Nature nous a fait sentir nos besoins ? La
 « douleur du corps n'est-elle pas un signe que
 « la machine se déränge, & un avertissement
 « d'y pourvoir ? La mort . . . les méchans
 « n'empoisonnent-ils pas leur vie & la nôtre ?
 « Qu'est-ce qui voudroit toujours vivre ? La
 « mort est le remède aux maux que vous vous
 « faites. La Nature a voulu que vous ne souf-
 « frissiez pas toujours . . . C'est l'abus de nos
 « facultés qui nous rend malheureux & mé-
 « chans ; nos chagrins , nos soucis , nos pei-
 « nes viennent de nous ». J'ai déjà cité ce
 morceau , mais on ne peut trop répéter ces
 vérités ; c'est la seule solution à l'objection
 qu'on tire du mal physique.

Pourquoi , direz-vous , la Nature emploie-
 t-elle un sentiment douloureux pour m'avertir
 de mes besoins , du dérangement de ma ma-
 chine ? L'Être tout-puissant , souverainement
 bon , souverainement juste , ne pouvoit-il nous
 donner un avertissement moins pénible ? Non ,
 car l'Être infini ne peut pas les contradictoi-
 res. Il falloit bien que le sentiment , qui vous
 instruit du dérangement de votre machine ,
 fût opposé à celui qui vous fait connoître
 ce qui peut lui être utile. Remarquez que le
 besoin est en vous la source du plaisir ; que
 le sentiment douloureux ne differe que par le

degré de cet appétit, qui est le signe d'une bonne constitution & l'assaisonnement de la volupté, que la douleur produit le plaisir au moment auquel l'organisation est rétablie ou foulagée. Cet ordre étoit nécessaire, puisqu'il existe; ce mécanisme de toute la Nature me démontre la nécessité d'un Législateur universel.

— Pourquoi d'autres hommes ne souffrent-ils pas les mêmes maux que j'éprouve? Pourquoi jouissent-ils de commodités dont je suis privé? — Je ne parle ici que des avantages physiques. Qui vous a dit que ces hommes soient plus heureux que vous? Avez-vous comparé la somme des biens dont ils jouissent avec les maux qu'ils souffrent? Qui vous a dit que ce Financier qui nage dans l'opulence, soit plus heureux que ce journalier qui a besoin, pour sa subsistance & celle de sa famille, du salaire de sa journée que l'homme injuste lui refuse quelquefois? Les maux physiques de l'un sont apparens; mais ceux de l'autre ne sont pas moins réels pour être plus cachés. C'est la soif des richesses qui tourmente celui-ci; celles qu'il a accumulées suffiroient pour la subsistance d'une Province, & il craint encore de manquer du nécessaire! Si cette crainte ne l'agite pas, que lui servent

des trésors stériles ? A acheter de vains honneurs, dont la privation lui rappelle son néant. A peine les a-t-il acquis par l'intrigue, par la séduction, par la bassesse, qu'ils le chargent sans le décorer. Un témoin irréprochable, la conscience, l'instruit qu'il joue un personnage emprunté; il lui dit que tous les yeux découvrent l'homme vil sous le masque qui le cache. Supposons qu'il ne mérite pas ces reproches, que sa fortune soit le prix de travaux utiles, que ses honneurs soient justement mérités; l'opulence n'amène-t-elle pas la satiété? On ne goûte plus les plaisirs alors qu'ils ne sont achetés par aucune peine, par aucun besoin. Ces mets simples qui couvrent la table du pauvre, qui réparent ses forces, rendent le ressort à ses organes affaiblis par un travail pénible; dissipent ses peines, excitent en lui une joie grossière, mais sincère, lui procurent un sommeil doux & tranquille dont le riche est privé par son oisiveté, par l'abondance qui le surcharge, par les soins même qu'on a pris pour exciter ses goûts & lui procurer de nouveaux plaisirs. J'ai jeté un coup-d'œil sur les écueils de ce prétendu bonheur qu'on attache à la richesse, & je n'ai pas envisagé les suites presque infaillibles de l'opulence, le dérangement de la santé, les tourmens inséparables des maladies auxquelles le pauvre est moins sujet.

Je pourrois parcourir ainsi tous les états ; vous verriez qu'une masse à-peu-près égale , tempere les maux physiques par des avantages qui en adoucissent la rigueur.

Quel est l'homme vraiment heureux ?

Définition
du bonheur.
Il est en nous.
Comparaison
du vase d'ar-
gile. Renvoi
au §. suivant.

Celui qui , content de l'état dans lequel la Providence l'a placé , n'est tourmenté ni de la soif des richesses , ni du desir des dignités & de la puissance , qui accepte les unes comme un dépôt qui lui est confié pour le répandre , lorsqu'il a satisfait ses besoins , les autres , comme une charge que la société lui impose ; qui ne recherche , dans des plaisirs simples & naturels , que le soulagement du besoin , qui fait chasser l'ennui par un travail analogue aux circonstances , au devoir , à la position dans laquelle il se trouve.

Mais pourquoi un tel homme est-il dans telle position ? Pourquoi nos facultés sont-elles bornées ? C'est ici où l'on répond que l'argille ne demande pas compte au Potier de la destination qu'il lui a donnée.



§. III.

Suite du même sujet. L'homme comparé à un vase d'argile entre les mains du Potier. Difficultés qui résultent de cette comparaison tirée des Livres saints. On considère l'objection du côté du mal moral. De la liberté en Dieu comparée à la liberté de l'homme. Que le système de M. de Voltaire tend à déraciner l'idée d'un Dieu rémunérateur & punisseur dont il reconnoît la nécessité ; que ce système nous rejette dans le pyrronisme.

N.º I.

Renfermant des vues générales sur le sujet de ce §.

L'Auteur du Système de la Nature tire de cette réponse, consacrée par l'Eglise, une des plus fortes objections contre la Justice divine.

« (a) On nous dira, sans doute, qu'il ne
 « peut y avoir de proportion entre le Créa-
 « teur & son ouvrage, que l'argille n'est point
 « en droit de demander au Potier, qui l'a façon-
 « née : pourquoi m'as-tu faite ainsi ? Mais s'il n'y
 « a point de proportion entre l'ouvrier & son

Objection
 que l'Auteur
 du Système
 de la Nature
 tire de la
 comparaison
 du vase d'ar-
 gille consa-
 crée par l'E-
 glise.

(a) Système de la Nature, *ibid.* pag. 74.

» ouvrage , s'il n'y a point d'analogie , quels
 » peuvent être les rapports qui subsisteront
 » entre eux ? Si Dieu est incorporel , com-
 » ment agit-il sur les corps , ou comment des
 » êtres corporels peuvent-ils agir sur lui , l'of-
 » fenser , troubler son repos , exciter en lui des
 » mouvemens de colere ? Si l'homme n'est , rela-
 » tivement à Dieu , qu'un *vasé d'argille* , ce vase
 » ne doit ni prieres , ni actions de graces à
 » son Potier pour la forme qu'il a voulu lui
 » donner. Si ce Potier s'irrite contre ce vase
 » pour l'avoir mal formé , ou pour l'avoir
 » rendu incapable des usages auxquels il l'avoit
 » destiné , le Potier , s'il n'est insensé , devroit
 » s'en prendre à lui-même des défauts qu'il y
 » trouve. Il peut bien le briser ; mais le vase
 » ne pourra l'en empêcher , il n'aura ni motif ,
 » ni moyens pour fléchir sa colere , il sera
 » forcé de subir son fort , & le Potier seroit
 » complètement privé de raison , s'il vouloit
 » punir son vase , au lieu de le refaire , pour
 » lui donner une forme plus convenable à ses
 » desseins. «

Réponse.
 On recueille
 d'abord les
 pétitions de
 principe que
 cette objec-
 tion ten-
 ferme.

Observez , je vous prie , combien de péti-
 tions de principe dans ce peu de paroles.

L'Auteur suppose sans cesse que la Nature , ce
 qu'il appelle le grand tout , n'est pas autre que
 la matiere douée de son mouvement , de son

énergie , de ses propriétés, qu'il n'existe par conséquent d'autres loix que celles du mouvement ; il en conclut, 1°. que l'homme est un être matériel, un vase d'argille proprement dit ; car on ne conçoit pas, selon lui, comment un être immatériel pourroit agir sur la matière, qu'il ne peut atteindre par aucun point de contact.

2°. Que ce que nous nommons intelligence, n'est autre que l'effet nécessaire des propriétés de la matière qui nous sont inconnues, que ce que nous nommons des actes de notre volonté, n'est autre que les effets nécessaires du mouvement répandu dans toutes les parties de la matière, que nous ne sommes pas plus libres qu'une balle ne l'est de suivre l'impulsion qui lui a été donnée.

3°. Que la matière ne tient ses propriétés, son énergie, son mouvement que d'elle-même. Quel feroit l'être qui lui auroit donné des loix, dit-il ? Un être supérieur à elle, sans doute ; mais cet être n'auroit pu agir sur elle, puisque, n'étant pas la matière même, il n'auroit pu l'atteindre par aucun point de contact.

4°. Que l'homme, cet être purement matériel, est dans l'impuissance d'agir sur l'Être infini pour l'offenser, le contrister, &c.

5°. Que Dieu ne peut, sans injustice & sans folie, punir l'homme, cette machine organisée d'actes nécessaires, dépendans de sa constitution, & auxquels ils ne participe, en aucune maniere, par une volonté libre.

Tout ce systême roule sur deux suppositions: 1°. Qu'il n'y a dans l'univers d'autres êtres que la matiere, avec son énergie, son mouvement, ses propriétés, ses qualités occultes en un mot.

2°. Que l'homme n'est qu'une portion du grand tout, matériel comme lui, dépendant nécessairement des influences & de l'action du tout.

L'Auteur du Systême de la Nature entreprend perpétuellement de prouver ces suppositions, l'une par l'autre.

Soyons de meilleure foi. L'objection proposée est insoluble dans tout systême qui exclut la liberté de l'homme; mais la liberté, quoiqu'elle présente à notre esprit borné des difficultés insolubles, est démontrée à notre raison par les conséquences qui résultent du sens intime, & nous ne pouvons la rejeter sans retomber dans un pyrronisme absurde.

Aussi M. de Voltaire, qui refuse à la volonté de l'homme le pouvoir de se déterminer par un choix libre, & qui reconnoît cependant

L'objection
insoluble
dans tout
systême qui
exclut la li-
berté de
l'homme. M.
de Voltaire
l'avoue.

un Dieu rénumérateur & vengeur, n'essaié-t-il pas même de répondre à ces objections.

« (a) Vous pensez donc que de la puissance éternelle, formatrice de l'intelligence universelle, en un mot du grand Etre, est sorti nécessairement tout ce qui existe ?

« Il me paroît qu'il en est ainsi.

« Mais en ce cas, le grand Etre n'a donc pas été libre ?

« Etre libre, je vous l'ai dit cent fois, dans d'autres entretiens, c'est pouvoir. Il a pu, il a fait. Je ne conçois pas d'autre liberté ; vous savez que la liberté d'indifférence est un mot vuide de sens «.

Définition
de la liberté,
selon M. de
Voltaire.

Arrêtons-nous un moment sur cette définition.

(a) Dialogue curieux, à la fin de la Raison par alphabet.

Comparai-
son de liberté
en Dieu &
dans l'hom-
me ; en quoi
elles dif-
ferent ?

La liberté en Dieu est le pouvoir ; il a pu , il a fait dans le temps , suivant l'ordre de sa sagesse éternelle.

La liberté dans l'homme , est aussi le pouvoir de sa volonté déterminée par des motifs que son intelligence pèse , balance , entre lesquels elle choisit ; mais dont l'exécution est souvent indépendante de lui : voilà ce que le sens intime nous apprend. La liberté d'indifférence , c'est-à-dire , le pouvoir de se déterminer sans motifs , est un mot vuide de sens , je l'accorde.

Suite du même Dialogue ;
avec impor-
tant de M. de
Voltaire.

» Mettez la main sur la con-
» science. Croyez-vous un Dieu rénuméra-
» teur & punisseur , qui distribue des prix &
» des peines à des créatures émanées de lui , &
» qui , nécessairement , sont dans ses mains
» comme l'argille sous les mains du Potier ?
» Ne trouvez-vous pas Jupiter fort ridicule
» d'avoir jeté , d'un coup de pied , Vulcain
» du ciel en terre , parce que Vulcain étoit
» boiteux des deux jambes ? Je ne fais rien
» de si injuste : or , l'éternelle & suprême
» Intelligence doit être juste ; l'éternel
» amour doit chérir ses enfans , leur épargner
» les

« les coups de pieds, & ne les pas chasser
 » de la maison pour les avoir fait naître
 » nécessairement avec de vilaines jambes.

« Je fais tout ce qu'on a dit sur cette ma-
 » tière abstraite, & je ne m'en soucie guère.
 » Je veux que mon Procureur, mon Tailleur,
 » mes Valets, ma femme même, croient en
 » Dieu, & j'imagine que j'en ferai moins volé
 » & moins cocu.

« Vous vous moquez du monde; j'ai connu
 » vingt Dévotes qui ont donné à leurs maris
 » des héritiers étrangers.

« Et moi, j'en ai connu une que la crainte
 » de Dieu a retenue, & cela me suffit. Quoi
 » donc ! à votre avis, vos vingt dévergondées
 » auroient été plus fideles étant Athées ? *En*
 » *un mot, toutes les nations policées ont admis*
 » *des Dieux récompenseurs & punisseurs, & je*
 » *suis citoyen du monde.* »

La crainte de Dieu peut rendre votre femme
 fidelle, peut empêcher votre Procureur, votre

Conséquent-
 ez de cet
 avou qui ren-

verse le système du fatalisme.

Tailleur, vos Valets, de vous voler, & l'homme n'est pas libre de choisir entre les motifs qui déterminent sa volonté! Avez-vous fait attention à la contradiction que renferme ce système?

Pyrronisme dans lequel on retombe nécessairement, en refusant de reconnaître la liberté de l'homme.

» Ne vaudroit-il pas mieux que l'Intelligence formatrice n'eût rien à punir? Et d'ailleurs, quand, comment punira-t-elle?

» Je n'en fais rien par moi-même; mais encore une fois, il ne faut pas ébranler une opinion si utile au genre humain...

Tenir ce langage, ce n'est pas seulement ébranler, c'est essayer de renverser de fond en comble cet édifice, qui est, selon vous-même, l'abri du malheureux, le rempart qui arrête le méchant. Celui qui tient un tel langage a raison de dire :

» (a) Moi! je ne suis sûr de rien. Je crois qu'il y a un Être intelligent, une Puissance

(a) *Ibid.* Un peu plus haut: ...

« Formatrice, un Dieu ; je tâtonne dans l'obs-
 « curité sur tout le reste ; j'affirme une idée
 « aujourd'hui , j'en doute demain , après de-
 « main je la nie , & je puis me tromper tous
 « les jours. Tous les Philosophes de bonne
 « foi que j'ai vus , m'ont avoué qu'ils étoient
 « un peu en pointe de vin , que le grand Être
 « ne leur a pas donné une portion d'évidence
 « plus forte que la mienne , . . »

« Tel est le pyrronisme dans lequel on tombe ,
 lorsqu'on ferme l'oreille au sens intime qui
 nous convainc de notre liberté. Il ne reste
 plus qu'un pas pour nier l'existence de Dieu
 & se précipiter dans le chaos le plus absurde.

Ce seul point de la liberté de l'homme ad-
 mis , les difficultés se dissipent comme d'elles-
 mêmes.

Comment la
 liberté de
 l'homme ré-
 pond à l'ob-
 jection propo-
 sée ?

Dieu est essentiellement juste ; c'est-à-dire ,
 qu'il aime essentiellement l'ordre qu'il a établi
 dans ses décrets éternels ; mais cet ordre admet
 le mal physique , qui est une suite nécessaire
 de notre organisation dans l'état actuel , car
 je me réserve d'examiner dans un autre lieu ,
 s'il en fut autrement avant le péché du pre-
 mier homme. Ce sont nos vices qui rendent le
 mal physique vraiment pénible. Dieu tolère
 le mal moral , parce qu'il nous a créés libres ;
 mais il punit le crime & il récompense la vertu ;

c'est cette crainte qui arrête l'homme sur le bord du précipice dans lequel ses passions sont prêtes à le plonger ; c'est cette espérance qui soutient le malheureux dont les méchans empoisonnent la vie. S'il est un temps destiné à la punition & à la récompense ; il faut bien que cette époque soit précédée d'une autre destinée à l'exercice de la vertu ; dans laquelle , par une conséquence nécessaire , l'homme injuste puisse exercer ses fureurs avec une impunité apparente.

N°. 2.

En quel sens Dieu recherche , sur les enfans , les fautes des peres ? Suite de la comparaison du vase d'argille ; que Dieu ne punit l'homme qu'autant qu'il est coupable.

En quel sens Dieu recherche , sur les enfans , les fautes des peres ?

Les crimes des peres , prévus de toute éternité , par la sagesse divine , produisent des maux physiques , placés dans l'ordre des événemens arrangés par la Providence , qui s'étendent souvent aux générations ultérieures. C'est en ce sens que les Livres saints nous disent que Dieu recherche sur les enfans les fautes des peres , jusqu'à la troisième & à la quatrième génération.

Mais s'agit-il de la peine du mal moral , de ce jugement , qui est l'effroi du méchant :

& la consolation de l'homme juste, malheureux en ce monde? Ecoutez *Ezéchiël*:

» (a) Le Seigneur me parle & me dit :

» Quel est ce propos que vous tenez entre
» vous, & qui est passé en proverbe parmi les
» enfans d'Israël : les peres ont mangé des raisins
» verts, & les dents des enfans en sont
» agacées?

» Je jure, par moi-même, dit le Seigneur,
» que ce discours ne passera plus en proverbe
» parmi les enfans d'Israël.

» Toutes les ames sont à moi ; l'ame du
» pere est mienne comme celle du fils ; l'ame
» qui aura péché mourra elle-même, (sera
» punie).

» Et si un homme a été juste, qu'il ait mené
» une vie irréprochable, qu'il n'ait point
» assisté aux festins que vous faites sur les

(a) *Et factus est sermo Domini ad me dicens :*

Quid est quod inter vos parabolam vertitis in proverbium istud in terrâ Israël, dicentes : Patres comederunt uvam acerbam, & dentes filiorum obtupestunt.

Vivo, ego ; dicit Dominus : Si erit ultra vobis parabola hac in proverbium in Israël.

Ecce omnes animæ meæ sunt ; ut anima patris, ita & anima filii mea est ; anima quæ peccaverit, ipsa morietur. Et vir si fuerit justus & fecerit judicium & justitiam.

In montibus non comederit, & oculos suos non levaverit

» montagnes , qu'il n'ait point levé les yeux
 » vers les Idoles de la maison d'Israël pour leur
 » rendre un culte sacrilege, qu'il n'ait point
 » ravi la femme de son prochain qu'il
 » n'ait point affligé son semblable, qu'il ait
 » rendu à son débiteur le gage qu'il lui avoit
 » remis dans son indigence, qu'il n'ait rien
 » enlevé à autrui par violence, qu'il ait par-
 » tagé son pain avec le pauvre, & couvert de
 » son vêtement celui qui étoit nud, qu'il n'ait
 » point fait l'usure, ni reçu plus qu'il n'avoit
 » donné, qu'il ait détourné sa main lorsque
 » l'homme injuste essayoit de le séduire par
 » des présens, & qu'il ait rendu un jugement
 » équitable entre ses concitoyens, qu'il ait
 » marché selon mes préceptes, & qu'il ait
 » gravé mes commandemens dans son cœur

ad Idola domus Israël, & uxorem proximi sui non violaverit.

Et hominem non contristaverit, pignus debitori reddiderit, per vim nihil rapuerit, panem suum esurienti dederit, & nudum operuerit vestimento.

Ad usuram non commodaverit, & amplius non acceperit : ab iniquitate averterit manum suam, & judicium verum fecerit inter virum & virum.

In preceptis meis ambulaverit, & judicia mea custodierit ut faciat veritatem : hic justus est, vitâ vivet, ait Dominus Deus.

» pour agir suivant la vérité ; un tel homme
 » est juste ; il vivra certainement , dit le Sei-
 » gneur Dieu.

» Si cet homme juste a un fils criminel , qui
 » repande le sang , & qui commette les crimes
 » que je viens de décrire est-ce qu'il vivra ?
 » Non , il ne vivra pas après avoir commis
 » tous ces crimes ; il mourra certainement , &
 » son sang retombera sur sa tête. ... L'ame qui
 » aura péché mourra elle-même : le fils ne
 » portera pas l'iniquité du pere , & le pere ne
 » portera pas l'iniquité du fils : la justice du
 » juste sera sur lui , & l'iniquité de l'impie sera
 » sur lui ».

Cessons donc de calomnier la Providence :

» En cela (dit l'Auteur du Systême de la
 » Nature (a)) je ne vois pas l'ombre de jus-

Calomnies
de l'Auteur
du Systême de
la Nature ,
contre la Pro-
vidence.

Quod si genuerit filium latronem ; effundentem sanguinem , & fecerit unum de istis.....

Non vivet cum universa hac detestanda fecerit , morte morietur , sanguis ejus in ipso erit.....

Anima qua peccaverit , ipsa morietur : filius non portabit iniquitatem patris , & pater non portabit iniquitatem filii : justitia justii super eum erit , & iniquitas impii erit super eum.

Ezéchiél , ch. 18 , v. 1 , 2 , 3 , 4 , 5 , 6 , 7 , 8 , 9 , 10 , 13 & 20.

(a) Systême de la Nature , seconde Partie , chap. 3 , pag. 66.

» tice ; je n'y vois que la plus affreuse des tyrannies ; j'y trouve l'abus le plus révoltant de la puissance. En effet , ne voyons-nous pas l'innocence souffrir, la vertu dans les larmes, le crime triomphant & récompensé sous l'empire de ce Dieu dont on vante la justice ? Ces maux sont passagers, dites-vous, ils n'auront qu'un temps. A la bonne heure ; mais votre Dieu est donc injuste, au moins, pour quelque temps ? C'est, direz-vous, pour leur bien qu'il châtie ses amis : mais s'il est bon, comment peut-il consentir à les laisser souffrir, même pour un temps ? S'il fait tout, qu'a-t-il besoin d'éprouver ses favoris dont il n'a rien à craindre ? S'il est vraiment tout-puissant, ne pourroit-il pas leur épargner ces infortunes passagères, & leur procurer, tout d'un coup, une félicité durable ? Si sa puissance est inébranlable, qu'a-t-il besoin de s'inquiéter des vains complots que l'on voudroit faire contre lui « ?

Réponse,

Je crois avoir prouvé que cette attente de la Providence est dans l'ordre qui constitue l'essence de la Justice divine, que c'est le seul moyen de concilier la toute-puissance de Dieu avec la liberté de l'homme. Ces amis de Dieu, qui souffrent trop souvent sur la terre, ne sont-ils pas des hommes ? Combien de fois ont-ils

abusé de leur liberté? Ils n'ont donc nul droit de se plaindre des maux passagers qu'ils éprouvent ; maux qu'ils ont même ordinairement attirés sur eux par les fautes qu'ils ont commises? Soyons de bonne foi. Le Sage est souvent en proie à la haine injuste du méchant ; il est la victime de l'envie ou de la vengeance de de l'homme pervers ; souvent il succombe sous le choc de passions qui lui sont étrangères : mais qu'on me trouve un homme assez sage pour qu'il ne puisse se reprocher à lui-même aucune faute, aucune imprudence qui ait attiré son malheur.

La comparaison du vase d'argille est tirée de S. Paul, me dira-t-on, & cet Apôtre l'applique au mal moral, à l'élection gratuite que Dieu fait des uns, & à la réprobation des autres.

Comparaison du vase d'argille. On rapporte le Texte de S. Paul en entier.

» Cette élection & cette réprobation (dit-il (a)), paroît dans les deux jumeaux sortis de Rebecca. . . .

(a) *Non solum autem illa, sed & Rebecca ex uno concubitu habens, Isaac patris nostri.*

Cum enim nundum nati fuissent, aut aliquid boni egissent, aut mali (ut secundum electionem propositum & maneret Dei).

Non ex operibus sed ex vocante dictum est ei :

Quia major serviet minori, sicut scriptum est : Jacob dilexi, Esau autem odio habui.

« Ils n'étoient pas encore nés, & n'avoient
 « ni mérité ni démerité. Cependant Dieu
 « avoit fait choix de l'un pour l'accomplisse-
 « ment de ses desseins éternels ; il fut ré-
 « velé à Isaac leur pere, en jugeant, non par
 « leurs œuvres, mais par l'élection de Dieu, que
 « l'aîné serviroit le plus jeune, ainsi qu'il est
 « écrit : J'ai aimé Jacob & j'ai haï Esau.

« Que dirons-nous donc ? Est-ce qu'il y a
 « injustice en Dieu ? A Dieu ne plaise !

« Car il dit à Moïse : Je ferai miséricorde à
 « celui à qui je voudrai la faire, & je pardon-
 « nerai à celui à qui je voudrai pardonner.

« L'effet suit donc, non la volonté de celui
 « qui veut, ni de celui qui court, mais l'or-
 « dre de Dieu qui a pitié de celui à qui lui
 « plaît.

« Car l'Ecriture dit de Pharaon ; Je t'ai inf-
 « piré ce dessein pour manifester en toi ma puis-

*Quid ergo dicemus ? Numquid iniquitas apud Deum ?
 Absit.*

*Moyse enim dicit : Miserebor cujus misereor, & mise-
 ricordiam prestabo cujus miserebor.*

*Igitur non volentis, neque currentis, sed miserentis est
 Dei.*

*Dicit enim Scriptura à Pharaoni : Quia in hoc ipsum
 excitavi te, ut ostendam in te virtutem meam, ut annun-
 tietur nomen meum in universâ terrâ.*

» fance & rendre mon nom célèbre par toute
» la terre.

» Dieu a donc pitié de qui il lui plaît, & il
» endure qui il veut.

» Vous m'objectez que s'il est ainsi, l'homme
» n'est pas libre ; car qui peut résister à la vo-
» lonté de l'Être suprême ?

» O homme ! qui es-tu, pour répondre à
» Dieu ? Le vase dit-il au Potier qui l'a fait,
» pourquoi m'as-tu fait ainsi ?

» Le Potier n'a-t-il pas le pouvoir de façon-
» ner, comme il veut, l'argille qu'il tient
» dans ses mains ? Ne peut-il pas tirer de la
» même masse, un vase d'honneur & un vase
» d'ignominie ?

» Que répondrez-vous donc, si Dieu, vou-
» lant manifester sa puissance contre ceux qui
» l'irritent (par leurs crimes), a souffert avec
» patience ces vases de colere destinés à la

Ergo cujus vult miseretur, & quem vult indurat.

*Dicis itaque mihi : Quid adhuc quaritur ? Voluntati
animejus quis resistit ?*

*O homo ! tu quis es, qui respondeas Deo ? Numquid
dicit figmentum ei qui se finxit : quid me fecisti sic ?*

*An non habet potestatem figulus luti, ex eâdem massâ
facere aliud quidem vas in honorem, aliud vero in contu-
meliam ?*

Quod si Deus volens ostendere iram, & notam facere

» mort, afin de montrer les richesses de sa
 » gloire dans les vases de miséricorde desti-
 » nés à la gloire « ?

On écarte
 d'abord les
 expressions
 métaphori-
 ques de haine,
 de colere en
 Dieu, &c.

Voilà, nous dira-t-on, le système du fatalisme consacré par Saint Paul. — Point du tout.

Ecartons d'abord ces expressions métaphoriques de haine, de colere, d'endurcissement qui ne peuvent convenir à l'Être infini ; qui ne signifient, en effet, que l'abandon de l'homme à lui-même, la privation de la grace & de la miséricorde de Dieu.

Péché originel. Renvoi. Si ces difficultés insolubles à la raison humaine, doivent nous conduire à nier l'existence de Dieu, ou notre liberté?

Comment concilier la préscience de Dieu avec sa patience des crimes des hommes, la nécessité de la grace & la privation qu'éprouvent quelques-uns de ce secours nécessaire, avec la toute-puissance & la bonté de l'Être infini ? Est-il un premier crime par lequel l'homme ait mérité cet abandon de Dieu ? La peine de ce crime s'étend-

potentiam suam, sustinuit, in multa patientiâ, vasa ira, apta in interitum.

Ut ostenderet divitias gloriae suae in vasa misericordiae, quae preparavit in gloriam.

Aux Romains, chap. 9, v. 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22 & 23.

elle de race en race sur tous les enfans d'Adam ? C'est le mystère du *péché originel* dont je ne dois pas m'occuper maintenant. Mais, ô homme ! qui es-tu , pour fonder ces abîmes de la toute-puissance & de la sagesse de l'Être infini ? Le mal moral présente à ton esprit des difficultés insolubles. On ne peut trop le répéter , aucun système ne leve entièrement le voile qui cache à tes yeux l'essence de l'Être infini inaccessible à la raison d'un être borné : mais nier par ce motif l'existence de cet Être , rejeter tous les effets que nous appercevons au physique & au moral sur la matière douée de propriétés qui nous sont inconnues ; c'est admettre sans cesse des effets sans cause , c'est contredire le sens intime qui nous instruit de l'existence de Dieu comme d'une conséquence nécessaire de notre propre existence , de notre intelligence bornée , enfin de notre liberté ; c'est , en un mot , nous rejeter dans un abîme impénétrable , en refusant le seul guide qui puisse nous éclairer. Remarquez que S. Paul , dans ce morceau même , ne représente pas tellement les hommes comme des vases d'argille , qu'il n'impute à leurs crimes , à l'abus de leur liberté , le juste châtiment qu'ils doivent éprouver un jour : *Dieu souffre* (dit-il ,) *avec une*

grande patience, ces vases de colere destinés à la mort.

§. IV.

De la bonté & de la miséricorde divine comparées à sa Justice ; que ces attributs ne donnent point atteinte à l'immuabilité de l'Etre infini.

Mais ce passage de Saint Paul me conduit à examiner deux autres qualités inséparables de la Justice divine , la bonté & la miséricorde.

La clémence, la miséricorde sont incompatibles avec l'idée de Dieu , suivant l'Auteur du Système de la Nature.

» (a) On nous dit que la Justice de Dieu est
 » balancée par sa clémence , sa miséricorde &
 » sa bonté : mais qu'entendons-nous par clé-
 » mence ? N'est-elle pas une dérogation aux
 » règles sévères d'une justice exacte & rigou-
 » reuse , qui fait que l'on remet à quelqu'un
 » le châtiment qu'il avoit mérité ? Dans un
 » Prince , la clémence est ou une violation de
 » la justice , ou l'exemption d'une loi trop
 » dure. Les loix d'un Dieu infiniment bon ,
 » équitable & sage , peuvent-elles donc être

(a) Système de la Nature , seconde Partie , chap. 3 , page 69.

trop sévères? Et s'il est vraiment immuable,
 peut-il y déroger? Nous approuvons néan-
 moins la clémence dans un Souverain, quand
 sa trop grande facilité ne devient pas nuisi-
 ble à la société; nous l'estimons parce qu'elle
 annonce en lui de l'humanité, de la dou-
 ceur, une ame compatissante & noble, qua-
 lités que, dans nos maîtres, nous préférons
 à la rigueur, à la dureté, à l'inflexibilité.
 D'ailleurs les loix humaines sont défautueu-
 ses; elles sont souvent trop sévères; elles ne
 peuvent prévoir toutes les circonstances &
 tous les cas; les châtimens qu'elles décernent
 ne sont pas toujours justes & proportionnés
 aux délits. Il n'en est pas ainsi des loix d'un
 Dieu, que nous supposons parfaitement juste
 & sage; ses loix doivent être si parfaites que
 jamais elles ne puissent souffrir d'excepti-
 ons. La Divinité, ne peut, par conséquent,
 jamais y déroger, sans blesser son immuable
 équité.

L'Être infini est tout-puissant par essence;
 il est donc essentiellement bon; car la mé-
 chanceté est l'apanage de la faiblesse & de
 l'impuissance. L'homme ne se venge d'un autre
 homme que pour montrer sa supériorité; nous
 réduisons nos ennemis à un état d'indigence,
 d'impuissance, de faiblesse, dans la crainte

Ces expres-
 sions par les-
 quelles l'E-
 criture nous
 représente
 Dieu comme
 jaloux, vin-
 dicatif, sont
 métaphori-
 ques. L'Être
 infini en est
 essentielle-
 ment bon.

qu'ils ne s'élèvent au dessus de nous, & qu'ils ne nous résistent. L'Être infini ne peut être susceptible d'une telle crainte. Ces expressions, par lesquelles l'Ecriture nous représente Dieu, comme *jalous*, comme *vindictif*, sont donc des métaphores destinées à nous représenter cette Justice éternelle qui ne peut souffrir de partage, parce que tout partage est injuste de la part de celui qui rend à la créature un hommage qu'il ne doit qu'au Créateur.

La bonté en Dieu est l'amour de l'ordre.

Je ne vous parlerai pas de cette bonté générale & particulière, qui est la source de tous les biens que nous attribuons à la Nature. Puisque cette Nature elle-même n'est autre que l'ordre établi par le Créateur, il est évident que nous tenons ces biens de la bonté & de la toute-puissance du Créateur.

Ce qu'on appelle *clémence* & *miséricorde* en Dieu ? ces qualités n'entrent aucune contradiction avec sa Justice, sa toute-puissance, sa présience.

Je me borne donc à ce qu'on appelle proprement *clémence*, *miséricorde*, c'est-à-dire, au pardon des offenses & à la remise d'une peine méritée.

L'homme juste ne punit le coupable que pour l'exemple, pour imprimer la terreur à ceux qui seroient portés à l'imiter.

C'est cette terreur que la Religion nous apprend, que Dieu a voulu imprimer aux hommes

hommes par les châtimens dont elle les menace.

Les menaces d'un Dieu ne peuvent être sans effet. Il est d'ailleurs conforme à l'ordre que l'homme libre soit puni des crimes que sa raison lui apprenoit à éviter. Je ne parle ici que de la raison ; car avant de vous entretenir d'une loi expresse, connue aux hommes par la révélation, vous êtes en droit d'exiger que je vous prouve la possibilité & l'existence de cette révélation.

Cette loi, qui existe dans nos cœurs, qui est la conséquence du sentiment de mon existence & de mon intérêt réel, suffit pour me rendre coupable si je la viole ; elle suffit donc pour que je doive être puni par un Être infiniment juste.

Cette distinction des peines & des récompenses dans une vie future, concilie autant qu'il est possible à l'intelligence humaine, l'existence du mal physique & du mal moral qui dominant sur la terre, avec la toute-puissance & la bonté de l'Être infini ; ainsi la raison seule suffit pour me persuader qu'il existe des récompenses & des peines dans une autre vie. Je ne m'arrêterai pas plus longtemps sur cette question.

Les peines & les récompenses d'une autre vie concilient, autant qu'il est possible, le mal physique & le mal moral avec la toute-puissance & la bonté de l'Être infini. Suite de la réponse aux prétendues contradictions.

Mais l'homme étant libre & sujet au repen-

Tome III. Partie III,

D

tir, pourquoi supposerois-je qu'un Dieu juste & bon ne seroit pas touché du repentir de sa créature ? Ignore-t-il qu'il l'a créée sujette à l'erreur, que les passions qu'il lui adonnées pour être le lien de la société, pour perpétuer son existence, pour être le ressort qui anime toutes ses actions & leur donne de l'énergie, l'égareront trop souvent ? Mais l'homme n'est plus coupable s'il se repent, puisque son cœur & sa volonté sont changés ; & ce changement est d'autant plus méritoire que celui qui y parvient a eu plus d'obstacles à surmonter.

La *miséricorde* & la *clémence* supposent en Dieu, dites-vous, un changement de volonté incompatible avec l'immutabilité de l'Être infini. — J'ai souvent répondu à ce raisonnement ; Dieu avoit prévu de toute éternité & le crime de l'homme & son repentir.

C'est ainsi que le dogme de la préscience divine, si conforme à la raison, quoique notre vue bornée ne nous permette pas d'approfondir sa nature, & le dogme de la liberté de l'homme, dont nous portons la preuve en nous-mêmes, concilient toutes les contradictions qu'on croit remarquer dans l'essence divine.



§. VI.

Après avoir démontré la nécessité des peines & des récompenses d'une autre vie, on relève une étonnante contradiction, dans laquelle tombent quelques-uns de nos Sages, qui regardent le dogme de l'Enfer, comme moins contraire à la raison que celui d'un Dieu qui pardonne.

N.º I.

De la nécessité des peines & des récompenses d'une autre vie.

» Dès que les hommes vécurent en société
 » (dit M. de Voltaire (a)), ils durent s'ap-
 » percevoir que plusieurs coupables échap-
 » poient à la sévérité des loix. Ils punissoient
 » les crimes publics ; il fallut établir un frein
 » pour les crimes secrets. La Religion seule
 » pouvoit être ce frein. Les *Persans*, les *Cal-*
 » *déens*, les *Egyptiens*, les *Grecs*, imaginèrent
 » des punitions après la vie ; & de tous les
 » Peuples anciens que nous connoissons, les
 » *Juifs* furent les seuls qui n'admirent que des
 » châtimens temporels (b). Il est ridicule de

Le dogme
de l'Enfer ad-
mis par toutes
les nations
policiées, se-
lon M. de
Voltaire.
Frein néces-
saire pour
contenir le
Peuple.

(a) Raison par alphabet sur le mot *Enfer*.

(b) M. de Voltaire prétend que *Moïse* n'a instruit les

» croire ou de feindre de croire, sur quelques
 » passages très-obscurs, que l'Enfer étoit admis
 » par les anciennes loix des Juifs, par leur
 » Lévitique, par leur Décalogue, quand l'Au-
 » teur de ces loix ne dit pas un mot qui puisse

Juifs, ni du dogme de l'immortalité de l'ame, ni de celui des peines réservées aux méchans après la mort.

On ne peut s'empêcher de relever ici une contradiction frappante.

Suivant M. de Voltaire, les Livres des Juifs sont de beaucoup postérieurs à l'époque dans laquelle on place l'existence de *Moïse*. La horde Juive, pour me servir de l'expression de cet Ecrivain, tenoit sa Religion & ses traditions des *Phéniciens*, des *Caldéens*, des *Egyptiens*. Tous ces Peuples admettoient le dogme de l'immortalité de l'ame, & celui des peines & des récompenses de la vie future. (Voyez les *Questions sur l'Encyclopédie* sur le mot *Enfer*). S'il étoit vrai que la Religion Juive dût son origine aux traditions de ces Nations, comment n'eût-elle pas reçu ces dogmes comme les autres ?

Des trois Sectes anciennes qui existoient parmi les Juifs, selon *Joseph*, deux, celle des *Pharisiens* & celle des *Esséniens*, croyoient l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenses après la mort. Celle des *Saducéens* seule ne croyoit ni l'un ni l'autre dogme ; mais elle étoit si peu nombreuse, quoique composée des hommes les plus distingués, qu'à peine peut-on la regarder comme une Secte : car ces hommes puissans étoient obligés, quand ils parvenaient aux Magistratures, de se conformer à la doctrine des *Pharisiens*,

« avoir le moindre rapport avec les châti-
 « mens de la vie future. On seroit en droit de
 « dire au Rédacteur du Pentateuque : Vous
 « êtes un homme inconséquent & sans pro-
 « bité, comme sans raison , très-indigne du

pour ne se pas rendre odieux au Peuple. (Joseph. *ant. Jud.* Liv. 18 , chap 2). Ces dogmes étoient donc la croyance générale de la Nation Juive : de qui les tenoit-elle ?

« Dans le Dictionnaire Encyclopédique (dit M. de
 « de Voltaire , *Questions sur l'Encyclopédie* sur le mot
 « Enfer , dans la note) ; l'auteur de l'article Théolo-
 « gique de l'Enfer , semble se méprendre étrangement ,
 « en citant le Deuteronome au chap. 32 , §. 22 & suiv.
 « Il n'y est pas plus question d'Enfer que de mariage &
 « de danse. »

Ce chapitre 32 est le Cantique de Moïse.

*Audite Cœli qua loquor ;
 gaudiat terra verba oris mei....*

*Quando dividebat Altissi-
 mus gentes , quando sepa-
 bat filios Adam , constituit
 terminos populorum juxta nu-
 merum filiorum Israël.*

Pars enim Domini popu-

« Cieux écoutez ce que
 « je vais dire ; que la terre
 « entende les paroles que
 « ma bouche va proférer...

« Quand le Très-Haut
 « partageoit la terre aux
 « nations , quand il dis-
 « tribuoit les enfans d'A-
 « dam sur sa surface , il
 « assigna aux enfans d'Is-
 « raël le Pays qu'il leur
 « destinoit , & en marqua
 « les limites dans une éten-
 « due de terrein propor-
 « tionnée à leur nombre.

« Car Israël est le par-

- » nom de Législateur que vous vous arroyez.
 » Quoi ! vous connoissez un dogme aussi repri-
 » mant, aussi nécessaire au peuple que celui de
 » l'Enfer, & vous ne l'annoncez pas expressément ?
 » Et tandis qu'il est admis chez toutes les Nations

*lus ejus, Jacob funiculus
 hereditatis ejus.*

*Invenit eum in terrâ de-
 fertâ, in loco horroris &
 vastæ solitudinis : circum-
 duxit eum, & docuit, & cus-
 todivit quasi pupillam oculi
 sui.....*

» tige du Seigneur, Jacob
 » est son héritage.

» Il le trouva dans une
 » terre déserte dans un
 » lieu horrible, dans une
 » vaste solitude ; il prit
 » soin de le conduire ; il
 » lui donna des loix ; il le
 » garda comme la pru-
 » nelle de l'œil.

Moïse rappelle aux Juifs les bienfaits de Dieu, &
 leurs ingrattitudes passées & futures, notamment leur
 culte sacrilege aux Idoles des Nations, & il ajoute :

*Vidit Dominus, & ad
 iracundiam concitatus est :
 quia provocaverunt eum filii
 sui & filia.*

*Et ait : abscondam faciem
 meam ab eis, & considerabo
 novissima eorum : generatio
 enim perversa est & infideles
 filii.*

*Ipsi me provocaverunt in
 eo qui non erat Deus, &
 irritaverunt in vanitatibus
 suis : & ego provocabo eos,
 in eo qui non est populus : &
 in gente stultâ irritabo illos.*

» Le Seigneur l'a vu,
 » il en a été irrité : parce
 » que ses enfans ont pro-
 » voqué sa Justice.

» Et il a dit : Je leur ca-
 » cherai ma face, & je
 » considérerai leur fin cri-
 » minelle : car cette Na-
 » tion est perverse, & mes
 » enfans sont infideles.

» Ils ont provoqué ma
 » colere, en prostituant
 » leurs adorations à de
 » vaines Idoles, à ceux
 » qui n'étoient pas des
 » Dieux : & je fusciterai

» qui vous environnent , vous vous contentez de
 » laisser deviner ce dogme par quelques Commenta-
 » teurs qui viendront quatre mille ans après vous ,
 » & qui donneront la torture à quelques-unes de
 » vos paroles pour y trouver ce que vous n'avez

*Ignis succensus est in fu-
 rore meo , & ardebit usque
 ad inferni novissima , devo-
 rabit terram cum germine
 suo , & montium fundamenta
 comburet.*

*Congregabo super eos mala ,
 & sagittas meas complebo
 in eis.*

*Consumuntur fame , &
 devorabunt eos aves morsu
 amarissimo , dentes bestia-
 rum immittam in eos , cum
 furore trahentium super ter-
 ram , atque serpentium.*

*Foris vobis ibit eos gladius ,
 & intus pavor , juvenem si-
 mul ac virginem , lactantem
 cum homine sene.*

» contre eux , un peuple qui
 » n'existe pas encore , un
 » peuple insensé leur in-
 » sultera sans qu'ils puissent
 » s'en venger.

» Un feu s'est allumé
 » dans ma fureur , & il
 » brûlera jusqu'aux Enfers :
 » Il dévorera la terre &
 » tout ce qu'elle produit ;
 » il consumera les mon-
 » tagnes jusques dans leurs
 » fondemens.

» Je ferai fondre sur eux
 » des maux de toute es-
 » pece , & je lancerai mes
 » fleches contre eux.

» Ils seront consumés
 » par la faim : des oiseaux
 » dont la morsure est très-
 » dangereuse , les dévore-
 » ront ; j'enverrai contre
 » eux des serpens qui ram-
 » pent sur la terre , dont
 » les yeux lancent le feu
 » dans leur fureur , dont
 » les dents sont meur-
 » trières.

» Le glaive les poursuivra
 » au dehors , & au dedans
 » la terreur ; le glaive mois-
 » sonnera le jeune homme

» pas dit ? Ou vous êtes un ignorant , qui ne savez
 » pas que cette créance étoit universelle en Egypte ,
 » en Caldée , en Perse , ou vous êtes un homme
 » très-mal avisé , si , étant instruit de ce dogme ,
 » vous n'en avez pas fait la base de votre Reli-
 » gion «.

*Dixi , ubinam sunt ? Ces-
 sare faciam ex hominibus
 memoriam eorum.*

*Sed propter iram inimi-
 corum distuli , ne forte su-
 perbirent hostes eorum , &
 dicerent : manus nostra ex-
 celsa , & non Dominus fecit
 hac omnia.*

*Gens absque consilio est , &
 sine prudentiâ.*

*Utinam saperent & intel-
 ligerent , ac novissima provi-
 derent !*

*Judicabit Dominus popu-
 lum suum , & in servis suis
 miserebitur. . . .*

*Levabo ad Cælum manum
 meam , & dicam : vivo ego in
 æternum.....*

Laudate gentes populum

» & la vierge qui lui étoit
 » destinée , le vieillard , &
 » l'enfant encore à la ma-
 » melle.

» J'ai dit , où sont-ils ?
 » J'effacerai leur nom de
 » la mémoire des hommes.

» Mais j'ai différé à cause
 » de la fureur de leurs en-
 » nemis , afin qu'ils ne s'or-
 » gueillissent pas en disant :
 » c'est notre bras qui est
 » puissant , & ce n'est pas
 » le Seigneur qui a fait ces
 » choses.

» Cette nation est insen-
 » sée & sans prudence.

» Elle éviteroit ces maux
 » par sa prudence , si elle
 » prévoyoit la fin à laquelle
 » ses crimes doivent la con-
 » duire.

» Le Seigneur jugera son
 » Peuple , & il aura pitié
 » de son serviteur.

» Je leverai ma main vers
 » le Ciel , & je dirai , c'est
 » moi qui vis dans l'éter-
 » nité.

» Nations , louez le Peu-

Le dogme de l'Enfer a donc été admis, selon M. de Voltaire, par toutes les Nations policées ; il est un frein nécessaire pour contenir le peuple.

Écoutez encore le même Auteur dans un autre lieu : (*Questions sur l'Encyclopédie, sur le mot Enfer*).

M. de Voltaire blâme les Philosophes des efforts qu'ils font pour déraciner cette opinion. Contradiction.

ejus, quia sanguinem servorum suorum ulciscitur, & vindictam retribuet in hostes eorum, & propitius erit terra populi sui.

Deuteronomie, chap. 32,
V. 1, 8, 9, 10, 19, 20,
21, 22, 23, 25, 26, 27,
28, 29, 36, 40, & 43.

» ple de Dieu, parce qu'il
» vengera le sang de ses ser-
» viteurs, & qu'il tirera
» vengeance de leurs enne-
» mis, & qu'il sera propice
» à la terre de son Peuple."

On peut sans doute expliquer littéralement toutes ces menaces, des maux que les ennemis des Juifs leur ont fait éprouver, notamment de la captivité de Babylonne, & plus encore de leur dispersion depuis le sac de Jérusalem par Tite.

De ces trois explications, M. de Voltaire accorderoit volontiers les deux premières, puisqu'il prétend que les Livres de Moïse ont été composés du temps d'Esdras, depuis le retour de la captivité. Il refuseroit sans doute d'entendre ce passage de l'état actuel des Juifs ; car, dans ce cas, ce morceau renferméroit une prophétie très-claire ; & une prédiction si ancienne d'un événement si extraordinaire, qui subsiste sous les yeux de l'univers, depuis dix-sept siècles, suffiroit seule pour prouver la divinité du Christianisme ; ce-

» J'ajouterai, pour l'illustration de ce pas-
 » sage, une petite exhortation aux Philoso-
 » phes qui nient, tout plat, l'*Enfer* dans leurs
 » écrits ; je leur dirai : Messieurs , nous ne pas-
 » sons pas notre vie avec *Cicéron* , *Atticus* ,
 » *Caton* , *Marc-Aurèle* , *Épictète* , le *Chancelier*

pendant ce passage , pris à la lettre , convient mieux à l'état actuel des Juifs qu'à tout autre.

Mais Moïse n'a-t-il eu en vue que ces maux temporels ? Il est certain qu'on trouve dans ce passage , le tableau plus effrayant des tourmens réservés aux coupables , non-seulement après la mort , mais lorsque le feu aura consumé notre globe.

» Un feu s'est allumé dans ma fureur , il brûlera jus-
 » qu'aux enfers ; il dévorera la terre & tout ce qu'elle
 » produit , il consumera les montagnes jusques dans
 » leurs fondemens. »

Il est ordinaire aux Ecrivains sacrés de passer rapidement des révolutions passagères de ce monde aux vérités spirituelles ou à d'autres événemens de même genre plus durables , dont les premiers ne sont que la figure.

C'est ainsi que J. C. passe de la prédiction du sac de Jérusalem , à la destruction de notre globe & à son dernier avènement. Ces transitions rapides , & les images corporelles dont *Moïse* se sert en cet endroit , pour exprimer des vérités spirituelles , conviennent au style oriental.

Je répondrai dans un autre lieu aux objections qu'on élève contre la prédiction de J. C.

» de l'Hopital, Lamotte le Vayer, Des Ivetaux,
 » René Descartes, Newton, Loke, ni avec le
 » respectable Bayle, qui étoit si au dessus de
 » la fortune..... Nous avons affaire à force
 » frippons, qui ont peu réfléchi ; à une foule
 » de petites gens brutaux, ivrognes, voleurs.
 » Prêchez-leur, si vous voulez, qu'il n'y a
 » point d'Enfer & que l'ame est mortelle.
 » Pour moi je leur crierai dans les oreilles,
 » qu'ils sont damnés, s'ils me volent..... «

Cependant, Monsieur, que faites-vous dans tout l'article dont j'ai extrait ce peu de paroles, que ce que font ces Philosophes que vous blâmez ? Car enfin, n'est-ce pas nier l'Enfer, que d'essayer de prouver que la menace d'un avenir malheureux après cette vie, n'est qu'une invention humaine, destinée à en imposer à la

N'oublions pas la réponse aux Saducéens qui l'interrogeoient sur cette matiere.

*De resurrectione autem
 mortuorum, non legistis
 quoddiditum est à Deo dicente
 vobis :*

*Ego sum Deus Abraham,
 & Deus Isaac & Deus Ja-
 cob. Non est Deus mortuo-
 rum, sed viventium.*

S. Mathieu, chap. 22,
 v. 31 & 32.

» N'avez-vous pas lu ce
 » que Dieu dit à Moïse :

» Je suis le Dieu d'A-
 » braham, le Dieu d'Isaac,
 » le Dieu de Jacob : or
 » Dieu n'est pas le Dieu
 » des morts, mais des vi-
 » vants. «

multitude des méchans ? Penſez-vous que vos écrits ne tomberont point entre les mains de ces hommes à qui la crainte d'un avenir malheureux eſt ſi néceſſaire ? Vous ſavez trop bien avec quelle rapidité ce qui ſort de votre plume parcourt l'Europe , avec quelle avidité vos ouvrages ſont lus par tout le monde , & plus encore par les gens oififs & ſuperficiels , que vos compilations déguifées par la magie du ſtyle , par cette tournure enchanterefſe qui vous eſt propre , rendent ſavans à bon marché : vous êtes donc inconſéquent.

Preuve de la certitude des peines & des récompensés d'une vie future qui réſulte de la néceſſité de ce dogme.

Mais de l'aveu que vous faites de la néceſſité de ce dogme , & de l'opinion de tous les peuples policés , réſulte un préſervatif contre votre ſyſtème. Vous avouez que les crimes ſeroient plus multipliés parmi les hommes , ſi la crainte de l'Enfer n'arrêtoit les méchans que les loix ne peuvent contenir. Vous ne pouvez vous diſpenſer de reconnoître que les grands crimes , dont la preuve échappe ſouvent à la vigilance du Magiſtrat , & plus encore les crimes ſecrets , tels que la fraude , l'injuſtice , &c. ſont plus dangereux que les autres , parce qu'ils ſont plus multipliés , parce qu'ils tendent des pièges à tous les momens de notre vie , que la crainte de l'Enfer eſt le ſeul motif qui puiſſe arrêter le méchant , lorf-

qu'il est assuré de n'avoir d'autre témoin que Dieu & sa conscience, que tous les peuples de l'univers ont reconnu la nécessité de ce dogme : vous admettez, avec moi, l'existence d'un Dieu tout-puissant, juste & bon ; cependant, selon vous, l'Enfer n'est qu'une invention humaine. Ainsi Dieu n'auroit pas même donné aux hommes des motifs assez puissans pour contenir la violence des passions de ceux qui n'ont pas une raison aussi épurée que *Cicéron* & *Epiïtete* ; ainsi Dieu auroit voulu que les hommes fussent conduits par une erreur universellement répandue, mais facile à dissiper, si quelque Philosophe étoit assez téméraire pour en rechercher l'origine. N'appercevez-vous pas, Monsieur, l'inconséquence de ce système ?

Si le dogme des punitions ou des récompenses après cette vie est nécessaire à l'humanité, il faut que les hommes en aient été instruits par la raison, c'est-à-dire, par les conséquences du sens intime, ou par une révélation surnaturelle. Dans la première hypothèse, l'immortalité de l'âme est démontrée à la raison ; mais si cette lumière n'est pas assez sensible, si les passions l'obscurcissent trop souvent, il étoit de la bonté & de la justice de Dieu d'imprimer aux hommes, par une voie surnatu-

relle , la terreur de ses jugemens & l'espérance des biens futurs. Puisque ces idées si peu conformes à la Nature , sont répandues chez tous les peuples , ne seroit-ce pas que Dieu auroit daigné manifester cette vérité à quelqu'un d'entr'eux , d'où elle se seroit répandue & auroit été défigurée par les traditions absurdes des autres ? Mais j'anticipe sur une question que je me propose de traiter dans ma quatrième Partie. Revenons à des notions plus générales.

N.º 2.

De quelques objections de l'Auteur du Système de la Nature , & premièrement de celle qu'il tire de l'expérience qui prouve le peu d'effet des promesses , & des menaces d'une autre vie. L'homme est-il naturellement méchant ? Renvoi.

L'Auteur du Système de la Nature essaie de prouver , que l'opinion des châtimens après la mort , ne retient pas les hommes. Infidélité de cet Auteur , sur un fait important.

L'Auteur du Système de la Nature , qui s'apperçoit de ces conséquences , prétend que l'opinion des châtimens , après la mort , nuit aux hommes au lieu de les arrêter sur le bord du précipice dans lequel leurs passions les entraînent.

» Le dogme d'une vie future , accompagnée
» de récompenses & de châtimens est , dit-

« il (a), depuis un grand nombre de siècles,
« regardé comme le plus puissant, ou même
« comme le seul motif capable de contenir
« les passions des hommes, & qui puisse les
« obliger d'être vertueux. Peu à peu ce dogme
« est devenu la base de presque tous les systé-
« mes religieux & politiques, & il semble
« aujourd'hui qu'on ne pourroit attaquer ce
« préjugé, sans briser absolument les liens de
« la société. Les Fondateurs des Religions en
« ont fait usage pour s'attacher leurs Secta-
« teurs crédules; les Législateurs l'ont regardé
« comme le frein le plus capable de retenir
« leurs sujets sous le joug: plusieurs Philoso-
« phes eux-mêmes, ont cru de bonne foi que
« ce dogme étoit nécessaire pour effrayer les
« hommes & les détourner du crime ».

L'Auteur ajoute dans une note; « Lorsque
« le dogme de l'immortalité de l'ame, sorti
« de l'Ecole de *Platon*, vint à se répandre chez
« les *Grecs*, il y causa les plus grands ravages,
« & déterminâ une foule d'hommes mécontents
« de leur sort, à terminer leurs jours. *Ptolomée*
« *Philadelphie*, Roi d'Egypte, en voyant les
« effets que ce dogme, que l'on regarde aujour-

(a) *Système de la Nature*, Première Partie, chap. 13,
pag. 279.

» d'hui comme si salulaire , produisoit sur les
 » cerveaux de ses sujets, défendit de l'ensei-
 » gner sous peine de mort. *Voyez l'argument*
 » *du Dialogue de Phedon , de la traduction de*
 » *Dacier* «.

Si le Dialogue de *Platon* porta quelques enthousiastes mécontents de leur sort , à se donner la mort , ce ne fut pas parce que le dogme de l'immortalité de l'ame étoit nouveau , puisqu'il fut connu des Egyptiens , des Perses , des Caldéens , long-temps avant *Platon* ; ce ne fut point parce que *Socrate* mourant peint avec enthousiasme dans ce Dialogue , le bonheur d'une vie , dans laquelle l'ame dégagée des illusions des sens , doit jouir de la contemplation de la vérité pure & sans mélange ; ce fut parce qu'au commencement de ce même Dialogue , *Socrate* semble autoriser le Sage à se donner la mort à lui - même , quoiqu'il tempère cette morale par toutes raisons qui l'obligent d'attendre l'ordre de la Providence.

Il est étrange que nos Sages nous fassent un tel reproche , tandis qu'ils essaient de légitimer le suicide , du ton le plus affirmatif. *Platon* n'osoit le proposer que par forme de doute , & , pour ainsi-dire , en tremblant. Je rapporterai une partie de ce Dialogue de *Platon* , lorsque je traiterai de la morale de nos Sages.

Si

« Si l'on nous dit (ajoute le même Auteur),
 « que le dogme des récompenses & des peines
 « est le frein le plus puissant pour réprimer
 « les passions des hommes, nous répondrons,
 « en appelant l'expérience journalière. Pour
 « peu que l'on regarde autour de soi, on verra
 « cette assertion démentie, & l'on trouvera
 « que ces merveilleuses spéculations, incapa-
 « bles de changer les tempéramens des hom-
 « mes, d'ancrantir les passions que les vices de
 « la société même contribuent à faire éclore
 « dans tous les cœurs, ne diminuent aucune-
 « ment le nombre des méchans. Dans les Na-
 « tions qui en paroissent le plus fortement
 « convaincues, nous voyons des assassins, des
 « voleurs, des fourbes, des oppresseurs, des
 « adulateurs, des voluptueux. Tous sont per-
 « suadés de la réalité d'une autre vie ; mais
 « dans le tourbillon de la dissipation, & des
 « plaisirs, dans la fougue de leurs passions, ils
 « ne voient plus cet avenir redoutable qui n'in-
 « flue nullement sur leur conduite présente ».

— On trouve, sans doute, dans les sociétés
 nombreuses, les plus convaincues de la réalité
 des peines & des récompenses de l'autre vie,
 des assassins ; des voleurs ; des fourbes, des adul-

L'Auteur
 du Système
 de la Nature
 entreprend
 de prouver
 sa proposi-
 tion par l'ex-
 périence.

(a) *Ibid.*

teres, &c. Il est incontestable que la fougue des passions est difficilement retenue par la crainte de châtimens qui ne frappent pas les sens, & par la promesse des récompenses de même nature ; mais cette fougue des passions ne dure pas toujours, & l'homme élevé dans la crainte de l'Être infini revient facilement à la vérité, lorsque la force des obstacles qui lui cachent sa lumière, est amortie.

Aveu qui
échappe à cet
Auteur, con-
tre son propre
système.

Il est, dites-vous encore, des ames crain-
tives & timorées, sur lesquelles les terreurs
d'une autre vie font une impression pro-
fonde. Les hommes de cette espèce sont nés
avec des passions modérées, une organisa-
tion frêle, une imagination peu fougueuse.
Il n'est point surprenant que, dans ces êtres
déjà retenus par leur nature, la crainte de
l'avenir contrebalance les foibles efforts de
leurs foibles passions ; mais il n'en est pas de
même de ces scélérats déterminés, de ces
vicieux habituels, dont rien ne peut arrêter
les excès, & qui, dans leurs emportemens,
fermant les yeux sur la crainte des loix de ce
monde, mépriseront encore bien plus celle
de l'autre.

Il échappe ici à l'Auteur du *Système*,
de la Nature, une petite distraction sur son
fatalisme universel ; car, dans ce système,

l'homme ne pratique la vertu, ou ne tombe dans le crime, qu'autant qu'il y est déterminé par la force irrésistible de la destinée ; les loix , l'éducation , les avertissemens, les menaces , les promesses sont inutiles pour des êtres qui n'ont aucune liberté , pour des machines organisées. Puisque vous m'accordez , Monsieur , que la crainte des peines dans une vie future , & l'espérance des récompenses , peuvent faire impression sur des *ames craintives & timorées* , sur des *imaginations foibles* , comme vous les appelez ; je vous accorderai , de mon côté , que ces menaces & ces promesses arrêtent rarement les *scélérats déterminés* , les *vicieux habituels* ; mais heureusement pour l'humanité , le nombre de ces scélérats n'est pas le plus grand.

M. de Voltaire (*a*) fait un calcul assez plaisant.

Selon lui , de deux milliards d'hommes qui existent , ou à-peu-près , sur la surface du globe , à peine en compte-t-on un sur mille , y compris les voleurs de grands chemins , qu'on puisse appeler vraiment méchans. Le calcul seroit exagéré si vous n'y compreniez que les scélérats déterminés : mais les *vicieux*

Si l'homme est naturellement méchant ? Plaisant calcul de M. de Voltaire. Ce qu'on y répond. Du dogme du péché originel. Reuvoir.

(*a*) Raison par alphabet sur le mot *Méchant*.

habituels sont bien en plus grand nombre.

L'objet de M. de Voltaire, en cet endroit, est de prouver que les hommes ne sont pas essentiellement méchans ; car s'ils l'étoient, dit-il, « on verroit tous les matins les maris » assassins par leurs femmes, & les peres par » leurs enfans, comme on voit, à l'aube du » jour, des poules étranglées par une fouine » qui veut succher leur sang «.

— A Dieu ne plaise que nous regardions l'homme comme méchant par essence ; cette idée contredit trop la bonté de l'Etre infini. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si le dogme de la Religion chrétienne, qui nous enseigne que la masse entière a été corrompue dans *Adam* par le péché originel, que l'homme est depuis cet instant enclin au mal par nature, que la grace seule peut le préserver des crimes, si ce dogme, disons-nous, est aussi contraire à la raison qu'on le suppose ; je dirai seulement que l'homme cherche, par nature, son bien-être, que, si sur vos deux milliards d'hommes, les scélérats déterminés ou les vicieux d'habitude ne forment pas un sur mille, les hommes sages assez éclairés & assez courageux pour commander à leurs passions, convaincus que le vrai bonheur de l'homme consiste dans la vertu seule, sont encore en bien moindre nombre. Vous deman-

dez quels sont ceux que la crainte des peines & l'espoir des récompenses à venir peuvent arrêter ? La réponse est facile : tous les autres plus ou moins, selon le degré de force de leurs passions, & selon l'impression que la crainte & l'espérance font sur leurs esprits.

» Il n'y a rien dans ce monde ni dans l'autre,
 » dit l'Auteur du *Système de la Nature* (a),
 » qui puisse rendre vertueux celui qu'une orga-
 » nisation malheureuse, un esprit mal cultivé,
 » une imagination emportée, des habitudes
 » invétérées, des exemples funestes, des inté-
 » rêts puissans invitent au crime de toutes
 » parts. Il n'est point de spéculations capables
 » de réprimer celui qui brave l'opinion publi-
 » que, qui méprise la loi, qui est sourd aux
 » cris de sa conscience, que sa puissance met
 » au dessus des châtimens & du blâme. Dans
 » ses transports, il craindra bien moins un ave-
 » nir éloigné, dont l'idée cédera toujours à
 » ce qu'il jugera nécessaire à son bonheur im-
 » médiat & présent. Toute passion vive nous
 » aveugle sur tout ce qui n'est pas son objet ;
 » ces terreurs de la vie future, dont nos pas-
 » sions ont toujours le secret de nous dimi-
 » nuer la probabilité, ne peuvent rien sur le

Nouveaux efforts de l'Auteur du *Système de la Nature*, pour prouver l'inutilité de la menace des châtimens d'une autre vie.

(a) *Ibid.* Pages 184 & 185.

» méchant qui ne craint point les châtimens
 » plus voisins de la loi , & la haine assurée des
 » êtres qui l'entourent. Tout homme qui se
 » livre au crime ne voit rien de certain que
 » l'avantage qu'il attend du crime ; le reste lui
 » paroît toujours faux ou problématique. «

Réponse.

L'Auteur
 nous place
 sans cesse
 avec les vo-
 leurs de
 grands che-
 mins ; c'en est
 pas la classe la
 plus com-
 mune.

— La crainte d'un avenir malheureux ar-
 rête rarement les scélérats déterminés qu'une
 habitude invétérée a endurcis dans le crime.
 Je suis convenu avec vous de cette vérité ;
 mais celui qu'une imagination ardente , une
 passion vive a entraîné dans le crime , ne
 rentre - t - il jamais en lui - même ? Cette
 habitude si puissante ne peut être produite
 que par des actes réitérés. Si la crainte
 d'un avenir malheureux vient interrompre le
 cours de ces actes , l'habitude ne sera pas con-
 tractée. Vous me parlez de celui qui n'est point
 retenu par la crainte du châtimement dont la loi
 le menace , par la crainte de la haine de ses con-
 citoyens ; & en ce point , vous confondez les
 crimes publics avec les crimes secrets : vous
 nous placez sans cesse avec les voleurs
 grands chemins. Les crimes secrets , ceux qui
 n'ont de témoins que la conscience du coupable ,
 ne supposent pas ce mépris des peines
 temporelles , mais l'espoir d'y échapper ; ils
 ne peuvent , par conséquent , être arrêtés que

par la crainte d'un Juge qui fonde le fond des cœurs ; & ces coupables sont mille fois plus dangereux & plus multipliés que les autres. Quel service rendez-vous à l'humanité, si vous fournissez aux hommes des motifs de secouer cette crainte ?

Pourquoi Dieu souffre-t-il le crime en ce monde pour le punir dans l'autre ? Pourquoi souffre-t-il que les hommes vertueux soient malheureux dans cette vie pour les récompenser dans l'autre ? — Ne voyez-vous pas que cette objection n'est autre que celle de l'existence du mal moral incapable d'engager aucun homme raisonnable à nier l'existence de Dieu ? Je l'ai prouvé. — Pourquoi tolère-t-il maintenant les crimes des hommes ? — Parce qu'il les a faits libres ! L'objection seroit mille fois plus forte, si le coupable ne devoit jamais être puni ; si l'homme vertueux, assailli dans cette vie par toutes les traverses que le méchant lui suscite, n'avoit à attendre dans la mort qu'un anéantissement total. La meilleure preuve que cette crainte est nécessaire pour retenir l'homme puissant qui n'est pas arrêté par la terreur des châtimens humains, résulte de ce que ce dogme peut seul atténuer l'objection si terrible de l'existence du mal moral. Il est donc intimement lié avec la preuve de

Pourquoi Dieu tolère-t-il le crime ? parce qu'il a créé l'homme libre. Que le dogme des peines & des récompenses répond mieux que tout autre à cette objection.

l'existence de Dieu. Avouer l'un, & contester l'autre, c'est fortifier à plaisir l'objection du mal moral, & fermer les yeux à la réponse la plus plausible que la raison & l'opinion de tous les peuples nous fournisse.

Liaison du
dogme de la
Religion,
avec les prin-
cipes consti-
tutifs de la
tranquillité
publique.

L'Auteur du Système de la Nature a prévu cette réponse. Il nous dit : *« Qu'une bonne consti-
tution politique fondée sur l'équité naturelle ,
& une bonne éducation , sont les meilleurs freins
pour les Chefs des Nations »*. — Sans doute , Monsieur , une bonne éducation apprend aux Princes qu'ils ne peuvent être heureux qu'en faisant le bonheur public, que cet intérêt est le seul motif raisonnable d'un homme à la puissance duquel rien ne résiste. Quant à ce que vous appelez une bonne constitution , j'ai prouvé que ce droit de résistance, que vous supposez nécessaire dans le peuple ou dans ses représentans, n'est autre que l'art de dénaturer le véritable intérêt du Monarque, & de laisser la société en proie à des agitations perpétuelles. Ecartez les flatteurs insidieux, les Ministres injustes ou corrompus, laissez un libre cours aux représentations, & craignez peu les erreurs momentanées d'un homme que son intérêt rappelle sans cesse vers le bien public. Mais quel moyen plus sûr de préserver le Monarque de ces dangers, que de lui

apprendre qu'il est l'image d'un Monarque incorruptible, qui lui a confié son autorité pour le bonheur des peuples soumis à son empire, qu'il tient la place de Dieu sur la terre, de ce Juge devant lequel les Couronnes dispa roissent, & qui pese, dans la même balance, les iniquités du Souverain & celles du moindre de ses Sujets, que les Rois éprouvent un jugement d'autant plus rigoureux que nul homme n'a le droit de résister à leur volonté?

La crainte d'un avenir malheureux, après cette vie, n'est donc pas une invention des Prêtres pour s'élever un Tribunal auquel les Rois soient forcés eux-mêmes de comparoître. Mais cette objection mérite d'être discutée avec plus d'étendue.

N.º 3.

Si le dogme de la vie future peut être considéré comme une invention des Prêtres, avec quelques réflexions sur la liaison intime des deux autorités qui gouvernent les hommes, suivant les principes du Christianisme.

» On ne peut disconvenir, dit l'Auteur du
 » Système de la Nature (a), que ce dogme
 » n'ait été de la plus grande utilité pour ceux
 » qui donnerent des Religions aux Nations,

Comment
 l'Auteur du
 Système de la
 Nature essaie
 de prouver
 que le dogme
 de la vie fu-
 ture est une
 invention des
 Prêtres.

(a) *Ibid.* Pag. 280 & 281.

» & qui s'en firent les maîtres ; il fut le fonde-
» ment de leur pouvoir, la source de leurs
» richesses & la cause permanente de l'aveu-
» glement dans lequel leur intérêt voulut
» que le genre humain fût nourri. C'est par lui
» que le Prêtre devint l'émule & le maître des
» Rois. Les Nations se sont donc remplies
» d'enthousiastes ivres de la Religion, toujours
» bien plus disposés à écouter ses menaces que
» les conseils de la raison, que les ordres du
» Souverain, que le cri de la Nature, que les
» loix de la Société. La politique fut elle-même
» asservie aux caprices du Prêtre ; le Monarque
» temporel fut obligé de plier sous le joug du
» Monarque éternel ; l'un disposoit de ce monde
» périssable, l'autre étendoit sa puissance jus-
» qu'au monde avenir, plus important pour
» les hommes que la terre où ils ne sont que
» des voyageurs & des passagers : ainsi le
» dogme de l'autre vie met le Gouvernement
» lui-même dans la dépendance du Prêtre ; il
» ne fut que son premier sujet, & *jamais il ne*
» *fut obéi que lorsque tous les deux furent d'ac-*
» *cord pour insulter le genre humain.* La Nature
» cria vainement aux hommes de songer à
» leur félicité présente ; le Prêtre leur ordonna
» d'être malheureux, dans l'attente d'une féli-
» cité future. La raison leur disoit en vain qu'ils

» devoient être paisibles ; le Prêtre leur souffla
 » le fanatisme & la fureur, & les força de
 » troubler la tranquillité publique, toutes
 » les fois qu'il fut question du Monarque invi-
 » sible de l'autre vie, ou de ses Ministres en
 » celle-ci.

» Tels sont les fruits que la politique a
 » recueillis du dogme de la vie future. Les
 » régions de l'avenir ont aidé le Sacerdoce
 » à conquérir le monde ; l'attente d'une fé-
 » licité céleste, & la crainte des supplices
 » futurs ne servirent qu'à empêcher les hom-
 » mes de songer à se rendre heureux ici-bas.
 » L'erreur, sous quelque aspect qu'on l'envi-
 » sage, ne fera jamais qu'une source de maux
 » pour le genre humain ; le dogme d'une autre
 » vie, présentant aux mortels un bonheur idéal,
 » en fera des enthousiastes, en les accablant de
 » crainte ; il en fera des êtres inutiles, des
 » lâches, des atrabilaires, des forcenés qui
 » perdront de vue le séjour présent, pour ne
 » s'occuper que d'un avenir imaginaire, & des
 » maux chimériques qu'ils doivent craindre
 » après la mort. «

Il n'est pas sans exemple, sans doute, que
 les Ministres de la Religion aient fait servir
 le dogme de l'immortalité de l'ame à favoriser
 leurs projets ambitieux, ou leur cupidité. Je

Réponse. ■
 est absurde
 d'imputer à
 la Religion
 des abus
 qu'elle con-
 damne ouver-
 tement.

ne prétends ni dissimuler , ni excuser les entreprises de nos Pontifes dans la décadence de l'Empire Romain , & dans les temps de barbarie qui la suivirent : mais quel fut le principe de ces prétentions absurdes ? Est-ce la morale de J. C. qui n'a prêché à ses Disciples que la soumission aux Puissances établies , ou l'ambition des Princes qui se sont servis des Ministres de l'Eglise pour faire réussir leurs projets ?

C'est ainsi que *Constantin* & ses successeurs abusèrent du respect que la Religion imprimoit dans l'esprit des peuples , pour écarter des rivaux dangereux ; c'est ainsi que *Pepin* fit autoriser , par le Pape *Zacarie*, son usurpation sur les descendans de *Clovis* , que *Charlemagne* reçut la Couronne Impériale de *Léon III* , & *Frédéric Barberousse* , d'*Adrien IV* , exemples funestes qui donnerent naissance aux prétentions absurdes & toutefois trop long-temps tolérées de *Grégoire VII* & de ses successeurs. Si vous voulez contenir les hommes dans le respect & l'obéissance , montrez-vous digne de leur commander par le bien que vous leur ferez. Lorsque les descendans de *Clovis* , pour nous borner à des exemples tirés de l'Histoire de notre Nation , plongés dans l'oïveté &

Dans la mollesse, abandonnerent à un Maire du Palais les rênes de leur Empire ; lorsque le démembrement de la Monarchie, par l'introduction du Gouvernement féodal, eut remis la puissance publique entre les mains de Seigneurs de Fiefs à peine sortis de la barbarie ; dans un temps où les loix n'étoient qu'un assemblage informe des coutumes des vainqueurs & de celles des vaincus ; quand toute la science de nos ancêtres, étoit renfermé dans le Clergé, (si l'on peut donner ce nom à une légère teinture du Droit civil & canonique défigurée par une métaphysique grossière) ; quand le même organe, qui annonçoit au peuple les dogmes de la Religion, jugeoit les contestations, appaisoit leurs différends, substituoit par degrés des loix plus sages, plus uniformes & plus conformes à l'intérêt commun, aux coutumes barbares de ces essaims de peuples du Nord qui ravageoient les plus belles Provinces de l'Empire Romain : est-il surprenant qu'il ait été facile alors aux Ministres de l'Eglise d'abuser du crédit que leur donnoit la confiance & l'opinion des peuples ? Combien les Rois eux-mêmes contribuèrent-ils à accréditer ces prétentions absurdes ? Ainsi le foible *Louis le Débonnaire* descendoit du Trône de la France, & se dépouilloit de la Couronne Impériale pour

se foumettre au joug qu'un Affranchi osoit lui imposer (a) ; ainsi le Roi Robert souffroit que les Evêques qui avoient eu part à son mariage avec *Berthe* sa cousine , allassent à Rome faire satisfaction au Pape , comme ayant contrevenu à ses ordres (b) ; ainsi ce Roi eut la foiblesse de souffrir que , sous prétexte de l'excommunication prononcée par *Grégoire V* , ses Domestiques même l'abandonnassent , & fissent passer par le feu les mets qui avoient été servis sur sa table. Vous paroît-il surprenant que les Evêques & les Abbés , devenus possesseurs de grands Fiefs , sous l'anarchie féodale , aient usurpé une autorité que tous les Seigneurs usurpoient dans leurs terres ? Voyez le plus saint de nos Rois , résistant aux prétentions absurdes des Evêques de son

(a) C'étoit le reproche que *Tégan* faisoit à *Ebbon* , Archevêque de Reims : *Fecit te liberum , non nobilem , quod est impossibile post servitutem , vestivit te purpurâ & pallio , & tu induisti eum cilicio : »* Il t'a fait libre , non noble , ce qui est impossible après l'esclavage ; il t'a revêtu de la pourpre & des ornemens pontificaux , & tu l'as dépouillé des siens pour le vêtir d'un cilice. » Voyez la Vie de *Louis le Débonnaire* , dans le Recueil des Historiens de France.

(b) Histoire chronologique du Président Haynaut.

Royaume (a), dans le même temps qu'il commençoit le grand ouvrage du rétablissement de son autorité légitime, par la destruction du gouvernement féodal. Il est donc absurde d'imputer à la Religion des abus qu'elle condamne ouvertement.

Elle dit aux hommes qu'ils ne sont que des voyageurs sur la terre, & par cette idée elle amortit l'intérêt particulier pour les biens passables qui est la source de tous les désordres de la société; elle lui substitue un objet commun qui les réunit vers la recherche d'une félicité inaccessible aux passions, d'un trésor que la rouille ne consomme point, que les voleurs ne dé-

(a) Joinville raconte que « tous les Prélats de France » se trouverent à Paris pour parler au bon Roi Saint Louis, & lui faire une Requête; & quand il le fut, » il se rend au Palais pour les ouïr de ce qu'ils vou- » loient dire. Ce fut l'Evêque Guy d'Auxerre, qui com- » mença à dire au Roi, par le congier & consentement » de l'Assemblée : Sire, sachez que ces Prélats qui » sont en votre présence, me font dire que vous » laissez perdre la Chrétienté. Ah donc ! le bon Roi » se signe de la croix, & dit : Evêque, or me dites » comment se fait, & par quelle raison. Sire, fit » l'Evêque, c'est pour ce qu'on ne tient plus compte » des excommuniés. Pourtant, Sire, ils vous requierent » tous, à une voix & pour Dieu, & pour ce que » ainsi le devez faire, qu'il vous plaise commander

robent point ; mais elle n'anéantit pas entièrement cet intérêt même qui est le plus puissant aiguillon du travail.

Suite des
déclamations
du Système
de l'Auteur
de la Nature ;
liaison inti-
me des deux
autorités qui
gouvernent
les hommes ,
suivant les
principes du
Christianis-
me.

Les Idées religieuses, dites-vous, *accablant les hommes de crainte, les rendent des êtres inutiles, des lâches.* — Ne croiroit-on pas, à entendre ce langage, que la Religion promet des récompenses à ceux qui, plongés dans l'oisiveté, ne sont qu'un fardeau inutile sur la terre ? L'Evangile nous apprend au contraire, que le serviteur qui enfouit le talent que le pere de famille lui a confié, sera éternellement puni. — *La Religion rend les autres des atrabilaires & des forcenés* — Comme si la Reli-

» à vos Baillifs & Prévôts & autres Administrateurs
» de Justice, que où il se trouvera aucun, en votre
» Royaume, qui aura été an & jour continuellement
» excommunié, qu'ils le contraignent de se faire ab-
» soudre par la prise de ses biens. Et le saint Homme dit,
» que très-volontiers, il commanderoit de ce faire de
» ceux qu'il trouveroit être tortionnaires à l'Eglise &
» à son profne ; & l'Evêque lui dit, qu'il ne lui ap-
» partenoit de connoître de leurs causes ; & à ce
» répondit le Roi, qu'il ne feroit autrement ; & disoit
» que ce seroit contre Dieu & raison qu'il fit contraindre
» à se faire absoudre ceux à qui les Clercs feroient tort,
» qu'ils n'eussent été ouïs en leur droit ; & depuis ne
» ouït parler qu'il fût fait demandes de telle chose.
Joinville. Histoire de Saint Louis, pag. 14 & 15.

gion

gion récompensoit les persécuteurs, tandis que ce même Evangile nous prêche perpétuellement l'amour du prochain, la compassion pour les malheureux, le desir sincere & actif d'être utile à tous, selon notre pouvoir. Si vous me parlez de ces temps de frénésie dans lesquels des Prêtres coupables abuserent quelquefois de la docilité d'ames simples, & d'imaginations ardentes, pour les porter à des crimes que la Religion condamne ; en convenant avec vous de ces exemples trop connus, je vous ai indiqué la source de ces abus ; mais hors ces cas extraordinaires qu'un gouvernement sage peut & doit toujours prévenir, ceux que la Religion rend des atrabilaires, des forcenés, sont des méchans par caractère qui eussent été plus injustes & plus cruels si le frein de la Religion, si la crainte d'un malheur éternel ne les eût contenus en partie ; c'est une digue, quelquefois trop foible, que la violence du torrent entraîne, mais qu'il seroit dangereux de détruire : combien de ces hommes atrabilaires n'ont que le masque de la Religion qu'ils profanent, en la faisant servir de prétexte à leurs passions, à leur vengeance, à leur intérêt particulier !

A ce mot éternité des peines, j'entends nos Sages se récrier que ce dogme est absurde, que

Eternité
des peines.
Renvoi.

Tome III. Partie III.

F

Contradiction de l'Auteur du Système de la Nature; suite du même sujet.

le crime d'un être borné ne peut être puni, par un Dieu juste, d'une peine infinie. Je me propose d'examiner dans un autre lieu la force de cette objection. Mais je ne peux m'empêcher d'observer ici la contradiction qu'on apperçoit dans la déclamation de l'Auteur du Système de la Nature.

Suivant cet Auteur, la menace des peines de la vie future, fait une impression trop foible sur les esprits, pour contrebalancer l'attrait de l'objet présent; & cependant cette menace est capable, selon lui, de bouleverser les Empires; elle est un instrument dangereux entre les mains des Ministres de la Religion, qui rend les hommes des atrabilaires & des forcenés; elle met le Gouvernement dans la dépendance du Prêtre, & le *Monarque temporel n'est jamais obéi, que lorsque tous les deux sont d'accord pour insulter le genre humain.*

Cette contradiction est trop évidente pour que je croie nécessaire de m'y arrêter: mais est-il une preuve plus frappante de la nécessité d'une Religion pour contenir les peuples dans l'obéissance à l'autorité légitime, que cette circonstance, que ceux qui l'attaquent ne manquent jamais d'essayer d'altérer en même temps, dans l'esprit des peuples, le respect & la soumission dus au Gouvernement sous lequel ils vivent?

J'en ai donné d'autres exemples dans ma première Partie. Ainsi ces deux colonnes de la tranquillité publique, la Religion & l'autorité légitime, sont tellement liées qu'il est impossible d'attaquer l'une sans ébranler l'autre, & courir risque de précipiter la chute de l'édifice.

N°. 4.

Par quelles subtilités on entreprend de prouver que le dogme de la miséricorde divine prive la société des avantages que la menace des peines d'une autre vie pourroit lui procurer.

Vous avez entendu les objections de nos Sages contre le dogme des peines de l'autre vie; écoutez-les maintenant parler de la miséricorde de Dieu (a): » Dans tous les pays où » le dogme de l'autre vie est si fortement éta- » bli que chacun s'irriteroit contre quiconque » auroit la témérité de le combattre, ou » même d'en douter, nous voyons qu'il est » parfaitement incapable d'en imposer à des » Princes injustes, négligens, débauchés, à » des courtisans avides & déréglés, à des

Dangers
prétendus du
dogme de la
miséricorde
divine, selon
quelques-uns
de nos Sages.

(a) Système de la Nature, Partie première, chapitre 13, pag. 282 & 283.

» concussionnaires qui se nourrissent insolem-
» ment de la substance des peuples, à des femmes
» sans pudeur, à une foule de crapuleux & de
» vicieux, à plusieurs même d'entre ces Prê-
» tres dont la fonction est d'annoncer les
» vengeances du Ciel. Si vous leur demandez
» pourquoi donc ils ont osé se livrer à ces
» actions, qu'ils favoient propres à leur attirer
» des châtimens éternels? Ils vous diront que
» les trésors de la miséricorde divine sont infi-
» nis, & qu'un repentir suffit pour effacer les
» crimes les plus noirs & les plus accumulés. «
Et dans une note, sur cet article, l'Auteur
ajoute, que » l'idée de la miséricorde divine
» rassure les méchans, & leur fait oublier la
» Justice divine. En effet, ces deux attributs
» étant supposés infinis également dans Dieu,
» doivent se contrebalancer de façon que ni
» l'un ni l'autre ne puisse agir. Quoi qu'il en
» soit, les méchans comptent sur un Dieu *im-*
» *mobile*, ou se flattent, à l'aide de sa miséri-
» corde, d'échapper aux effets de sa Justice; les
» brigands, qui voient que tôt ou tard ils péri-
» ront au gibet, disent qu'ils en seront quittes
» *pour faire une belle fin*; les Chrétiens croient
» *qu'un bon peccavi* efface tous les péchés; les
» Indiens attribuent la même vertu aux eaux
» du Gange «.

M. de Voltaire s'éleve encore plus fortement contre le dogme de la rémission des péchés & de la miséricorde divine. » Presque
 » tout ce qui va au delà de l'adoration d'un
 » Etre suprême (dit-il (a)), & de la soumission de nos cœurs à ses ordres éternels, est
 » superstition. C'en est une très-dangereuse ,
 » que le pardon des crimes attachés à certaines cérémonies.

*Et nigras mactant pecudes , & manibus divis
 Inferias mittunt.
 O faciles nimium ! qui tristia crimina cadis
 Flumineâ tolli posse putatis aquâ.*

» Vous pensez que Dieu oubliera votre homicide , si vous vous baignez dans un fleuve ,
 » si vous immolez une brebis noire , & si on prononce sur vous des paroles. Un second homicide vous fera donc pardonné au même prix ,
 » & ainsi un troisième , & cent meurtres ne vous coûteront que cent brebis noires & cent ablutions ! Faites mieux , misérables humains , point de meurtres & point de brebis noires.

» Quelle infame idée d'imaginer qu'un Prêtre d'*Isis* ou de *Cibele* , en jouant des

(a) Raison par alphabet sur le mot *Superstition*.

» cymbales & des castagnettes, vous reconci-
 » liera avec la Divinité ! Et qui est-ce donc
 » que ce Prêtre de *Cibele*, cet Eunuque errant
 » qui vit de vos foiblesses, pour s'établir mé-
 » diateur entre le Ciel & vous ? Quelles pa-
 » tentes a-t-il reçues de Dieu ? Il reçoit de
 » l'argent de vous, pour marmoter des paro-
 » les, & vous pensez que l'Etre des êtres rati-
 » fie les paroles de ce Charlatan ! »

Réponse qui
 résulte de la
 simple expo-
 sition du dog-
 me de la Re-
 ligion Chrétien-
 ne.

Laissons les superstitions des Grecs, des Ro-
 mains, des Indiens ; où trouvez-vous que la
 Religion Chrétienne nous enseigne que de
 vaines cérémonies suffisent sans le repentir,
 sans la conversion du cœur, sans le ferme pro-
 pos de changer de conduite, pour obtenir, de
 la miséricorde divine, le pardon de ses fautes ?
 Elle nous apprend, à la vérité, que dans tous
 les instans de sa vie, & jusqu'au dernier sou-
 pir, l'homme peut obtenir, de la miséricorde
 divine, le pardon des crimes qu'il a commis ;
 mais elle nous apprend, en même temps, que
 le sacrement n'est qu'un signe inefficace sans
 le repentir ; elle nous dit qu'un voleur obtient
 à la mort, par la confession humble & sincère,
 & par un repentir profond, les récompenses
 promises aux pécheurs convertis, comme aux
 justes ; mais elle nous dit aussi que ces exem-
 ples sont rares, & qu'il est d'une souveraine

imprudence d'y compter ; elle fonde notre cœur & nous démontre que ce changement total est contraire à l'ordre ordinaire de la Providence, que c'est un miracle de la grâce que Dieu ne nous doit pas. Un voleur obtient son pardon, dit Saint Augustin, ne désespérez pas ; seul il l'obtint , ne prenez pas sur cet exemple une confiance téméraire : *Unus ne desperes , solus ne confidas* ; elle nous dit enfin que la mort nous surprend comme un voleur , idée dont nos Sages ont souvent abusé.

» (a) Que dirons-nous de cette opinion
 » destructive de toutes sociétés , & pourtant
 » adoptée par tant de Nations, qui leur annonce
 » qu'un Dieu sévère peut , a chaque instant,
 » comme un voleur , les prendre au dépourvu,
 » & venir exercer sur la terre des jugemens
 » rigoureux ? Quelles idées plus propres à
 » effrayer , à décourager les hommes , à leur
 » ôter le desir d'améliorer leur sort que la pers-
 » pective affligeante d'un monde toujours
 » prêt à se dissoudre , & d'une Divinité assise
 » sur les débris de la Nature entière pour juger
 » les humains « ?

Cette vérité , que la mort nous surprend comme un voleur , est d'une expérience journa-

(a) Système de la Nature , *ibid.* pag. 78.

liere ; cependant elle n'arrête ni les projets des hommes , ni leur activité vers l'objet de leurs passions : » Vous faites marché la veille » de votre mort pour tailler des marbres dans » la carrière , & oubliant le sépulcre ouvert » sous vos pas , vous bâtissez des palais «.

*Tu secunda marmora ,
Locas sub ipsum futur , & sepulcri
Immemor struis domos.*

Horace.

Que les dogmes de la Justice & de la miséricorde infinie de Dieu , n'ont rien de contradictoire.

Mais la miséricorde de Dieu & sa Justice étant supposées infinies , ces deux attributs doivent se contrebalancer de façon que ni l'un ni l'autre ne puissent agir.

—Penser ainsi , ce seroit anéantir ces attributs l'un par l'autre. Où trouvez-vous qu'il soit contradictoire de dire , que Dieu ayant créé l'homme libre & susceptible de changement de volonté en cette vie , un repentir sincère , & le desir de réparer ses fautes , par la pratique des vertus contraires , peut effacer les crimes passés ; mais que l'instant de la mort fixe irrévocablement le sort de l'homme , que cette vie est le temps de la miséricorde pour le pécheur qui se repent , que l'autre est le temps de la Justice divine ? Ainsi l'homme est perpétuellement retenu , sans être livré au désespoir ;

il est sans cesse excité à la vertu par l'espérance de la miséricorde divine, sans que cette confiance tienne rien de la témérité. — Mais l'immutabilité de Dieu, dites-vous ? — Je vous ai déjà répondu que Dieu a prévu, de toute éternité, ce que sa bonté, sa justice & sa toute-puissance opèrent dans le temps.

On revient à l'objection de l'immutabilité de Dieu, & on y répond en un mot.

J'ai parcouru les principales objections qu'on élève contre ces attributs de l'Etre infini dont le sens intime de notre existence & de notre liberté nous donne une connoissance imparfaite. Passons à une notion plus générale.

§. VII.

Que non-seulement tous les attributs possibles existent en Dieu ; mais que nous sommes en droit de conclure que Dieu existe de ce que nous le concevons possible. Abus que M. de Voltaire fait de cette proposition. Résumé de toutes les preuves de l'existence de Dieu.

» Le Docteur Clarke nous dit que c'est assez
 » que les attributs de Dieu soient possibles & qu'il
 » n'y ait pas de démonstration du contraire.
 » Etrange façon de raisonner ! (dit l'Auteur
 » du Système de la Nature (a)). La Théo-

Dieu est le seul Etre dans lequel on soit en droit de conclure du possible à l'existence. Pourquoi ?

(a) Système de la Nature, seconde Partie, chap. 4, pag. 130.

» logie feroit-elle donc l'unique science où il
 » fût permis de conclure qu'une chose est , dès-
 » lors qu'elle est possible ? Après avoir avancé
 » des rêveries sans fondement , & des proposi-
 » tions que rien n'appuie , en est-on quitte pour
 » dire qu'elles sont des vérités , parce qu'on ne
 » peut pas démontrer le contraire ? — Oui ,
 Monsieur , Dieu est le seul objet sur lequel il soit
 raisonnable de conclure du possible à l'exis-
 tence ; & la raison en est , que Dieu étant le
 seul Etre nécessaire , le seul existant par lui-
 même , antérieur à tous les êtres qui tien-
 nent de lui leurs attributs , n'a pu être borné
 dans ses perfections par aucun d'eux.

Allons plus loin : non - seulement Dieu a
 toutes les perfections que je conçois pos-
 sibles , c'est-à-dire , qui n'impliquent pas con-
 tradiction ; mais dès-lors que je conçois la
 possibilité d'un premier Etre , d'un Etre né-
 cessaire , d'un Etre existant par lui-même ,
 l'existence de cet Etre m'est démontrée ; car
 cette proposition : *Il est possible qu'il existe
 un Etre nécessaire* , implique contradiction.

Aveu de
 l'Auteur du
 Système de la
 Nature. On
 réfute les

L'Auteur du Système de la Nature convient
 de cette vérité (a). » Quelque chose , dit M.
 » Clarke , a existé de toute éternité ; cette

(a) Système de la Nature. *Ibid.* pag. 203.

» proposition est évidente , & n'a pas besoin
 » de preuves ; mais quelle est cette chose
 » qui a existé ? Pourquoi ne seroit-ce pas
 » plutôt la Nature , ou la matiere dont nous
 » avons des idées , qu'un pur esprit ou qu'un
 » agent dont il nous est impossible de nous
 » faire aucune idée ? « L'Auteur revient en-
 suite à l'objection de l'impossibilité de con-
 cevoir la création ou l'anéantissement de
 la matiere. — J'ai examiné cette objection dans
 le Chapitre précédent , & je crois avoir dé-
 montré qu'elle n'est qu'une pétition de prin-
 cipe. Pourquoi , dites-vous , cet Etre néces-
 saire , existant par lui-même , ne seroit-il pas
 la Nature ou la matiere , avec son mouve-
 ment , son essence , son énergie , ses proprié-
 tés ? — Parce qu'au nombre des êtres qui com-
 posent le grand tout , ce que vous nommez
 la Nature , il en est d'intelligens & de libres ,
 & qu'on ne peut concevoir la matiere libre
 & intelligente par essence. — Nous avons des
 idées de la matiere. — Je vous ait fait voir
 dans le second Chapitre de ma premiere Par-
 tie , quelles difficultés insolubles résultent de ces
 foibles notions. — *Nous n'avons aucune idée*
d'un pur esprit. — C'est-à-dire , que nos organes
 corporels ne peuvent le peindre à notre ima-
 gination : j'en demeure d'accord avec vous ;

conséquences
 qu'il en tire.
 En quoi l'idée
 de Dieu prou-
 ve son exis-
 tence ?

mais notre ame ne peut-elle concevoir un pur esprit ? Elle le conçoit au contraire plus distinctement que la matiere, car elle le conçoit par le sentiment intérieur de sa propre existence. C'est en ce sens que nous pouvons dire que l'idée de Dieu est la preuve la plus puissante de son existence ; non que cette idée soit innée en nous comme *Descartes* & *Mallebranche* le pensoient : je crois avoir prouvé avec M. Loke, que nous n'apportons en naissant que la faculté de former des idées, à l'aide des impressions que nous recevons par les sens, & de la réflexion que nous faisons sur ces impressions, & sur le sens intime qui nous convainc de notre existence ; mais parce que l'idée de Dieu est la conséquence nécessaire & immédiate de ce sentiment, & que nous ne pourrions le concevoir comme possible, s'il n'existoit pas réellement ; c'est en ce sens que Dieu se fait connoître à notre ame, qu'il lui imprime l'idée de son existence.

Des conséquences que M. de Voltaire tire de cette vérité, que tout ce qui est possible existe en Dieu.

M. de Voltaire (a) conclut de ces vérités, qu'il reconnoît que tout ce qui existe a existé de toute éternité, & que tout ce qui est possible existe.

(a) Dialogue curieux à la suite de la Raison par alphabet.]

—
» Comment , en admettant un Dieu , pou-
» vez-vous soutenir , par hypothese , que le
» monde est éternel ?

—
» Comme je soutiens , par voie de these ,
» que les rayons du soleil sont aussi anciens
» que cet astre.

—
» Voilà une plaisante imagination ! Quoi !
» du fumier , des puces ,
» des singes , & nous ; nous ferions des éma-
» nations de la Divinité ?

—
» Il y a certainement du divin dans une
» puce ; elle saute cinquante fois sa hauteur ;
» elle ne s'est pas donné cet avantage.

—
» Quoi ! les puces existent de toute éter-
» nité ?

» Il le faut bien , puisqu'elles existent au-
» jourd'hui , & qu'elles étoient hier , & qu'il
» n'y a nulle raison pour qu'elles n'aient pas
» toujours existé. Car si elles sont inutiles ,
» elles ne devoient jamais être ; & dès qu'une
» espece a l'existence , il est impossible de
» prouver qu'elle ne l'ait pas toujours eue. Vou-
» driez-vous que l'éternel Géometre eût été
» engourdi une éternité entiere ? Ce ne seroit
» pas la peine d'être Géometre & Architecte
» pour passer une éternité sans combiner &
» sans bâtir. Son essence est de produire , puis-
» qu'il a produit : il existe nécessairement ;
» donc tout ce qui existe en lui est nécessaire.
» On ne peut dépouiller un Etre de son es-
» sence ; car alors il cesseroit d'être. Dieu est
» agissant ; donc il a toujours agi ; donc le
» monde est une émanation éternelle de lui-
» même ; donc quiconque admet un Dieu ,
» doit admettre un monde éternel. Les rayons
» de lumiere sont partis nécessairement de
» l'astre lumineux de toute éternité , & toutes
» les combinaisons sont parties de l'Etre
» combineur de toute éternité. L'homme ,
» le serpent , l'araignée , l'huître , le colima-

» çon ont toujours existé, parce qu'ils étoient
» possibles.

» Quoi ! vous croyez que le *Demiourgos*,
» la puissance formatrice, a créé tout ce qui
» étoit à faire ?

» Je l'imagine ainsi ; sans cela il n'eût point
» été l'Etre nécessairement formateur. Vous
» en feriez un ouvrier impuissant ou paresseux,
» qui n'auroit travaillé qu'une très-petite par-
» tie de son ouvrage.

» Quoi ! d'autres mondes seroient impos-
» sibles ?

» Cela pourroit bien être : autrement il
» y auroit une cause éternelle, nécessaire,
» agissante par son essence, qui, pouvant les
» faire, ne les auroit pas faits. Or, une telle
» cause, qui n'a point d'effets, me semble
» aussi absurde qu'un effet sans cause.

» Mais bien des gens pourtant disent que
» cette cause éternelle a choisi ce monde
» entre tous les mondes possibles.

» Ils ne me paroissent point possibles, s'ils
» n'existent pas. Ces Messieurs auroient aussi
» bien fait de dire que Dieu a choisi entre
» les mondes impossibles. Certainement l'é-
» ternel Artisan auroit arrangé ces possibles
» dans l'espace : il y a de la place de reste.
» Pourquoi, par exemple, l'Intelligence éter-
» nelle nécessaire qui préside à ce monde, au-
» roit-elle rejeté, dans son idée, une terre sans
» végétaux empoisonnés, sans vérole, sans scor-
» but, sans peste & sans inquisition ? Il est très-
» possible qu'une telle terre existe ; elle devoit
» paroître au grand *Demiourgos* meilleure que
» la nôtre ; cependant nous avons la pire.
» Dire que cette bonne terre est possible &
» qu'il ne nous l'a point donnée, c'est dire
» assurément, qu'il n'a eu ni raison, ni bonté,
» ni puissance. Or, c'est ce qu'on ne peut
» dire. Donc s'il n'a pas donné cette bonne
» terre

» terre, c'est apparemment qu'il étoit impos-
 » sible de la former.

» Et qui vous a dit que cette terre n'existe
 » pas ? Elle est probablement dans un des
 » globes qui roulent autour de *Sirius*, ou
 » du *petit Chien*, ou de l'*œil du Taureau*.

» En ce cas nous sommes d'accord. L'In-
 » telligence suprême a fait tout ce qu'il
 » étoit possible de faire, & je persiste dans
 » mon idée, que tout ce qui n'est pas ne peut
 » être.

» Ainsi l'espace seroit rempli de globes qui
 » s'élevent tous en perfections les uns au dessus
 » des autres, & nous avons nécessairement un
 » des plus méchans lots ! Cette imagination
 » est belle, mais elle n'est pas consolante.

» Enfin, vous pensez donc que de la Puif-
 » sance éternelle, formatrice, de l'Intelligence

» universelle , en un mot , du grand Etre ,
 » est sorti nécessairement , de toute éternité ,
 » tout ce qui existe ?

—
 » Il me paroît qu'il est ainsi.

—
 » Mais en ce cas , le grand Etre n'a donc pas
 » été libre ? »

On examine
 ces consé-
 quences , &
 on les réfute.

Je ne reprendrai pas ce que j'ai dit sur la
 liberté de l'homme & sur celle de Dieu.

Remarquez que de ce système il résulteroit ,
 non-seulement , que le monde seroit éternel ;
 mais qu'il seroit le seul Etre éternel & néces-
 saire ; car , je le répète , quel pouvoir auroit eu
 le grand Etre d'arranger , de disposer un
 autre être qui ne tiendrait pas de lui son exis-
 tence ? La matiere est , dites-vous , une émana-
 tion de Dieu , comme les rayons sont une éma-
 nation du soleil avant leur explosion. — Ces
 rayons sont de même nature que le soleil ; la
 matiere est-elle de même nature que Dieu , un
 même être avec Dieu ? En soutenant ce sys-
 tème , vous retomberiez dans le matérialisme
 pur , dont vous avez si bien démontré l'absur-
 dité. Ainsi quoique la matiere existe aujour-

d'hui, qu'elle existât hier, il est très-possible de démontrer qu'elle n'a pas toujours existé, & qu'elle n'existe pas nécessairement ; car il y auroit alors deux êtres nécessaires, ce qui implique contradiction. — L'éternel Géomètre, dites-vous encore, auroit-il été engourdi pendant une éternité entière ? Son essence est de produire, puisqu'il a produit : il existe nécessairement ; donc tout ce qui est en lui est nécessaire. Mais la matière n'est pas en lui, autrement elle seroit lui-même. — Quel ordre avoient les élémens, quel étoit l'arrangement de l'univers avant que le monde fût tel qu'il est aujourd'hui ? — Je n'en fais rien ; la raison ne me l'apprend pas, & Dieu ne me l'a point révélé, parce que cette connoissance m'étoit inutile. — L'univers restera-t-il toujours tel qu'il est ? — La raison ne me fournit là dessus que des conjectures ; mais elles s'accordent avec ce que la Religion m'apprend, que de nouveaux cieux & une nouvelle terre où la Justice habitera succéderont à cette terre qui est le lieu de notre séjour actuel. — Tous les mondes possibles n'existent donc pas ? — Non, sans doute ; mais j'ai tout lieu de croire qu'ils existeront, ou qu'ils ont existé ; car Dieu étant tout-

puissant doit faire tout le possible. — Vous faites de Dieu un ouvrier impuissant ou paresseux, qui n'auroit travaillé jusqu'ici qu'une partie de son ouvrage. — Nullement; mais je conçois que l'Etre nécessaire est l'auteur de tout ordre; il a voulu que telles choses existassent dans un temps, & telles autres dans un autre temps. — Cette succession est incompatible avec l'essence de l'Etre infini. — Nullement encore; car elle n'existe que relativement à moi, parce que je suis mobile par nature, que je ne connois le temps que par la succession de mes idées qui s'effacent réciproquement, que je ne conçois l'éternité que par le temps: mais Dieu est immuable, tous les temps sont présens à son intelligence éternelle; il veut, de toute éternité, ce qu'il fait dans le temps; il n'y a de succession que dans les êtres qu'il a créés. — Pourquoi Dieu auroit-il rejeté, dans son idée, une terre *sans végétaux empoisonnés, sans vérole, sans scorbut, &c?* — J'ignore si cette terre est possible; car je vois que les végétaux empoisonnés sont des remèdes dans une multitude de circonstances: pour être assuré de la possibilité de cette terre, que vous appelez bonne, il faudroit que mon intelligence pût pénétrer jusqu'à l'essence de la matière, ce qui

m'est impossible. Je concevrois bien plus aisément une terre sans inquisition , sans mal moral ; mais pour cela , il faudroit que les hommes qui l'habiteroient , fussent perpétuellement sous la main de Dieu qui les empêchât d'abuser de leur liberté. Nous rechercherons dans la quatrieme Partie, les conséquences qui résultent de cette vérité. Je suppose maintenant que cette bonne terre , que vous imaginez , soit possible , pourquoi voulez-vous qu'elle existe actuellement , *soit dans les globes qui roulent autour de Sirius ou du petit Chien ou de l'œil du Taureau ?* — Parce que je conçois digne de la bonté & de la toute - puissance divine , *que l'espace soit rempli de globes qui s'élèvent en perfections les uns au dessus des autres.* — Cela vous paroît satisfaire à l'objection du mal moral & du mal physique ; mais si l'éternité étoit composée d'une infinité de mondes successifs qui s'élevassent en perfections , cette idée ne satisferoit - elle pas également à l'objection , autant que notre intelligence bornée peut y atreindre ? — Point du tout ; car la mauvaise terre existeroit seule pendant plusieurs siècles , & la bonne auroit été une immensité de siècles sans exister. — D'accord ; mais cette immensité de siècles n'est rien aux yeux de l'Eternel , & d'ailleurs l'ob-

jection est la même dans votre hypothèse ; car je vous demanderai pourquoi votre bonne terre est reléguée dans une partie de l'espace, autour de *Sirius* ou de *l'œil du Taureau*. Si cette terre est possible, je ne vois pas de raison pour que notre globe n'ait pas été arrangé par le Géometre éternel, d'une manière aussi avantageuse que ce globe privilégié. — Cet ordre de perfections dans les globes qui remplissent l'espace, produit une variété agréable, des contrastes qui nuancent le tableau. — Je veux le supposer encore ; mais je ne vois pas ce que cet ordre a de meilleur dans l'espace, que dans la succession des temps qui est nulle aux yeux de Dieu, comme l'espace n'est qu'un point qu'il parcourt d'un coup d'œil. D'ailleurs, cette variété, ces contrastes sont analogues à l'imperfection de notre nature ; ils servent à délasser notre esprit, à jeter de la lumière sur les objets éclairés par leur opposition avec ceux qui le sont moins, toutes idées peu dignes de l'Intelligence & de la Puissance infinie : vous me ramenez donc perpétuellement au mal moral & au mal physique ; mais votre solution n'est pas plus heureuse que la mienne, & ma raison la rejette par ce seul motif, qu'en supposant deux Êtres éternels, vous tombez en contradic-

tion avec l'idée d'un éternel Géometre, d'une Intelligence infinie, cause éternelle & nécessaire de l'ordre qui existe dans le monde.

Terminons tout ce que nous avons dit jusqu'ici de l'Être infini, par une pensée de l'un de nos Sages, qui résume toutes nos preuves.

« C'étoit en vain, dit l'Auteur des Pensées Philosophiques, (a) que j'avois essayé contre un Athée les subtilités de l'Ecole; il avoit même tiré, de la foiblesse de ces raisonnemens, une objection assez forte. Une multitude de vérités inutiles me sont démontrées sans réplique, disoit-il, & l'existence de Dieu, la réalité du bien & du mal moral, l'immortalité de l'ame sont encore des problèmes pour moi. Quoi donc! me feroit-il moins important d'être éclairé sur ces sujets, que d'être convaincu que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits? Tandis qu'en habile déclamateur il me faisoit avaler à longs traits toute l'amertume de cette réflexion, je rengageai le combat par une question qui dut paroître singulière à un homme enflé de ses premiers succès. — Etes-vous un être pensant, lui

Extrait des Pensées Philosophiques, qui contient le résumé de toutes les preuves de l'existence de Dieu.

(a) Pensées Philosophiques, N.º 20.

» demandai-je ? — En pourriez-vous douter,
» me répondit-il d'un air satisfait ? — Pour-
» quoi non ? Qu'ai-je aperçu qui m'en con-
» vainque ? Des mouvemens ? Mais le Phi-
» losophe en voit autant dans l'animal qu'il
» dépouille de la faculté de penser. Pourquoi
» vous accorderois-je ce que Descartes refuse
» à la fourmi ? Vous produisez , à l'extérieur ,
» des actes assez propres à m'en imposer ; je
» ferois tenté d'assurer que vous pensez en
» effet ; mais la raison suspend mon jugement.
» *Entre les actes extérieurs & la pensée , il n'y a*
» *point de liaison , me dit-elle ; il est possible*
» *que ton antagoniste ne pense non plus que sa*
» *montre. Falloit-il prendre pour un être pensant*
» *le premier animal à qui l'on apprit à parler ?*
» *Qui t'a révélé que les hommes ne sont pas*
» *autant de perroquets instruits à ton insu ?*
» — Cette comparaison est tout au plus in-
» génieuse , me repliqua-t-il ; ce n'est pas sur
» les mouvemens & les sons ; c'est sur le fil
» des idées , la conséquence qui regne entre
» les propositions & la liaison des raisonne-
» mens , qu'il faut juger qu'un être pense.
» S'il se trouvoit un perroquet qui répondit
» à tout , je prononcerois , sans balancer , que
» c'est un être pensant. Mais qu'a de com-
» mún cette question avec l'existence de Dieu ?

» Quand vous m'aurez démontré que l'homme
» à qui j'apperçois le plus d'esprit, n'est qu'un
» automate, en serai-je mieux disposé à re-
» connoître une Intelligence dans la Nature?
» — C'est mon affaire, repliquai-je. Convenez
» cependant qu'il y auroit de la folie à re-
» fuser à vos semblables la faculté de penser.
» — Sans doute ; mais que s'ensuit-il de-là ?
» — Il s'ensuit que si l'univers, que dis-je l'uni-
» vers ? que si l'aile d'un papillon m'offre des
» traces mille fois plus distinctes d'une Intelli-
» gence que vous n'avez d'indices que votre
» semblable est doué de la faculté de penser, il
» seroit mille fois plus fort de nier qu'il existe
» un Dieu, que de nier que votre semblable
» pense. Or, que cela soit ainsi, c'est à vos lu-
» mieres, c'est à votre conscience que j'en ap-
» pelle. Avez-vous remarqué, dans les raisonne-
» mens, les actions & la conduite de quelque
» homme que ce soit, plus d'intelligence, plus
» d'ordre, de sagacité, que dans le mécanisme
» d'un insecte ? La Divinité n'est-elle pas aussi
» clairement empreinte dans l'œil d'un ciron,
» que la faculté de penser dans les Ouvrages
» de *Newton* ? Quoi ! le monde formé prouve
» moins une Intelligence que le monde ex-
» pliqué ? Quelle assertion ! — Mais, repli-
» quez-vous, j'admets la faculté de penser

» dans un autre, d'autant plus volontiers que
» je pense moi-même. — Voilà, j'en tombe
» d'accord, une présomption que je n'ai point.
» Mais n'en suis-je point dédommagé par la
» supériorité de mes preuves sur les vôtres ?
» L'intelligence d'un Etre premier, n'est-elle
» pas mieux démontrée dans la Nature, par ses
» ouvrages, que la faculté de penser dans un
» Philosophe, par ses écrits ? Songez que je ne
» vous objectois qu'une aile de papillon, qu'un
» œil de ciron, quand je pouvois vous écraser
» du poids de l'univers. Ou je me trompe, ou
» cette preuve vaut bien la meilleure qu'on
» ait encore dictée dans les Ecoles. »

Ajoutons que j'ai même cette présomption,
ou, pour mieux dire, cette preuve la plus
forte de toutes ; car puisque le sens intime me
convainc que j'ai la faculté de penser, & que je
n'ai pas toujours existé, il faut bien que je
doive mon existence & mes facultés à un Etre
supérieur à moi, & cet Etre ne sauroit être
autre que l'Intelligence infinie ; car tous les
êtres bornés que je supposerois intermédiaires,
m'y rameneroient nécessairement.



CHAPITRE III.

*De l'immatérialité & de l'immortalité
de l'ame.*

SECTION PREMIERE.

De l'immatérialité de l'ame.

§. I.

De la distinction des deux êtres que nous nommons matiere & esprit. Comment la preuve de l'existence de notre ame est liée avec celle de l'existence de l'Etre infini. Premiere Réponse au doute de M. Loke , sur l'immatérialité de notre ame , d'après lui-même.

EXISTE-T-IL dans la Nature deux êtres essentiellement distincts ; l'un principe du sentiment , de la pensée , de l'intelligence , de la volonté , actif sans être assujetti aux loix du mouvement , indivisible , infatigable , que l'imagination ne peut nous peindre parce qu'elle ne trouve pas de couleurs pour le représenter , que nous nommons *esprit* par une métaphore prise de ce que nous connoissons

Distinction
des deux êtres
que nous
nommons *esprit*
& *matiere*. Renvoi
à ce qui a été
dit premiere
Partie, ch. 2.

de plus subtil ; l'autre que nous appelons *matiere* , purement passif , incapable de se donner le mouvement à lui-même , mais susceptible du mouvement qui lui est imprimé , solide , étendu , configurable , divisible , soumis dans son mouvement , dans son énergie , dans ses propriétés , à des loix tellement fixes que l'intelligence humaine en peut calculer les effets ? J'ai prouvé dans le deuxieme Chapitre de ma premiere Partie , que l'existence du sentiment , de la pensée , de la volonté en nous-mêmes , nous est démontrée par le sens intime , tandis que l'essence & les premiers principes de la matiere , présentent à notre raison des difficultés insolubles. Je me suis élevé de ce sens intime , le seul flambeau que la Nature nous ait donné pour nous guider dans la recherche de la vérité , jusqu'à l'existence d'un Etre infini , nécessaire , existant par lui-même , principe de notre existence , & de celle de tous les êtres. Croiroit-on que , pour descendre de ce principe à la connoissance de nous-mêmes , il fallût prouver l'existence de la matiere , & qu'elle fût plus difficile à démontrer que celle de l'être pensant , quoiqu'on ne pût la nier sans retomber dans un labyrinthe inextricable.

M. de Buffon a démontré la premiere de

L'existence
de la *matiere*
en nous-mêmes , plus
difficile à démontrer que
ce le de l'*esprit* ; senti-
ment de M.
de Buffon.

ces deux propositions. Commençons par recueillir ce qu'il en a dit ; nous essaierons ensuite de mettre la seconde à l'abri de toute atteinte, & nous tirerons les conséquences qui résultent de l'une & de l'autre.

» Quelque intérêt que nous ayons (dit M.
 » de Buffon (a)) à nous connoître nous-
 » mêmes, je ne fais si nous ne nous con-
 » noissons pas mieux que tout ce qui n'est
 » pas nous. Pourvus, par la Nature, d'or-
 » ganes uniquement destinés à notre conser-
 » vation, nous ne les employons qu'à rece-
 » voir des impressions étrangères, nous ne
 » cherchons qu'à nous répandre au dehors &
 » à exister hors de nous. Trop occupés à aug-
 » menter l'étendue extérieure de notre être,
 » rarement faisons-nous usage de ce sens in-
 » térieur qui nous réduit à nos vraies dimen-
 » sions, qui sépare de nous tout ce qui n'en
 » est pas ; c'est cependant de ce sens dont il
 » faut nous servir ; si nous voulons nous con-
 » noître ; c'est-là le seul par lequel nous puis-
 » sions nous juger. »

M. de Buffon parcourt toutes les connoissances que nous acquérons par les sens ; il fait voir qu'elles supposent un centre com-

La compa-
raison, seule
source de la
connoissance
que nous
avons d'objets
extérieurs
à nous.

(a) Tom. 4. De la Nature de l'Homme.

mun, un Etre qui les combine , qui les compare , & que cet Etre ne peut être matériel.

» Pour peu qu'on ait réfléchi sur l'origine
 » de nos connoissances , il est aisé de s'ap-
 » percevoir que nous n'en pouvons acquérir
 » que par voie de comparaison ; ce qui est
 » absolument incomparable est clairement in-
 » compréhensible (a). Dieu est le seul exem-
 » ple que nous puissions donner ici ; il ne
 » peut être compris , parce qu'il ne peut être
 » comparé. Mais tout ce qui est susceptible
 » de comparaison , tout ce que nous pouvons
 » appercevoir par des faces différentes , tout
 » ce que nous pouvons considérer relative-
 » ment , peut toujours être du ressort de nos
 » connoissances. Plus nous avons de sujets de
 » comparaison , de côtés différens , de points
 » particuliers sous lesquels nous pouvons en-
 » visager notre objet , plus aussi nous avons
 » de moyens pour le connoître , & de facilité
 » de réunir les idées sur lesquelles nous de-
 » vons fonder notre jugement. »

En quel sens
 Dieu est in-

Dieu est incompréhensible dans son essence ,

(a) Ces définitions sont plus exactes que celles que nous donne l'Auteur du Dictionnaire Encyclopédique , sur le mot *Incompréhensible*. Voyez la Note que j'ai insérée chap. 1 de cette Partie , Sect. 2 , §. 1.

dans ses propriétés infinies, parce qu'il n'est aucun être que nous puissions lui comparer, que nous n'avons aucune mesure applicable à l'Infini. D'où connoissez - vous donc son existence, me dira-t-on ? Par comparaison avec moi-même. Je sais que j'existe, & que je n'ai pas toujours existé ; il est donc un Etre par lequel j'existe. J'ai des facultés, bornées à la vérité, mais constantes ; je les tiens donc de l'Etre par lequel j'existe. Je remonte ainsi jusqu'à l'Etre nécessaire, existant par lui-même, dont les facultés & les perfections n'ont pu être bornées par aucun autre être.

compréhensible ; mais nous connoissons son existence par comparaison.

(a) » L'existence de notre ame nous est
 » démontrée, ou plutôt nous ne faisons qu'un,
 » cette existence & nous ; être & penser sont
 » pour nous la même chose. Cette vérité est
 » intime & plus qu'instructive ; elle est indé-
 » pendante de nos sens, de notre imagina-
 » tion, de notre mémoire, & de toutes
 » nos autres facultés relatives. L'existence de
 » notre corps & des autres objets extérieurs
 » est douteuse pour quiconque raisonne sans
 » préjugé ; car cette étendue en longueur,
 » largeur & profondeur, que nous appelons
 » notre corps, & qui semble nous apparte-

Nous ne faisons qu'un, l'existence de notre ame, & nous. Doutes sur l'existence de la matiere, qu'on dissipera dans le §. suivant.

(a) M. de Buffon. *Ibid.*

» nir, qu'est-elle autre chose, sinon un rap-
» port de nos sens? Les organes matériels
» de nos sens, que sont-ils eux-mêmes, sinon
» des convenances avec ce qui les affecte?
» Et notre sens intérieur, notre ame, a-t-elle
» rien de semblable, rien qui lui soit com-
» mun avec la nature de ces organes exté-
» rieurs? La sensation excitée dans notre
» ame, par la lumière ou par le son, ressem-
» ble-t-elle à cette matière tenue, qui semble
» se propager, ou bien à ce tremoussement
» que le son produit dans l'air? Ce sont nos
» yeux, nos oreilles qui ont, avec ces matières,
» toutes les convenances nécessaires, parce
» que les organes sont en effet de la même
» nature que cette matière elle-même; mais la
» sensation que nous éprouvons n'a rien de
» semblable : cela seul ne suffiroit-il pas pour
» nous prouver que notre ame est en effet d'une
» nature différente de la matière? Nous
» sommes donc certains que la sensation
» intérieure est toute différente de ce qui peut
» la causer, & nous voyons déjà que s'il
» existe des choses hors de nous, elles sont
» elles-mêmes tout-à-fait différentes de ce que
» nous les jugeons, puisque la sensation ne
» ressemble, en aucune façon, à ce qui peut
» la causer. Dès-lors ne doit-on pas conclure
» que

» que ce qui cause nos sensations est nécessairement, par sa nature, toute autre chose que ce que nous croyons ? Cette étendue que nous appercevons par les yeux, cette impénétrabilité dont le toucher nous donne une idée, toutes ces qualités réunies qui constituent la matière, pourroient bien ne pas exister, puisque notre sensation intérieure, & ce qu'elle nous représente par l'étendue, l'impénétrabilité, &c. n'est nullement étendue, impénétrable, & n'a rien de commun avec ces qualités.

» (a) *Mais admettons cette existence de la matière, quoiqu'il nous soit impossible de la démontrer.* Prêtons-nous aux idées ordinaires, & disons qu'elle existe, & qu'elle existe même comme nous la voyons, nous trouverons, en comparant notre ame à cet objet matériel, des différences si grandes, des oppositions si marquées que nous ne pouvons pas douter un instant qu'elle ne soit d'une nature totalement différente.

Différences essentielles du principe du sentiment, de la pensée, de la volonté en nous, avec la matière.

» Notre ame n'a qu'une forme très-simple,

(a) Je releverai dans le §. suivant, cette phrase, qui semble renfermer un doute réel sur l'existence de la matière, doute que M. de Buffon a désavoué lui-même.

« très-générale , très-constante ; cette forme
« est la pensée , & il nous est impossible d'ap-
« percevoir notre ame autrement que par la
« pensée : cette forme n'a rien de divisible ,
« rien d'étendu , rien d'impénétrable , rien de
« matériel ; donc le sujet de cette forme , notre
« ame , est indivisible & immatérielle : notre
« corps , au contraire , & tous les autres corps
« ont plusieurs formes ; chacune de ces formes
« est composée , divisible , variable , destructi-
« ble , & toutes sont relatives aux différens
« organes avec lesquels nous les appercevons.
« Notre corps & toute la matiere n'a donc
« rien de constant , rien de réel , rien de géné-
« ral par où nous puissions la saisir & nous
« assurer de la connoître. Un aveugle n'a nulle
« idée de l'objet matériel qui nous représente
« les images des corps ; un lépreux , dont la
« peau seroit insensible , n'auroit aucune des
« idées que le toucher fait naître ; un sourd
« ne peut connoître les sons. Qu'on détruise
« successivement ces trois moyens de sensa-
« tion dans l'homme qui en est pourvu , l'ame
« n'en n'existera pas moins , ses fonctions inté-
« rieures subsisteront , & la pensée se manifeste-
« ra toujours au dedans de lui-même. Otez ,
« au contraire , toutes ces qualités à la ma-
« tiere ; ôtez-lui ses couleurs , son étendue ,

« la solidité & toutes les autres propriétés rela-
 « tives à nos sens , vous l'anéantirez. Notre
 « ame est donc impérissable , & la matiere
 « doit périr.

« Il en est de même des autres facultés de
 « notre ame, comparées à celles de notre corps
 « & aux propriétés les plus essentielles à toute
 « la matiere. L'ame veut & commande; le corps
 « obéit tout autant qu'il peut ; l'ame s'unit inti-
 « mement à tel objet qu'il lui plaît ; la distance,
 « la grandeur , la figure , rien ne peut nuire à
 « cette union , lorsque l'ame la veut elle se
 « fait , & se fait en un instant. Le corps ne peut
 « s'unir à rien ; il est blessé de tout ce qui le
 « touche de trop près ; il lui faut beaucoup
 « de temps pour s'approcher d'un autre corps ;
 « tout lui résiste , tout est obstacle , son mou-
 « vement cesse au moindre choc. La volonté
 « n'est-elle donc qu'un mouvement corporel ,
 « & la contemplation un sujet d'attouche-
 « ment ? Comment cet attouchement pour-
 « roit-il se faire sur un objet éloigné , sur un
 « sujet abstrait ? Comment ce mouvement
 « pourroit-il s'opérer en un instant indi-
 « visible ? A-t-on jamais conçu de mou-
 « vement sans qu'il y ait de l'espace & du
 « temps ? La volonté , si c'est un mouvement ,
 « n'est donc pas mouvement matériel , & si

» l'union de l'ame à son objet est un attou-
 » chement, un contact, cet attouchement ne
 » se fait-il pas au loin ? Ce contact n'est-il pas
 » une pénétration ? Qualités absolument op-
 » posées à celles de la matiere, & qui ne peu-
 » vent, par conséquent, appartenir à un être
 » matériel. «

Ceux qui
 nient l'imma-
 térialité de
 l'ame, nient
 en même-
 temps notre
 liberté, notre
 volonté.
 Pourquoi ?

Je ne vois pas de réponse plausible à cet argument tiré de la volonté & de la liberté dont le sentiment intérieur nous convainc. Aussi avons-nous vu que ceux qui refusent à l'homme une ame immatérielle, distincte de la machine organique que nous nommons notre corps, s'efforcent de persuader que l'homme n'est libre dans aucune de ses actions, qu'il ne nous paroît tel que par l'ignorance dans laquelle nous sommes des ressorts qui font mouvoir ses organes. C'est un système que j'ai réfuté avec trop d'étendue pour y revenir.

M. Rousseau
 résume les
 preuves déjà
 données de
 notre liberté,
 & en tire la
 conséquence
 de la distinc-
 tion des deux
 êtres en nous.

Écoutons encore le Philosophe de Geneve, développer les conséquences de la volonté & de la liberté que nous sentons en nous.

» Nul être matériel, (dit-il, (a)) n'est actif
 » par lui-même, & moi je le suis. On a beau
 » disputer sur cela, je le sens, & ce sentiment,

(a) Emile, Tome 3. Conversation du Vicaire Sa-
 voyard.

» qui me parle , est plus fort que la raison qui
» le combat. J'ai un corps sur lequel les autres
» agissent & qui agit sur eux ; cette action réci-
» proque n'est pas douteuse ; mais ma volonté
» est indépendante de mes sens ; je consens ou
» je résiste , je succombe ou je suis vainqueur ,
» & je sens parfaitement , en moi-même , quand
» je fais ce que j'ai voulu faire , ou quand je ne
» fais que céder à mes passions. J'ai toujours la
» puissance de vouloir , non la force d'exécu-
» ter. Quand je me livre aux tentations , j'agis
» selon l'impulsion des objets externes. Quand
» je me reproche cette foiblesse , je n'écoute
» que ma volonté ; je suis esclave par mes
» vices , & libre par mes remords ; le senti-
» ment de ma liberté ne s'efface en moi , que
» quand je me déprave , & que j'empêche la
» voix de l'ame de s'élever contre la voix du
» corps.

» Je ne connois la volonté que par le sen-
» timent de la mienne. L'entendement ne m'est
» pas mieux connu. Quand on me demande
» quelle est la cause qui détermine ma volonté ?
» Je demande , à mon tour , quelle est la cause
» qui détermine mon jugement ? Car il est
» clair que ces deux causes n'en font qu'une ,
» & si l'on comprend bien que l'homme est
» actif dans ses jugemens , que son entende-

» ment n'est que le pouvoir de comparer &
» de juger, on verra que sa liberté n'est qu'un
» pouvoir semblable , ou dérivé de celui-là ;
» il choisit le bon , comme il a jugé le vrai ,
» & s'il juge faux , il choisit mal. Quelle est
» donc la cause qui détermine la volonté ?
» C'est son jugement , c'est sa faculté intelli-
» gente, c'est la puissance de juger. La cause
» déterminante est en lui-même ; passé cela, je
» n'entends plus rien,

» Sans doute, je ne suis pas libre de ne pas
» vouloir mon bien , je ne suis pas libre de vou-
» loir mon mal ; mais ma liberté consiste en
» cela même , que je ne puis vouloir que ce qui
» m'est convenable , ou que j'estime tel, sans
» que rien d'étranger à moi me détermine.
» S'ensuit-il delà que je ne sois pas mon maî-
» tre , parce que je ne suis pas le maître d'être
» autre que moi ?

» Le principe de toute action est dans la
» volonté d'un être libre ; on ne sauroit remon-
» ter au delà. Ce n'est pas le mot de liberté
» qui ne signifie rien , c'est celui de nécessité.
» Supposer quelque acte qui ne dérive pas d'un
» principe actif, c'est vraiment supposer des
» effets sans cause , c'est tomber dans un cercle
» vicieux. Ou il n'y a point de première im-
» pulsion , ou toute première impulsion n'a

» nulle cause antérieure , & il n'y a point de
 » véritable volonté sans liberté. L'homme est
 » donc libre , & comme tel , animé d'une sub-
 » stance immatérielle ; c'est mon second article
 » de foi ».

Je ne crois pas devoir m'attacher plus long-temps à prouver qu'il existe un Etre distinct de la matiere , principe du sentiment , de la pensée, de la volonté. Je vous ai fait voir que le sens intime , qui m'instruit de ces facultés que je sens en moi , est la preuve la plus démonstrative de l'existence de Dieu , celle d'où découlent toutes les autres , puisqu'il ne suis assuré de leur certitude que par le sens intime qui m'assure de mon existence & des facultés qui sont en moi. Je vous ai prouvé encore , d'après *M. Locke* (a) , que l'intelligence , la puissance , l'éternité que je conçois essentielles à l'Etre infini , sont inconciliables avec les notions que nous avons de la matiere , considérée en elle-même & dans sa généralité , ou dans aucune de ses parties.

Le sentiment intime , l'intelligence qui me conduisent à la connoissance d'un Etre créateur de la matiere , instituteur de toutes les loix

On remonte avec *M. Locke*, du sens intime de notre existence , à celle de Dieu & à son immatériabilité.

Première Réponse au doute de *M. Locke*, sur l'immatériabilité de notre ame.

(a) De l'Entendement humain, Liv. 4, chap. 10, N.º 15 & suivans.

qui reglent son mouvement, ses propriétés, son énergie , seroit-il donc lui-même matériel ? Comment prétendre que le sens intime, qui nous démontre l'immatérialité de Dieu , est lui-même matériel ? Cette seule réflexion me paroît suffisante pour lever le doute de M. Loke , dont je vous ai parlé plusieurs fois.

Exposé de
ce doute,
d'après M.
Loke.

« Peut-être, dit-il (a), ne serons-nous jamais
 » capables de connoître si un être purement
 » matériel pense ou non, par la raison qu'il
 » nous est impossible de découvrir, par la con-
 » templation de nos propres idées, sans révé-
 » lation, si Dieu n'a point donné à quelque
 » amas de matiere, disposé comme il a trouvé
 » à propos, la puissance d'appercevoir & de
 » penser. Je ne vois pas quelle contradiction
 » il y a que Dieu, cet Etre pensant, éternel
 » & tout-puissant, donne, s'il veut, quelques
 » degrés de sentiment, de perception à cer-
 » tains amas de matiere créés & insensibles,
 » qu'il joint ensemble, comme il le trouve à
 » propos, quoique j'aie prouvé, si je ne me
 » trompe, que c'est une parfaite contradiction
 » de supposer que la matiere qui, de sa nature,
 » est évidemment déstituée de sentiment & de

(a) De l'Entendement humain, Livre 3, chapitre
4 & 6.

» pensée , est ce premier Etre pensant , qui
 » existe de toute éternité. «

Ici on peut demander , à M. Loke , sur quoi il juge que la matiere est , de sa nature , évidemment destituée de sentiment , de pensée , sur-tout de volonté & de liberté , n'est pas l'être pensant par essence , qui existe de toute éternité ? — C'est , dit-il , parce qu'il est impossible de concevoir une matiere sans étendue , sans divisibilité , sans configurabilité , sans solidité , sans impénétrabilité , que les différentes parties de la matiere n'ont d'autre liaison entr'elles que leur position auprès l'une de l'autre , qu'il faudroit que chacune d'elles eût les facultés que vous attribuez à l'amas entier , & que , dès-lors , ce qui est le principe du sentiment , de la pensée , de la volonté , ne seroit plus un , nous aurions autant de Dieux qu'il y auroit de parties de la matiere. (*Voyez la seconde Partie , chap. premier , §. premier , où j'ai rapporté les propres expressions de cet Auteur*). — N'observez-vous pas , Monsieur , que les mêmes objections s'élèvent contre votre supposition , que Dieu a pu donner à une partie de matiere les facultés que nous sentons en nous-mêmes ? Quelle seroit en effet cette particule ? Un atome , une portion indivisible , infigurable , &c. Cette idée répu-

On développe la réponse qui vient d'être indiquée. Contradiction dans laquelle tombe M. Loke lui-même.

gne à ce que je conçois de l'essence de la matiere. Votre portion de matiere, si petite que je la suppose, aura donc des parties qui ne tiendront l'une à l'autre que par leur position; nous aurons donc autant d'ames qu'il y aura de particules dans ce petit globule, dans cet atome improprement dit. Supposez-vous que ces parties pussent se reunir d'une maniere qui nous est iconnue? Vous détruisez l'essence de la matiere; car alors, je ne conçois plus, dans cet amas, ni étendue, ni divisibilité, ni impénétrabilité. Mais admettons encore cette supposition. Si ces parties, ainsi réunies, étoient capables de quelque degré de sentiment, de pensée, de volonté, pourquoi ne les concevrois-je pas capables d'un plus grand nombre de degrés? — Parce que l'Etre infini, qui ne peut les contradictoires, ne peut rien faire de semblable à lui. — D'accord; mais il implique contradiction de dire que Dieu ait pu donner quelques degrés de sensibilité, de pensée, de volonté à une portion de matiere, si ces facultés sont contradictoires avec l'essence de la matiere; & si elles ne le sont pas, en quoi y auroit-il contradiction de supposer que la matiere les eût par elle-même? Pourquoi la matiere entiere, le grand tout, ou une portion quelconque de ce

tout, n'auroit-il pas ces qualités, même dans un degré infini? — Ce système est absurde, car alors il y auroit autant de Dieux que de parties de matiere; mais l'Etre infini, dites-vous, a pu donner la faculté de sentir, de penser, de vouloir, à un atome, à une partie imperceptible de la matiere. — Qu'est-ce qu'un atome? — Une portion de matiere sans étendue, sans divisibilité. — Je ne vous entends plus.

§. II.

Que l'existence de la matiere n'est pas douteuse; comment on la prouve?

De ce que l'existence de l'être pensant nous est mieux prouvée par le sens intime, que l'existence de la matiere ne l'est pas par les sensations que nous éprouvons, sommes-nous en droit de douter de l'existence de la matiere?

On releve une proposition de M. de Buffon, dont il a défavoué lui-même les conséquences.

Admettons, nous dit M. de Buffon, cette existence, quoiqu'il soit impossible de la démontrer.

Ce savant Auteur, entraîné ici par les preuves multipliées de l'illusion de nos sens, a défavoué, dans ses réponses à la Faculté de Théologie de Paris (a), les fausses inductions

(a) Histoire Naturelle, à la fin du Tome cinquieme.

qu'on pourroit tirer de cette proposition.

Il n'est pas vrai , dit-il , que l'existence de notre ame & nous ne soient qu'un, en ce sens , que l'homme soit un être purement spirituel , & non un composé de corps & d'ame. L'existence de notre corps & des autres objets extérieurs est une vérité certaine , puisque non-seulement la foi nous l'apprend , mais encore que la sagesse & la bonté de Dieu ne nous permettent pas de supposer qu'il voulut mettre les hommes dans une illusion perpétuelle & générale ; par cette raison , cette étendue en longueur , largeur & profondeur , n'est pas un simple rapport de nos sens.

De quelques
propositions
de Malle-
branche re-
levées par

Mallebranche avoit avancé la même proposition ; il disoit : (a) *Qu'il n'est pas bien démontré qu'il y ait une matiere & des corps , &*

(a) *Système de la Nature , seconde Partie , chap. 5 , pag. 141 & 142. Cet Auteur extrait à sa maniere les Entretiens métaphysiques du P. Mallebranche , & notamment le sixieme : cependant on ne peut se dissimuler que les conséquences qu'il attribue au P. Mallebranche , résultent du système de ce Métaphysicien. Il distingue deux especes de révélations ; l'une qu'il nomme naturelle , qui résulte de l'action de Dieu immédiate sur notre ame , suivant les loix de communication qu'il a établies dès l'instant de la création , l'autre surnaturelle. Les unes & les autres révélations , les naturelles & les surnaturelles (dit-il) sont véritables en elles-mêmes. Mais les premieres nous sont maintenant une occasion d'er-*

que la foi seule nous enseigne ces grands mystères, dont, sans elle, nous n'aurions pas connoissance.

l'Auteur du
Système de la
Nature.

D'où il tiroit ces conséquences, qu'il n'est pas même possible de connoître, avec une entière certitude, si Dieu est ou n'est pas véritablement Créateur du monde matériel & sensible, que l'univers n'est qu'une émanation de Dieu, que nous voyons tout en Dieu, que tout ce que nous voyons est Dieu seul, que Dieu seul fait tout ce qui se fait, qu'il est lui-même toute l'action & toute l'opération qui est dans toute la nature; en un mot, que Dieu est tout l'être & le seul être.

» Ces propositions (nous dit l'Auteur du
» Système de la Nature (a)), semblent conduire
» directement au *spinosisme*. Comment peut-

Conséquences
ce que l'Au-
teur du Sys-
tème de la
Nature tire de

reur, non qu'elles soient fausses par elles-mêmes, mais parce que nous n'en faisons pas l'usage pour lequel elles nous sont données, & que le péché a corrompu la Nature, & mis une espèce de contradiction dans le rapport que les loix générales ont avec nous. (Sixieme Entretien métaphysique). — Ainsi Mallebranche entreprend d'expliquer, par le péché originel, les erreurs de nos sens qui nous font douter de l'existence de la matière; mais cette explication ne peut être admise que par un homme convaincu des vérités que la foi nous enseigne; ce n'est pas cette marche qu'on doit suivre pour persuader les Sages de nos jours.

(b) Système de la Nature. *Ibid.*

cette opinion
de Malle-
branche. On
y répond.

» on démontrer l'existence du Dieu qui a créé
» la matiere , si l'existence de cette matiere
» est encore un problème ? D'après ces notions ,
» il est évident que les hommes n'ont que la
» foi pour garant de l'existence de Dieu ; mais
» la foi suppose elle-même cette existence. Si
» l'on n'est pas sûr que Dieu existe , comment
» pourra-t-on être persuadé qu'il faut croire
» ce qu'il a dit « ?

Le dogme de la création n'auroit , sans doute , d'autre base que la foi , si l'existence de la matiere ne nous étoit prouvée que par la foi ; mais ce doute même ne donneroit pas atteinte à la preuve de l'existence de Dieu. Il suffit , pour nous en convaincre , de la preuve de notre existence , dont le sens intime , dont nos sensations , quelle que soit leur cause , nos pensées , notre volonté , le sentiment de liberté , ne nous permettent pas de douter. J'existe , je n'ai pas toujours existé : donc il existe un Etre par lequel j'existe : vous ne parviendrez pas à me faire abandonner ce que le sens intime m'a démontré , parce qu'il ne satisfait pas en tout ma curiosité. Mais l'existence de la matiere ne nous est - elle donc prouvée que par la foi ? La raison nous permet-elle d'en douter ?

Le doute de
Mallebran-
che & de M.

Ici je crois être en droit d'opposer à Mallebranche , les conséquences qui résulteroient de

son système contre la preuve de l'existence de Dieu & contre le sentiment de notre propre existence. L'existence de la matiere est démontrée, si je ne puis la révoquer en doute, sans rendre problématiques des vérités démontrées; je dirois donc à Mallebranche : Vous prétendez que Dieu est le seul être; en ce cas, nous sommes des parties de Dieu, plus de volonté, plus de liberté particuliere en nous; cependant le sens intime nous dit le contraire. Dans votre système, nous entrons comme des parties intégrantes & nécessaires dans le seul Etre qui existe. Quel est cet Etre? Vous vous attachez à me prouver les illusions de mes sens; j'en demeure d'accord avec vous; cependant malgré ces illusions, quelque imparfaites que soient mes connoissances sur l'essence de la matiere, vous ne parviendrez jamais à persuader aux hommes que ces impressions continuelles qu'ils reçoivent des objets extérieurs, n'existent pas. Vous ne voulez admettre qu'un seul Etre; dès-lors je ne puis le supposer indivisible; il est même essentiellement divisé, puisque tous les hommes, tous les animaux, toute la Nature en fait partie; ainsi je ne puis reconnoître d'autre être nécessaire que celui dont l'existence m'est démontrée par tous les organes de mes sensations;

de Buffon, réfuté par les conséquences qui en résulteraient contre la preuve de notre existence, de notre liberté, & de l'existence de Dieu que le sens intime nous fournit

c'est la matiere. Vous tombez donc en contradiction avec vous-même, quand vous prétendez me conduire du sens intime qui me convainc de mon existence, jusqu'à l'Etre infini, instituteur des loix que je vois observer par tous les êtres qui m'environnent : comment me persuader que cet être souverainement bon, souverainement juste, souverainement intelligent, se seroit fait un jeu de m'induire dans une illusion perpétuelle ? Vous m'apportez, en preuve de l'existence de l'Etre infini, les loix de la gravitation des corps & de l'impulsion, qui déterminent le mouvement des corps ; vous m'apportez en preuve, l'ordre planétaire, le mécanisme admirable de cette machine que je nomme mon corps ; mais cette preuve s'évanouit, si l'étendue, la mobilité, la pesanteur respectives que ces loix supposent, & que je crois appercevoir dans les corps, n'existent pas réellement ; les erreurs de mes sens ne doivent donc pas m'engager à nier l'existence de la matiere.

Désaveu fait
par Malle-
branche lui-
même, du
doute qu'on
lui attribue.

Mallebranche a reconnu lui-même ces conséquences dans son *Traité de la recherche de la vérité* (a). » Nous avons vu, dit-il, dans les Chapitres précédens, que les jugemens

(a) Recherche de la vérité, Livre I, chap. 10.

» que

» que nous formons sur le rapport de nos yeux ,
 » touchant l'étendue , la figure , le mouvement ,
 » ne sont jamais exactement vrais ; cependant
 » il faut tomber d'accord qu'ils ne sont pas entière-
 » ment faux ; ils renferment , au moins , cette
 » vérité , qu'il y a hors de nous de l'étendue , des
 » figures & des mouvemens quels qu'ils soient ».

§. III.

*Réponse aux objections qu'on élève contre l'im-
 matérialité de notre ame.*

N.º 1.

*Que la réciprocité d'impressions & de mouvemens entre l'ame
 & le corps n'est pas moins démontrée , quoique nous
 ne puissions lui assigner d'autre cause que la volonté du
 Créateur. L'homme , image de Dieu , en quel sens ? On
 continue de répondre au doute de M. Locke.*

Avoir prouvé qu'il existe un Etre intelli-
 gent , distinct de la matiere , Auteur des loix
 qu'elle observe , c'est avoir répondu à l'une des
 principales difficultés qu'on élève contre l'im-
 matérialité de l'être qui sent , qui pense , qui
 veut en nous.

Comment , nous dit-on , un esprit , c'est-à-
 dire , un être d'une nature essentiellement dif-

Tome III. Partie III,

I

On revient
 à l'objection
 que deux
 êtres d'un

nature essentiellement différente, ne peuvent agir l'un sur l'autre. Renvoi. C'est en ce sens que l'homme a été créé à l'image de Dieu.

férente de la matiere, pourroit-il agir sur elle, puisqu'il ne peut l'atteindre par aucun point de contact ?

J'ai discuté cette objection, avec trop d'étendue dans le second Chapitre de ma premiere Partie, pour y revenir.

J'ignore, il est vrai, quelle est cette communication qui produit entre deux êtres d'une nature si différente, une réciprocité d'impressions, de mouvemens, d'actions qui les rend, pendant cette vie, dépendans l'un de l'autre. Quelques efforts que je fasse pour atteindre au principe de cette relation, je n'en découvre d'autre que la même puissance qui fait graviter tous les corps sur le centre de leur mouvement ; mais si l'Être infini, essentiellement différent de la matiere, lui a donné des loix, pourquoi ne concevrois-je pas qu'il a tracé, dans l'homme, une image imparfaite de cette puissance qui régit l'univers ?

Imperfection de cette image, & de l'objection qui résulte de la distinction des mouvemens spontanés & involontaires.

Je dis imparfaite, car elle l'est en tous sens ; non-seulement relativement à l'étendue des perfections, & des attributs ; mais en elle-même. Tous les êtres sont soumis à Dieu ; il en dispose à sa volonté ; mais je sens en moi deux sortes de mouvemens, les uns spontanés, qui suivent l'impression de ma volonté, les autres nécessaires, qui tiennent à cet ordre général,

à cette chaîne qui lie tous les corps ; l'expérience démontre cette vérité. Comme mon ame agit sur mon corps, elle reçoit, malgré elle, l'impression du mouvement excité dans mon corps, qui produit en elle des sensations de douleur, de plaisir, ou qui l'avertissent des objets qui l'ont affecté, même incorporels, tels que les sensations, les pensées, les jugemens, les actes de la volonté ; ils se gravent dans ma mémoire corporelle en caractères mystérieux que les observations des Anatomistes n'ont pu jusqu'ici découvrir ; mais tellement certains que l'expérience prouve qu'un dérangement, dans l'organe du cerveau, suffit pour les effacer & fait perdre à l'homme tout le fruit de connoissances acquises avec peine, & par un travail assidu. Cette communication, cette dépendance réciproque de deux êtres, d'une nature si différente, est inexplicable sans doute ; cependant cette difficulté pourroit-elle m'engager à nier l'existence de mon ame ?

» Le corps, dit *M. Locke* (a), autant que nous
 « le pouvons concevoir, n'est capable que de
 « frapper & d'affecter un corps, & le mouve-
 « ment ne peut produire autre chose que du

Comment
M. Locke for-
 tifie son dou-
 te par cette
 distinction.

(a) De l'Entendement humain, Liv. 4, chap. 3,
 N.º 6.

» mouvement, si nous nous en rapportons à
 » tout ce que nos idées nous peuvent fournir à
 » ce sujet ; de sorte que , lorsque nous conve-
 » nons que le corps produit le plaisir ou la
 » douleur, ou bien l'idée d'une couleur ou d'un
 » son , nous sommes obligés d'abandonner no-
 » tre raison, d'aller au delà de la portée de nos
 » propres idées , & d'attribuer cette produc-
 » tion au seul bon plaisir du Createur. Or, puis-
 » que nous sommes contraints de reconnoître
 » que Dieu a communiqué au mouvement des
 » effets que nous ne pouvons jamais com-
 » prendre que le mouvement soit capable de
 » produire, quelle raison avons-nous de con-
 » clure qu'il ne pourroit pas ordonner que ces
 » effets seroient produits dans un sujet que
 » nous ne saurons jamais concevoir capable de
 » les produire, aussi-bien que dans un sujet sur
 » lequel nous ne saurions comprendre que le
 » mouvement de la matiere puisse opérer en
 » aucune maniere ? »

Réponse.

M. Locke sup-
 pose ce qui
 est en ques-
 tion , que le
 sentiment ,
 la pensée, la
 volonté, sont
 des effets pro-
 duits en nous
 par le mouve-
 ment de la
 matiere.

Vous appelez , peut - on dire à *M. Locke* ,
 le sentiment , la pensée , la volonté , des effets
 produits par le mouvement , c'est la base de
 votre objection ; mais cette dénomination
 répugne également à l'idée que nous avons de
 la matiere , & à celle de l'Être qui sent , qui
 pense , qui veut en nous , comme le sens intime

nous en convainc ; le mouvement est une qualité qui ne peut convenir qu'à la matiere , c'est le changement de place de cette matiere , ou de ses parties ; il n'est donc pas la cause du sentiment , de la pensée , de la volonté.

Quelle est cette cause ? Je n'en peux assigner d'autre que la loi du Créateur , qui a voulu que l'être intellectuel , qui est en moi , sentît des impressions , formât des pensées , déterminât sa volonté à l'occasion des mouvemens qui s'operent dans la matiere organique à laquelle mon ame est unie , comme la matiere organique elle-même obéit aux actes de ma volonté. Je conçois d'autant plus aisément cette cause , que l'expérience & l'observation , qui se réunissent pour me démontrer l'existence de l'Etre infini , ne m'en donnent pas de preuves plus fortes , après le sentiment de mon existence , que les ouvrages du Créateur , que son action sur la matiere , que les loix qu'il lui a données , & qu'elle observe

Qu'on ne peut assigner d'autre cause à ces effets que la loi du Créateur.

Pourquoi , dit M. Loke , feroit-il plus difficile de concevoir que l'Etre infini pût ordonner que ces effets seroient produits dans un sujet que nous ne saurions concevoir capable de produire ces effets ? — Par les mêmes raisons qui m'empêchent de penser que l'Etre infini ne soit lui-même autre chose que la matiere ,

Avantage que le doute de M. Loke donne aux Athées.

ce qui renferme une parfaite contradiction, comme vous en convenez.

Remarquez, quel avantage vous donnez, par votre supposition, aux Athées que vous combattez si fortement.

» On a imaginé (dit l'Auteur du Systême
 » de la Nature (a)), *l'esprit universel* d'après
 » l'ame humaine ; l'intelligence infinie, d'a-
 » près l'intelligence finie ; puisqu'on s'est
 » servi de la première pour expliquer la liaison
 » de l'ame humaine avec le corps. On ne s'est
 » pas aperçu que ce n'étoit là qu'un cercle
 » vicieux, & l'on n'a pas vu non plus, que
 » l'esprit ou l'intelligence, soit qu'on les sup-
 » pose finis ou infinis, ne seront pas plus pro-
 » pres à mouvoir la matière. «

Il n'y a, dans le raisonnement que l'Auteur du Systême de la Nature essaie de réfuter, aucun cercle vicieux, aucune pétition de principe, car ce n'en est pas une, de partir d'une proposition démontrée, pour parvenir à la découverte d'une vérité que l'on cherche ; c'est la marche naturelle du raisonnement. Je démontre l'existence de Dieu, par le sens intime qui m'instruit de mon existence personnelle, de mon intelligence, de ma liberté, par l'ordre

(a) Systême de la Nature. *Ibid.*

de la Nature , par les loix du mouvement que je vois observées par tous les corps ; j'en conclus qu'il existe une Intelligence suprême , Auteur de ces loix , & de ce qu'une intelligence agit sur la matiere & lui donne des loix , je conclus que l'intelligence que je sens en moi peut agir sur la matiere organique que je nomme mon corps, en vertu d'une loi du Créateur. Au contraire, de ce que vous ne concevez pas, comment un être intelligent, distinct de la matiere, peut agir sur elle, vous tirez cette conséquence, qu'il n'existe d'autre être que la matiere, que l'intelligence & le sentiment de votre liberté ne sont qu'une illusion de vos sens ; ainsi il y a entre nous cette différence que vous partez de ce que vous ne concevez pas pour nier ce que vous sentez ; & moi je pars de ce que je sens, pour découvrir ce que je ne conçois pas : qui de nous tombe dans un cercle vicieux ?

La matiere n'est donc pas une forme substantielle de l'être pensant , ni l'être pensant une forme substantielle de la matiere. Quelques efforts que nous fassions, nous ne pouvons aller au delà de la loi du Créateur qui a établi la communication qui existe entre ces deux êtres.

Conclusion.

§. IV.

Des allégories de la Mythologie , & des opinions des Anciens , recueillies par M. de Voltaire. Elles ne prouvent que notre ignorance sur la nature de la communication qui existe entre l'ame & le corps. Opinions des Anatomistes , sur le siège de l'ame & le commencement de son existence.

Les opinions diverses sur la nature de l'ame, ne prouvent que notre ignorance sur la manière dont s'opere la communication entre l'ame & le corps.

M. de Voltaire a recueilli , avec soin , (a) toutes les opinions des Anciens & des Modernes sur la nature de l'ame ; que prouvent-elles ? Notre ignorance , de la manière dont s'opere cette communication entre deux êtres d'une nature si différente. Nous en convenons de bonne foi. Mais qu'en conclure ? Qu'il est possible que la faculté de sentir, de penser, de vouloir , ne soit qu'une qualité de la matière. Prenez garde , que , s'il en est ainsi , je ne vois pas pourquoi l'Etre infini ne seroit point la matière elle-même, le grand tout , & qu'avec cette supposition , il n'est plus rien de certain dans les conséquences que je tire du sentiment de mon existence, que je tombe dans le pyrronisme le plus absurde.

(a) Raison par alphabet sur le mot *Ame*. Questions sur l'Encyclopédie sur le même mot.

Recueillons avec M. de Voltaire la belle allégorie, par laquelle les Grecs exprimoient cette communication de l'ame & du corps.

» Les Grecs , dit - il (a) , distinguoient
 » trois sortes d'ames. *Pfiché* (b) qui signi-
 » fioit l'ame *sensitive*, l'ame des sens, & voilà
 » pourquoi l'Amour enfant d'*Aphrodite* (c) ,
 » eut tant de passion pour *Pfiché*, & que *Pfiché*
 » l'aima si tendrement. *Pneuma* (d) , le souffle
 » qui donnoit la vie & le mouvement à toute
 » la machine, & que nous avons traduit par
 » *spiritus*, esprit, mot vague auquel on a donné
 » mille acceptions différentes , & enfin ,
 » *Nous* (e), l'intelligence. «—Les Grecs avoient
 donc reconnu la distinction des deux êtres ;
 seulement ils décomposoient l'ame par les dif-
 férentes facultés que le sens intime leur faisoit
 connoître. Ils connoissoient, par les effets ,
 son union à la machine organique ; ils ne
 favoient pas mieux que nous la maniere dont

Des allégo-
ries par les-
quelles les
Grecs expri-
moient cette
communica-
tion ; ce
qu'elles prou-
vent ?

(a) Questions sur l'Encyclopédie sur le mot *Ame* , section 1.

(b) *ψυχή*.

(c) *Αφροδίτη*, *Vénus née de l'écume de la mer*, c'est le sens du mot grec.

(d) *Πνευμα*, esprit, souffle.

(e) *Νους*, esprit, intelligence.

cette communication s'opéroit, si vous ne recourez à la volonté, à la loi du Créateur.

Ces idées plus anciennes que Platon qui les reçut des Egyptiens, selon M. de Voltaire; d'un doute qu'il élève.

Selon M. de Voltaire (a), les Grecs prirent ces idées des Egyptiens; elles sont donc bien plus anciennes que Platon. Nous ne connoissons pas les premiers principes des êtres. Qui nous dira qu'il n'existe pas une multitude d'intermédiaires entre le marbre insensible & l'être qui pense en nous, & de nous à l'Etre infini?

M. de Voltaire fortifie son doute p. r la nature incompréhensible du feu.

M. de Voltaire essaie d'accréditer cette idée dans ses *Questions sur l'Encyclopédie*, à l'article *feu*.

» Le feu n'est-il autre qu'un élément qui nous
 » éclaire, qui nous chauffe & qui nous brûle ?
 » Le feu élémentaire ne pourroit-il pas avoir
 » des propriétés de la matiere à nous si peu
 » connues & d'autres propriétés de substan-
 » ces à nous entièrement inconnues ? Ne
 » pourroit-il pas être un milieu entre la ma-
 » tiere & des substances d'un autre genre ? Et
 » qui nous a dit qu'il n'y a pas un milieu de
 » ces substances ? Je ne dis pas que cela soit ;
 » mais je dis qu'il n'est pas prouvé que cela ne
 » puisse être. . . . A mon secours *Empédocle* !

(a) Questions sur l'Encyclopédie sur le mot *Ame*, section 3.

« A moi *Démocrite* ! venez admirer les mer-
 » veilles de l'électricité ; voyez si ces étin-
 » celles , qui traversent mille corps en un clin-
 » d'œil , sont de la matiere ordinaire ; jugez si
 » le feu élémentaire ne fait pas contracter le
 » cœur , & ne lui communique pas cette cha-
 » leur qui donne la vie. Jugez si cet être n'est
 » pas la source de toutes les sensations , & si
 » les sensations ne sont pas l'unique origine de
 » toutes nos chétives pensées Dites-moi
 » si l'Être suprême , qui préside à toute la Na-
 » ture , ne peut pas conserver à jamais ces
 » monades élémentaires auxquelles il a fait des
 » dons si précieux : *Ignescit illis vigor , &*
 » *cœlestis origo.*

« Le célèbre *Lecat* appelle ce fluide vivi-
 » fiant , un être amphibie , affecté par son Au-
 » teur d'une nuance supérieure , qui le lie avec
 » l'être immatériel , & par-là l'ennoblit & l'élève
 » à la nature mitoyenne qui le caractérise & le
 » fait la source de toutes ces propriétés. Vous
 » êtes de l'avis de *Lecat* ; j'en serois aussi si
 » j'osois. »

—Admettez, Monsieur, tant de nuances que
 vous vous voudrez entre la matiere brute &
 le principe materiel de la sensation en nous ;
 toujours faudra-t-il qu'il y ait un dernier terme
 entre lequel & l'être pensant je trouve un

Réponse.

intervalle immense que je ne puis remplir que par la volonté du Créateur. Quant à votre être amphibie, d'une nature mitoyenne, qui seroit étendu, & non étendu, divisible & indivisible tout à la fois, je ne le conçois pas. Cet être est, dites-vous, *affecté d'une nuance qui le lie avec l'être immatériel*; c'est cette nuance qu'il m'est impossible de concevoir; je vois l'effet; mais je ne puis attribuer la cause qu'à la volonté du Créateur.

Opinion des
Anatomistes
sur le siège de
l'ame, & le
commence-
ment de son
existence.

» L'un nous dit (ajoute M. de Voltaire (a)),
» que l'ame de l'homme est partie de la sub-
» stance de Dieu même; l'autre, qu'elle est partie
» du grand tout; un troisieme, qu'elle est
» créée de toute éternité; un quatrieme,
» qu'elle est faite & non créée; d'autres assu-
» rent que Dieu les forme à mesure qu'on en
» a besoin, & qu'elles arrivent à l'instant de
» la copulation; elles se logent dans les *ani-*
» *macules féminaux*, crie celui-ci. Non, dit
» celui-là; elles vont habiter dans les *trompes*
» *de la fallope*. Vous avez tous tort, dit un
» survenant, l'ame attend six semaines que le
» *fœtus* soit formé, & alors prend possession de
» la *glande pinéale*. Mais elle trouve un faux
» germe. Elle s'en retourne, en attendant une

1 (a) Raison par alphabet sur le mot *Ame*.

» meilleure occasion. La dernière opinion est,
 » que sa demeure est dans le *corps calleux*, c'est
 » le poste que lui assigne *la Peronie*. Il falloit
 » être premier Chirurgien du Roi de France ,
 » pour disposer ainsi du logement de l'ame ;
 » cependant son corps calleux n'a pas fait
 » la même fortune que ce Chirurgien avoit
 » faite. »

Je ne m'engagerai dans aucune de ces questions. Je crois que le principe du sentiment, de la pensée, de la volonté, est en nous une émanation de la divinité ; non qu'il soit une partie proprement dite de l'Etre infini, *divinæ particulam auræ*, cette partie seroit Dieu. L'Etre infini est indivisible par sa nature : mon ame l'est aussi ; je ne la tiens donc pas de la génération, qui ne forme que *une* machine organique qui m'est unie, & qui *est* purement physique, présente cependant à mon intelligence des mystères impénétrables.

Que prouvent-elles ?
 Notre ignorance.

Etre des êtres, seul existant par vous-même, qui suis-je, pour pénétrer dans les effets de votre puissance ? Vous vous êtes manifesté à moi par vos œuvres ; vous êtes la cause première de tout ce qui existe : je conçois l'existence de cette cause, sans savoir comme elle opere ; je ne peux révoquer en doute votre Intelligence, puisque je suis moi-même intelligent. Cet

être intelligent que je sens en moi, n'est pas la matiere ; mais comment s'unit-il avec la matiere ? Il faudroit , pour décider cette question , que j'eusse assisté à vos conseils , que j'eusse vu , par moi-même , comment l'Etre infini , essentiellement distinct de la matiere , agit sur elle , comment il se fait entendre de cette matiere sourde & insensible ; car il me semble que vous avez voulu tracer en moi une image abrégée des merveilles que vous avez opérées dans le monde. Je ne nierai donc pas cette communication que je sens en moi , parce qu'elle présente à mon esprit des difficultés que je ne pourrois résoudre qu'en pénétrant jusqu'à l'essence , à la nature des êtres , à l'infini inaccessible à mon intelligence bornée.



§. V.

Que l'expérience, qui nous convainc que toutes les idées nous viennent des sens, ne prouve pas que l'ame soit de même nature que les organes de nos sensations ; si nous pensons toujours, soit pendant la veille ou pendant le sommeil, & des rêves.

Si l'ame, dont l'essence est de sentir, de penser, d'avoir des idées, des volontés, ne tient en rien à la matiere, comment concevoir, me direz-vous, qu'elle n'ait aucune idée au moment auquel elle est unie à la machine organique que nous nommons notre corps ? Il seroit donc faux de dire que toutes les idées sont produites en nous par ces sensations & la réflexion qui les combine, & qui les compare ; c'est cependant ce que M. Loke a démontré.

D'une objection des Cathétiens, contre l'axiome, qu'il n'est rien dans l'intelligence qui n'ait existé dans le sentiment.

Descartes & ses Disciples combattoient l'axiome de l'Ecole d'Aristote : « Qu'il n'est rien dans l'intelligence qui n'ait existé dans le sentiment. » *Nihil est in intellectu quod prius non fuerit in sensu.*

« Selon cette pensée (dit l'Auteur de la Logique de Port-Royal (a)), quoique toutes

(a) Logique de Port-Royal, Livre 1, chap. 1.

» nos idées ne fussent pas semblables à quel-
» ques corps particuliers que nous ayons vus ,
» ou qui aient frappé nos sens , elles seroient
» néanmoins toutes corporelles , & ne nous
» représenteroient rien qui ne fût entré dans
» nos sens , au moins par parties ; & ainsi nous
» ne concevriens rien que sous des images
» semblables à celles qui se forment dans le
» cerveau , quand nous voyons , ou que nous
» imaginons des corps.

» Mais , quoique cette opinion soit commune
» à plusieurs des Philosophes de l'Ecole ,
» je ne craindrai point de dire qu'elle est ab-
» surde , & aussi contraire à la Religion qu'à
» la véritable Philosophie : car , pour ne rien
» dire que de clair , il n'y a rien que nous
» concevions plus distinctement que notre
» pensée même , ni de proposition qui puisse
» être plus claire que celle-là : *Je pense , donc*
» *je suis.*

» Or , nous ne pourrions avoir aucune cer-
» titude de cette proposition , si nous ne con-
» cevions distinctement ce que c'est qu'*être* , &
» ce que c'est que penser , & il ne faut pas
» demander que nous expliquions ces termes ,
» parce qu'ils sont du nombre de ceux qui
» sont si bien entendus par-tout le monde ,
» qu'on les obscurciroit en les voulant expli-
» quer :

» quer : si donc on ne peut nier que nous
 » ayons en nous les idées de l'être & de la pen-
 » sée , je demande par quels sens elles sont
 » entrées ? »

Essayons de répondre à cette question.

Personne, au moins de ceux qui ne réduisent pas toute la Nature à un pur mécanisme , ne nie que le 'sens intime n'existe en nous indépendamment des impressions extérieures des sens. Ce sens est excité par les sensations que notre ame a la faculté de comparer , de combiner ; c'est par cette faculté que nous tirons , de l'impression que les sensations extérieures font en nous cette conséquence , que nous existons ; c'est par la réflexion que nous faisons sur cette conséquence qui se présente d'elle-même à notre esprit , que nous formons l'idée de la pensée , idée qui n'a rien de corporel , comme les sensations intérieures n'ont rien qui ressemble au mouvement produit dans nos organes par les objets extérieurs. Quelle est donc notre ame , me direz-vous ? Un être immatériel sur lequel les objets extérieurs agissent , non par eux-mêmes , mais en vertu de la loi du Créateur , pour exciter en lui cette impression que nous nommons *sentiment* , *sensation* ; un être doué d'ailleurs de la faculté

On répond à la question, en distinguant les sensations , & la faculté de les combiner , de l'impression faite sur nos organes.

Définition de l'ame.

de combiner , de comparer ses sensations , de les juger , d'en tirer des conséquences qui nous conduisent à la découverte de la vérité.

L'ame pense-t-elle toujours ? Combien cette question est importante suivant M. Locke ?

L'ame pense-t-elle toujours ? Question importante ; *car si la perception, l'idée, ne sont à l'ame (comme le croit M. Loke (a)) que ce que le mouvement est au corps , savoir , ses opérations, non ce qui en constitue l'essence, je ne conçois plus d'impossibilité que Dieu ait donné ces propriétés à la matiere , je n'ai pas même l'idée de l'ame considérée comme une substance distincte de la matiere, puisque cette idée ne me représente qu'un être doué de la faculté de sentir & de penser.*

» Je conviens (dit M. Loke (b)) que l'ame
 » n'est jamais sans penser dans un homme qui
 » veille , parce que c'est ce qu'emporte l'état
 » d'un homme éveillé ; mais de savoir s'il
 » ne peut pas convenir à tout homme , y
 » compris l'ame aussi-bien que le corps , de
 » dormir sans avoir aucun songe : c'est une
 » question qui vaut la peine d'être examinée
 » par un homme qui veille. «

(a) Traité de l'Entendement humain , Livre 2 ; chapitre 1 , §§. 9 , 10 & suiv.

(b) Traité de l'Entendement humain , Liv. 2 , chapitre 1 , §. 11.

Présentons cette objection avec le coloris de M. de Voltaire.

On présente l'objection dans toute sa force, d'après M. de Voltaire.

» (a) Un Philosophe *orthodoxe* disoit à un
 » Philosophe *hétérodoxe* : Comment avez-vous
 » pu parvenir à imaginer que l'ame est mortelle
 » de sa nature , & qu'elle n'est éternelle que
 » par la pure volonté de Dieu ? — Par mon ex-
 » périence. — Comment : est-ce que vous êtes
 » mort ? — Oui , fort souvent , je tombois en
 » épilepsie dans ma jeunesse , & je vous assure
 » que j'étois parfaitement mort pendant plu-
 » sieurs heures ; nulle sensation , nul souvenir
 » même du moment où j'étois tombé. Il
 » m'arrive à présent la même chose presque
 » toutes les nuits. Je ne sens jamais pré-
 » cisément le moment où je m'endors , mon
 » sommeil est absolument sans rêves , je ne
 » peux imaginer que par conjectures combien
 » de temps j'ai dormi , je suis mort réguliè-
 » rement dix heures en vingt-quatre : c'est
 » le quart de ma vie.

» L'*Orthodoxe* alors lui soutint qu'il pensoit
 » toujours pendant son sommeil , sans qu'il
 » en fût rien. L'*Hétérodoxe* lui répondit : Je
 » vois par la révélation , que je penserai tou-

(a) Questions sur l'Encyclopédie sur le mot *Ame*, section 3.

» jours dans l'autre vie ; mais je vous assure
 » que je pense rarement dans celle-ci. »

Ecartons quant à présent l'autorité de la révélation, pour ne nous occuper que du peu de connoissances que l'expérience nous donne de nous-mêmes.

Réponse.
 Il n'est pas impossible que l'ame pense toujours, & ne se rappelle pas toujours les pensées qu'elle a eues.

Je conviens avec vous, dira l'Orthodoxe, *que l'homme (a) ne sauroit penser, en quelque temps que ce soit, qu'il veille ou qu'il dorme, sans s'en appercevoir*; mais est-il impossible que l'homme ne se souvienne pas, dans un temps, des pensées qu'il a eues en un autre, quoiqu'il ait pensé, & qu'il se soit aperçu qu'il pensoit au moment auquel il pensoit ? Faites attention que telle est en cette vie l'union de l'ame & du corps, que l'ame ne peut se rappeler ses pensées, ses idées, les sensations mêmes qu'elle a éprouvées, qu'au moyen de traces qu'elles ont gravées dans son cerveau, ce qui constitue la *mémoire*.

On fortifie cette réponse par quelques observations

» La mémoire (dit l'Auteur du Systême
 » de la Nature (b)) est la faculté que l'organe intérieur a de renouveler en lui-même

(a) Questions sur l'Encyclopédie, sur le mot *Ame*, M. Loke, N.º 10.

(b) Systême de la Nature, première Partie, chapitre 8, pag. 114.

» les modifications qu'il a reçues , sans nou-
 » velle action de la part des objets , &
 » même lorsque ces objets sont absens. »

qui ont été
 faites dans la
 première Par-
 tie , sur la
 mémoire.

Cette mémoire est purement corporelle dans l'organe du cerveau. Remarquez cependant qu'elle suppose , comme je l'ai observé dans ma première Partie , un Être intelligent qui agit sur cet organe , à la volonté duquel ce fluide léger qui circule dans nos nerfs reprend les routes qu'il s'est frayées ; car le souvenir dépend , jusqu'à un certain point , de notre volonté , nonobstant les traces que nos pensées ont gravées dans l'organe intérieur ; nous sentons en nous-mêmes le pouvoir de nous distraire de ces objets , pouvoir qui ne peut convenir qu'à un Être intellectuel. Ce mécanisme de la mémoire suppose encore , comme je l'ai observé au même lieu , un Être intellectuel , qui repasse sur ces traces , qui les compare , qui les parcourt comme les feuillets d'un livre. Supposons donc , comme tous les Physiciens en conviennent , que , pendant un sommeil profond , dans l'épilepsie , dans la léthargie , les nerfs soient détendus , que la circulation des esprits animaux soit interceptée , qu'en résultera - t - il ? Que l'ame n'aura éprouvé aucune sensation , ou au moins qu'elle n'aura

reçu qu'un très-petit nombre d'impressions de la part des objets extérieurs. Je dis un très-petit nombre, car, dans cet état même, la circulation, la communication avec les objets extérieurs, n'est pas entièrement interceptée; autrement cet état ne différeroit en rien de la mort. Mais l'ame sera-t-elle, par cette interruption momentanée, devenue immobile & sans action? Je l'ignore, & si je consulte la raison, elle me persuade le contraire. Cependant elle ne pourra, au sortir de cet état, se rappeler aucune de ses pensées, parce que la machine organique à laquelle elle est unie, ne lui aura pas été soumise pendant cet intervalle, qu'aucunes traces n'auront pu se graver dans son cerveau.

Preuve par
l'expérience.

L'expérience fournit une preuve de ce que j'avance ici. Descendez de l'état d'un sommeil profond à celui qui n'intercepte qu'en partie l'organisation intérieure. Lorsqu'au sortir de cet état vous jouissez de toute votre organisation, vous ne pouvez douter de l'action de votre ame pendant cet intervalle; quelquefois vous vous rappelez cette action par un souvenir clair & distinct de l'objet de vos songes, quelquefois d'une manière si confuse qu'elle ne vous laisse d'autre souvenir que celui de l'action de votre esprit, sans en

conserver d'aucun des objets dont votre ame s'en est occupée, quelquefois avec la seule impression du caractère de ces objets agréables ou fâcheux ; n'est-il pas évident que ces nuances dépendent du degré d'engourdissement des esprits animaux pendant le sommeil ? Pourquoi donc ne supposerais-je pas qu'après un sommeil profond, une léthargie, une épilepsie, quoique l'ame ait agi pendant ce temps, elle ne conserve cependant aucun souvenir de son action, parce que cette action n'a gravé aucune trace dans le cerveau ? Qui vous assure, me dira-t-on, de cette action ? Ce n'est pas la mémoire ; mais la comparaison que je fais de cet état avec celui que je viens de décrire qui laisse des traces obscures & peu profondes dans mon organe intérieur, & qui ne diffère du sommeil total que par le degré d'engourdissement ; ce sont des preuves étrangères à tout souvenir de l'action de mon ame en cet état, qui résultent des réflexions que je fais sur la connoissance que le sens intime me donne de mon existence, sur l'impossibilité de concilier ce sentiment, celui de la faculté que je sens en moi de comparer mes sensations, de ma liberté, avec le peu de connoissance que j'ai des propriétés essentielles de la matiere.

K iv.

§. VI.

De quelques objections de M Loke , contre l'opinion qui vient d'être exposée , de l'identité de personne , & de ce qui constitue le moi humain.

D'une objection de M. Loke , contre la réponse qui vient d'être faite , & de l'identité de personne , selon M. Loke.

» Si l'on nous dit, ajoute M. Loke (a),
 » qu'il peut être que tandis que le corps est
 » accablé de sommeil , l'ame ait ses pensées,
 » ses sensations, ses plaisirs & ses peines , *sépa-*
 » *rément & en elle-même* , sans que l'homme s'en
 » apperçoive & y prenne aucune part; il est cer-
 » tain que *Socrate dormant & Socrate éveillé*
 » *n'est pas la même personne, & que l'ame de So-*
 » *crate lorsqu'il dort , & Socrate qui est un homme*
 » *composé de corps & d'ame lorsqu'il veille , sont*
 » *deux personnes , parce que Socrate éveillé n'a au-*
 » *cune connoissance du bonheur ou de la misere de*
 » *son ame qui y participe toute seule lorsqu'il*
 » *dort*; car si nous séparons de nos
 » actions & de nos sensations, & sur-tout
 » du plaisir & de la douleur , le sentiment
 » intérieur que nous en avons , & l'intérêt

(a) Traité de l'Entendement humain ; Livre 2 , chapitre 1 , section 11.

» qui l'accompagne , il fera bien mal-aisé de
 » savoir ce qui fait *la même personne*. »

M. Loke conclut, de ces principes, dans le §. suivant, qu'il ne seroit pas impossible, dans cette hypothèse, qu'une même ame appartînt à deux hommes, en supposant qu'elle réunît des impressions de plaisir & de douleur, & qu'elle agît, par sa volonté, sur le corps de *Pollux*, dans le temps que *Castor* est enseveli dans un sommeil profond & respectivement.

M. Loke
 continue de
 développer
 ce qui consti-
 tute en nous
 l'identité de
 personne.
 Conséquence
 qu'il en tire.

Il développe très-clairement, dans le Chapitre 27 du même Livre, ce qui forme l'*identité* personnelle, c'est la *conscience* & la *mémoire*, qui nous rappelle, non en détail, car cela est impossible, mais confusément, & comme en gros, les principales circonstances de notre vie, les sentimens de plaisir ou de douleur que nous avons éprouvés, & le sens intime qui applique ces sensations au même individu.
 » Que cela soit ainsi (dit-il (a)), nous en
 » avons une espece de démonstration dans
 » notre propre corps, dont toutes les parti-
 » cules font partie de nous-mêmes, c'est-à-dire,
 » de cet être pensant qui se reconnoît inté-
 » rieurement le même, tandis que ces parti-
 » cules sont vitalement unies à ce même *soi*

(a) *Ibid.* Liv. 2, chap. 27, §. 11.

» pensant ; de sorte que nous sentons le bien
 » ou le mal qui leur arrive par l'attouchement,
 » ou par quelque autre voie que ce soit. Ainsi
 » les membres du corps de chaque homme
 » sont une partie de lui-même ; il prend part,
 » & est intéressé à ce qui les touche : mais
 » qu'une main vienne à être coupée, & par-là
 » séparée du sentiment que nous avons du
 » chaud, du froid & des autres affections de
 » cette main ; dès ce moment, elle n'est non
 » plus une partie de ce que nous appelons
 » *nous-mêmes*, que la partie de matière qui est
 » la plus éloignée de nous. Ainsi nous voyons
 » que la substance dans laquelle consistoit le
 » *soi personnel*, en un temps, peut-être changée
 » dans un autre temps, sans qu'il arrive aucun
 » changement dans l'identité personnelle : car
 » on ne doute point de la continuation de la
 » même *personne*, quoique les membres, qui
 » en faisoient partie il n'y a qu'un instant,
 » viennent à être retranchés. «

Preuve de
 l'immatéria-
 lité de l'ame
 humaine, qui
 résulte des
 observations
 de M. Locke.

Il me semble que de ce raisonnement fondé
 sur l'expérience, résulte une nouvelle preuve,
 que l'être qui sent, qui pense, & qui veut en
 nous, est différent de notre organisation, puis-
 que la matière, qui forme cette organisation,
 est, par elle-même, tellement indépendante du
 sens intime, de la pensée, de la volonté, que le

foi personnel survit à toutes ses parties ; je dis toutes indéfiniment ; car il est certain qu'il n'existe pas dans le corps d'un homme de vingt-ans une seule particule de la matière qui formoit le corps de ce même homme à l'instant de sa naissance ; toutes ces parties se sont dissoutes & évaporées par la transpiration, d'autres leur ont été substituées par la nutrition, elles ont été modelées, se sont accrues & formées, par l'intromission dans les moules qui leur étoient destinés, qui se sont détruits à leur tour, pour se renouveler dans la forme nécessaire pour faire passer la machine organique par les différens états qu'elle doit parcourir dans l'ordre de la nature ; j'en dis autant du corps d'un homme de vingt ans comparé à celui d'un homme de quarante, &c.

Je reviens à l'objection proposée par M. Loke. Vous me dites que si, pendant un sommeil profond, une épilepsie, une léthargie, l'ame a ses plaisirs & ses peines séparément & en elle-même, il n'est pas impossible qu'une même ame appartienne à plusieurs corps. — J'ignore comment l'ame agit dans un état dont je ne me peux retracer aucun souvenir. Je suis convaincu, par les raisons que j'ai exposées, que l'ame n'est pas un seul instant sans penser ; mais je conçois que la communication intime, qui

On revient
à l'objection
de M. Loke,
& on y ré-
pond.

existe entre les deux êtres qui constituent l'identité du même homme seroit détruite, si une même ame étoit unie à plusieurs corps. Cette réciprocité de sentimens, de pensées, de volontés & de mouvemens de la machine organique ne peut exister que par la volonté du Créateur; mais l'expérience, la raison, toutes les preuves de l'immortalité de l'ame, fondées sur la justice & la bonté de l'Etre infini dont je vous parlerai dans un instant, me démontrent que Dieu n'a établi cette communication qu'entre la machine organique de chaque homme & l'ame qu'il lui a unie; c'en est assez pour dissiper tous mes doutes à cet égard.

Vous me dites encore que, dans ma supposition, *Socrate dormant & Socrate éveillé* n'est pas le même homme. J'ignore comment l'ame pense dans un sommeil profond; il me semble, cependant, qu'elle doit s'occuper des idées, des sensations qu'elle a éprouvées pendant la veille. Comment se les rappelle-t-elle? Je l'ignore; mais je conjecture que la communication de l'ame avec les organes intérieurs du cerveau n'est jamais totalement interceptée, tant que l'homme vit, quoique les nerfs soient trop détendus, quoique l'engorgement soit trop considérable pour que les pensées,

les sentimens puissent alors se graver dans l'organe intérieur & matériel de la mémoire : que m'importe , si *Socrate* éveillé se rappelle parfaitement les sensations, les idées, les pensées qu'il a eues avant le sommeil, & qu'il soit en état de lier ainsi les deux parties de son identité personnelle ? Que résulte-t-il de mon ignorance ? Que le temps d'un sommeil profond pourroit être retranché de la vie de *Socrate* ? J'en demeure d'accord. Que *Socrate* éveillé n'aura aucune certitude , par le sens intime , qu'il étoit le même homme endormi, qu'il sera obligé de chercher la preuve de cette vérité dans les objets qui l'environnent, dans les idées qu'il a eues antérieurement à son sommeil ? Je l'admets encore ; mais il n'en résultera nullement que *Socrate* ne fût pas le même homme endormi & éveillé. Remarquez que toutes les difficultés que vous me proposez ne sont appuyées que sur l'ignorance, dans laquelle nous sommes, de la manière dont s'opère la communication qui existe entre l'être pensant & la machine organique, union à laquelle nous ne pouvons assigner d'autre cause que la volonté, la loi du Créateur ; mais je crois vous avoir prouvé que cette ignorance ne doit pas nous engager à nier la distinction des deux substances qu'une multitude d'autres preuves tirées du sens intime nous démontre.

§. VII.

On revient aux songes , pour apprécier les argumens qu'on en tire de part & d'autre. Des Fous & des Imbécilles. Conjecture sur ce sujet. Résumé de toutes ces difficultés ; qu'elles ne doivent pas nous empêcher de reconnoître l'immatérialité de notre ame.

J'ai parlé des *songes*. Arrêtons-nous encore un moment pour les considérer ; les défenseurs des deux systêmes en tirent des argumens.

Ce que
l'Auteur du
Systême de la
Nature ré-
pond aux ar-
gumens
qu'on tire des
songes , pour
prouver l'im-
matérialité de
l'ame.

» Il est quelques phénomènes (dit l'Auteur
» du Systême de la Nature (a)), qui , envisa-
» gés superficiellement , sembleroient appuyer
» l'opinion de ces Philosophes , & annoncer ,
» dans l'ame humaine , la faculté de produire
» des idées d'elle-même , sans aucuns secours
» extérieurs ; ce sont les *songes* , dans lesquels
» notre organe intérieur , privé d'objets qui le
» remuent visiblement , ne laisse pas d'avoir
» des idées , d'être mis en action & d'être mo-
» difié d'une façon assez sensible pour influer
» même sur le corps. Mais pour peu qu'on

(a) Systême de la Nature Première Partie , chap. 10 ,
pag. 160 & suiv.

» réfléchisse , on trouvera la solution de cette
» difficulté : nous verrons que , durant le som-
» meil , notre cerveau est meublé d'une foule
» d'idées que la veille lui a fournies , que ces
» idées lui ont été portées par les objets exté-
» rieurs & corporels qui l'ont modifié ; nous
» trouverons que ces modifications se renou-
» vellent en lui , non par quelque mouvement
» spontanée ou volontaire de sa part ; mais par
» une suite des mouvemens involontaires qui
» se passent dans sa machine , & qui détermi-
» nent ou excitent ceux qui se font dans le
» cerveau. Ces modifications se renouvellent
» avec plus ou moins d'exactitude , ou de con-
» formité avec celles qu'il avoit précédem-
» ment éprouvées. Quelquefois en rêvant
» nous avons de la mémoire , & nous nous
» retraçons pour lors fidèlement des objets qui
» nous ont frappés ; d'autres fois ces modifica-
» tions se renouvellent sans ordre , sans liai-
» son , ou différemment de celles que des objets
» réels ont excitées auparavant dans notre
» organe intérieur. (L'Auteur parcourt les
» différentes natures de rêves.) Les rêves
» fâcheux , bizarres , décousus , sont communé-
» ment les effets de quelque désordre dans
» notre machine , tels qu'une digestion pénible , un sang trop échauffé , une fermenta-

» tion nuisible , &c. Ces causes matérielles
 » excitent dans notre corps des mouvemens
 » désordonnés , qui empêchent que le cerveau
 » ne soit modifié de la même manière qu'il
 » l'avoit été durant la veille. En conséquence
 » de ces mouvemens peu réglés , le cerveau
 » lui-même est troublé , il ne se représente ses
 » idées qu'horizontalement & sans liaison.
 » Lorsqu'en rêve je crois voir un *Sphinx* ,
 » ou j'en ai vu la représentation étant éveillé,
 » ou bien l'irrégularité des mouvemens de
 » mon cerveau est cause que je combine des
 » idées ou des parties d'où il résulte un tout
 » sans modèle , ou dont les parties ne sont
 » pas faites pour être réunies. C'est ainsi que
 » mon cerveau est cause que je combine la
 » tête d'une femme dont il a l'idée , avec le
 » corps d'une lionne dont il a pareillement
 » l'idée. On voit donc que les songes , loin
 » de prouver que notre âme agisse par sa
 » propre énergie ou tire des idées de son pro-
 » pre fond , prouvent au contraire que , dans
 » le sommeil , elle est totalement passive , &
 » qu'elle ne se renouvelle ses modifications
 » que d'après le désordre involontaire que
 » des causes physiques produisent dans notre
 » corps dont tout nous montre l'identité & la
 » consubstantialité avec l'âme. Dans l'homme
 qui

« qui rêve, l'ame n'agit pas plus par elle-
 « même que dans l'homme ivre, c'est-à-dire,
 « modifié par quelque liqueur spiritueuse, ou
 « que dans le malade en délire, c'est-à-dire,
 « modifié par des causes physiques qui troublent
 « la machine dans ses fonctions, ou enfin
 « que dans celui dont la cervelle est dérangée. »

M. de Voltaire a réuni dans un seul article les raisonnemens qu'on appuie de part & d'autre sur les songes.

Comment
 M. de Vol-
 taire réunit
 dans un seul
 article les rai-
 sonnemens
 que les songes
 fournissent
 de part &
 d'autre ?

« (a) Mais comment les sens étant morts
 « dans le sommeil y en a-t-il un intime
 « qui est vivant ? Comment vos yeux ne
 « voyant plus, vos oreilles n'entendant plus
 « rien, voyez-vous cependant & enten-
 « dez-vous dans vos rêves ? Le Chien est à
 « la chasse en songe, il aboie, il suit sa proie,
 « il est à la curée ; le Poëte fait des vers en
 « dormant ; le Mathématicien voit des figures ;
 « le Métaphysicien raisonne bien ou mal ; on
 « en a des exemples frappans.

« Sont-ce les seuls organes de la machine qui
 « agissent ? Est-ce l'ame pure qui, soustraite à
 « l'empire des sens, jouit de ses droits en liberté ?

« Si les organes seuls produisent les rêves
 « de la nuit, pourquoi ne produiront-ils pas

(a) Raison par alphabet sur le mot *Songes*.

» seuls les idées du jour ? Si l'ame pure , tran-
» quille dans le repos des sens , agissant par
» elle-même, est l'unique cause, le sujet unique
» de toutes les idées que vous avez en dor-
» mant , pourquoi toutes ces idées sont-elles
» presque toujours irrégulières , déraison-
» nables , incohérentes ? Quoi ! c'est dans le
» temps que cette ame est la moins troublée
» qu'il y a plus de trouble dans toutes ses ima-
» ginations ? Elle est en liberté, & elle est folle ?
» Si elle étoit née avec des idées métaphy-
» siques , comme l'ont dit tant d'Ecrivains
» qui révoient les yeux ouverts , les idées
» pures & lumineuses de l'Etre, de l'Infini ,
» de tous les premiers principes , devroient se
» réveiller en elle avec la plus grande énergie
» quand son corps est endormi ; on ne se-
» roit jamais bon Philosophe qu'en songe.

» Quelque système que vous embrassiez ,
» quelques vains efforts que vous fassiez ,
» pour nous prouver que la mémoire remue
» votre cerveau , & que votre cerveau remue
» votre ame, il faut que vous conveniez que
» toutes vos idées vous viennent dans le
» sommeil , sans vous & malgré vous , votre
» volonté n'y a aucune part. Il est donc cer-
» tain que vous pouvez penser sept ou huit
» heures de suite, sans avoir la moindre envie

» de penser , & sans même être sûr que vous
 » pensez. Pesez cela , & tâchez de deviner ce
 » que c'est que le composé de l'animal. «

— Je ne crois pas que *l'ame soit née avec des idées métaphysiques , pures , lumineuses de l'Etre , de l'Infini , de tous les premiers principes* , comme Descartes & ses Disciples l'ont pensé. Il me semble toutefois qu'on peut répondre aux questions proposées par M. de Voltaire , sans admettre *l'identité , la consubstantialité de l'ame & du corps* , pour me servir de l'expression de l'Auteur du *Système de la Nature*. On répond en même temps aux doutes de M. de Voltaire , & aux raisonnemens de l'Auteur du *Système de la Nature*. Des *somnambules*.

Si l'ame pure , dites-vous , tranquille dans le repos des sens , est l'unique cause & le sujet unique de toutes les idées que nous avons en dormant , pourquoi toutes ces idées sont-elles presque toujours irrégulières , déraisonnables , incohérentes ? — Cela seroit inconcevable , si la communication de l'ame & du corps étoit détruite pendant le sommeil ; mais si elle existe , quoique la plupart des sensations soient interceptées , quoique le cerveau soit embarrassé , quoiqu'il n'ait pas ordinairement la consistance nécessaire pour conserver les traces des pensées de l'ame , je conçois que l'état de l'organe intérieur peut influencer , en vertu de la loi générale du Créateur , sur les opérations de l'ame.

Remarquez que le sens intime est vivant en

nous pendant le sommeil, quoique tous les autres soient morts : vous en convenez & l'expérience le démontre.

Je vous parlerai dans un instant de l'ame des bêtes. A juger par les actes extérieurs, nous avons lieu de croire que les impressions faites sur l'organe du cerveau, produisent dans les animaux, pendant leur sommeil, des effets semblables à ceux que nous éprouvons : *le Chien est à la chasse en songe, il aboie, il suit sa proie, il est à la curée ; cependant nous ne sommes assurés de tout cela que par des signes extérieurs, & nous sommes certains, par le sens intime, que l'être qui pense en nous compare les idées que l'organe intérieur lui fournit, qu'il les juge, qu'il se détermine par les impressions qu'il reçoit. — Quelque système que j'embrasse, dit M. de Voltaire, quelques vains efforts que je fasse pour prouver que la mémoire remue mon cerveau, & que mon cerveau remue mon ame, il faut que je convienne que toutes mes idées me viennent dans le sommeil, sans moi & malgré moi, que ma volonté n'y a aucune part. — Oui, Monsieur, quant aux idées ; il en est, en ce point, de la veille comme du sommeil ; toutes mes idées me viennent des sens, ou des impressions que les sensations ont tracées dans mon organe inté-*

rieur ; mais je les compare, je juge, & ma volonté se détermine par les motifs qu'elles lui présentent. A la vérité, les actes de ma volonté sont presque toujours sans effet quand je suis endormi, parce que le relâchement de mes nerfs & l'engorgement qui subsiste dans mon cerveau, ne me permettent de produire que peu ou point d'actes extérieurs. Je suis contraint au repos ; mais ma volonté n'est pas nécessitée dans les actes qu'elle forme. Que dirons-nous de ces hommes qui ont, pendant le sommeil, assez de ressort pour produire des actes extérieurs ? L'organe du cerveau est engorgé, ils ne conservent à leur réveil que des traces imparfaites de ce qu'ils ont fait en dormant, & cependant les esprits animaux circulent avec assez d'activité dans leurs nerfs pour obéir à leur volonté ; ils marchent dans des lieux escarpés, sur des précipices qu'ils n'oseroient affronter s'ils jouissoient de tous leurs sens ; ils répondent avec justesse aux questions qu'on leur fait ; ils se placent à leur bureau, & composent quelquefois avec plus d'énergie qu'ils n'auroient fait s'ils eussent été éveillés : tous ces actes supposent-ils un pur mécanisme ?

L'Auteur du *Système de la Nature* compare avec raison l'état d'un homme endormi,

Comparaison de l'homme endormi.

de l'homme
ivre, du ma-
lade en délire,
du fou, de
l'imbécille.

Quels argu-
mens on peut
tirer de ces
états ?

Quelles ob-
jections M.
de Voltaire
tire de l'état
des Fous ?

à celui de l'homme ivre, du malade en délire, du fou, de l'imbécille.

Cet état si humiliant pour l'humanité fournit à M. de Voltaire d'autres objections.

» Nous appelons folie, dit-il (a), cette
» maladie des organes du cerveau, qui em-
» pêche un homme nécessairement de penser
» & d'agir comme les autres. Ne pouvant gé-
» rer son bien, on l'interdit ; ne pouvant
» avoir des idées convenables à la société,
» on l'en exclut ; s'il est dangereux, on l'en-
» ferme ; s'il est furieux, on le lie.

» Ce qu'il est important d'observer, c'est
» que cet homme n'est point privé d'idées ;
» il en a comme les autres hommes pendant
» la veille, & souvent quand il dort. On
» peut demander comment son ame spirituelle,
» immortelle, logée dans son cerveau, rece-
» vant toutes les idées par les sens, très-
» nettes & très-distinctes, n'en porte pas cepen-
» dant un jugement sain ? Elle voit les objets
» comme l'ame d'*Aristote* & de *Platon*, de *Loke*
» & de *Newton* les voyoient ; elle entend les
» mêmes sons, elle a le même sens du tou-
» cher : comment donc recevant les mêmes

(a) Raison par alphabet sur le mot *Folie*.

» perceptions que les plus sages éprouvent ,
 » en fait-elle un assemblage extravagant sans
 » pouvoir s'en dispenser ? Si cette substance
 » simple & éternelle a pour ses actions les
 » mêmes instrumens qu'ont les ames des cer-
 » vaux les plus sages , elle doit raisonner
 » comme eux. Qui peut l'en empêcher ? Je
 » conçois bien à toute force que si mon fou
 » voit du rouge , & les sages du bleu ; si
 » quand ils sont au Sermon , mon fou se croit
 » à la Comédie ; si quand ils entendent oui ,
 » il entend non , alors son ame doit penser
 » au rebours des autres. Mais mon fou a les
 » mêmes perceptions qu'eux ; il n'y a nulle
 » raison apparente pour laquelle son ame
 » ayant reçu par les sens , tous ses outils ,
 » ne peut en faire usage. Elle est pure ; dit-on ,
 » elle n'est sujette par elle-même à aucune in-
 » firmité. La voilà pourvue de tous les se-
 » cours nécessaires ; quelque chose qui se passe
 » dans son corps , rien ne peut changer son
 » essence ; cependant on la mene dans son étui
 » aux Petites-Maisons.

» Cette réflexion peut faire supposer que
 » la faculté de penser , donnée de Dieu
 » à l'homme , est sujette au dérangement ,
 » comme les sens. Un fou est un malade dont
 » le cerveau pâtit , comme le goutteux est un.

» malade qui souffre aux pieds & aux mains ;
» il pensoit avec le cerveau , comme il mar-
» choit avec les pieds , sans rien connoître ni
» de son pouvoir incompréhensible de mar-
» cher , ni de son pouvoir non moins incom-
» préhensible de penser. On a la goutte au
» cerveau , comme aux pieds ; enfin , après
» mille raisonnemens , il n'y a peut-être que
» la foi seule qui puisse nous convaincre
» qu'une substance simple & immatérielle
» puisse être malade.

» Les Doctes , ou les Docteurs diront au
» fou : Mon ami , quoique tu aies perdu le sens
» commun , ton ame est aussi spirituelle , aussi
» pure , aussi immortelle que la nôtre ; mais
» mon ame est bien logée & la tienne l'est
» mal , les fenêtres de la maison sont bou-
» chées pour elle , l'air lui manque , elle étouffe.
» Le fou , dans ses bons momens , leur répon-
» dra : Mes amis , vous supposez à votre ordi-
» naire , ce qui est en question ; mes fenêtres
» sont aussi bien ouvertes que les vôtres , puis-
» que je vois les mêmes objets , & que j'en-
» tends les mêmes paroles ; il faut donc né-
» cessairement que mon ame fasse un mauvais
» usage de ses sens , ou que mon ame ne soit
» elle-même qu'un sens vicié , une qualité
» dépravée ; en un mot , mon ame est folle
» par elle-même , ou je n'ai point d'ame,

» Un de nos Docteurs pourra répondre :
 » Dieu a peut-être créé des
 » ames folles, comme il a créé des ames sages.
 » Le fou repliquera ; si je croyois ce que vous
 » me dites, je serois encore plus fou que je ne
 » suis. De grace, vous qui savez tant, dites-
 » moi pourquoi je suis fou ?

» Si les Docteurs ont encore un peu de sens,
 » ils lui répondront, je n'en fais rien. Ils ne
 » comprendront pas pourquoi une cervelle
 » a des idées incohérentes ; ils ne compren-
 » dront pas mieux pourquoi une autre cervelle
 » a des idées régulières & suivies. Ils se croi-
 » ront sages, & ils seront aussi fous que lui. »

J'ai cru devoir transcrire cet article en
 entier. M. Loke répondra pour moi à toutes
 ces difficultés.

Réponse de
 M. Loke.
 Différence
 des fous &
 des imbécil-
 les.

» Il semble, dit-il, (a) que le défaut des
 » imbécilles vient de manque de vivacité,
 » d'activité, de mouvement dans les facultés
 » intellectuelles, par où ils se trouvent privés
 » de l'usage de la raison. Les fous, au con-
 » traire, semblent être dans l'extrémité oppo-
 » sée ; car il ne me paroît pas que ces derniers
 » aient perdu la faculté de raisonner ; mais

(a) De l'Entendement humain, Liv. 2, chap. 11,
 §. 12 & 13.

» ayant joint mal-à-propos certaines idées, ils
» les prennent pour des vérités, & se trom-
» pent de la même manière que ceux qui rai-
» sonnent juste sur de faux principes. Après
» avoir converti leurs propres fantaisies en
» réalités, par la force de leur imagination,
» ils en tirent des conclusions fort raisonna-
» bles. Ainsi vous verrez un fou qui, s'imagi-
» nant être Roi, prétend, par une juste consé-
» quence, être servi, honoré, & obéi selon sa
» dignité. D'autres, qui ont cru être de verre,
» ont pris toutes les précautions nécessaires
» pour empêcher leur corps de se casser. Delà
» vient qu'un homme fort sage & de très-bon
» sens, en toutes autres choses, peut être aussi
» fou, sur un certain article, qu'aucun de
» ceux qu'on renferme aux Petites-Maisons,
» si par quelque violente impression, qui se
» soit faite subitement dans son esprit, ou par
» une longue application à une espèce par-
» ticulière de pensées, il arrive que des idées
» incompatibles soient jointes si fortement
» ensemble dans son esprit, qu'elles y demeu-
» rent unies. Mais il y a des degrés de folie
» aussi-bien que d'imbécillité, cette union dé-
» réglée d'idées étant plus ou moins forte dans
» les uns que dans les autres. En un mot, il
» me semble que ce qui fait la différence des

» imbécilles d'avec les fous, c'est que les fous
 » joignent ensemble des idées mal assorties,
 » & forment ainsi des propositions extrava-
 » gantes, sur lesquelles néanmoins ils rai-
 » sonnent juste : au lieu que les imbécilles ne
 » forment que très-peu ou point de proposi-
 » tions, & ne raisonnent presque point.

» Ceux (avoit dit M. Loke au §. précé-
 » dent), qui n'apperçoivent qu'avec peine,
 » qui ne retiennent qu'imparfaitement les
 » idées qui leur viennent dans l'esprit, & qui
 » ne sauroient les rappeler ou assembler prom-
 » ptement (par un relâchement, par un engor-
 » gement des organes du cerveau, ou par
 » toute autre cause), n'ont que très-peu de
 » pensées; ceux qui ne peuvent distinguer,
 » comparer, abstraire des idées, ne sauroient
 » être fort capables de comprendre les choses,
 » de faire usage des termes, ou de juger & de
 » raisonner passablement bien. Leurs raisonne-
 » mens, qui sont rares & très-imparfaits, ne
 » roulent que sur des choses présentes & fort
 » familières à leurs sens. «

Que conclure de tout cela? Que notre ame,
 qui domine la machine organique dans les
 actes de la volonté, lorsque l'homme est dans
 l'état naturel, est, en beaucoup d'occasions,
 dans la dépendance de cette machine; c'est

Résumé de
 ce qui a été
 dit. Que no-
 tre ignorance
 sur la ma-
 nière dont
 s'opere la
 communica-

mon des deux
êtres qui
existent en
nous, répond
à toutes ces
difficultés.

ce que l'expérience nous prouve journalle-
ment ; que nous ne pouvons assigner d'autre
cause de cette dépendance respectïve de deux
êtres si différens par leur nature que la loi du
Créateur ; nous en convenons ; que cette dé-
pendance inexplicable , par les loix de la Phy-
sique , produit des phénomènes inexplicables ,
la bizarrerie des songes , les effets de l'ivresse ,
le délire , la folie , l'imbécillité : d'accord ;
mais toutes les opérations de notre ame , l'in-
telligence , le jugement , le raisonnement , la
volonté , de l'existence desquels nous sommes
convaincus par le sens intime , deviennent inex-
plicables , si vous vous refusez à la distinction
des deux êtres ; la Nature entière est pour vous
un mystère impénétrable. Dans cette supposi-
tion , me rejetterai-je dans ce cahos , parce que
l'union des deux êtres qui existent en moi ,
ne m'est connue que par l'expérience , sans que
j'en puisse assigner de cause physique ? Rien ,
sans doute , ne seroit plus déraisonnable.



S. VIII.

De l'instinct , ou de l'ame des bêtes.

N°. I.

On recueille qtelques faits qui semblent prouver dans les animaux , non-seulement l'intelligence , mais des principes de morale , d'éducation , de sociabilité.

Si, des imbécilles , nous passons à ces êtres, que nous nommons *des bêtes*, quoique nous appercevions souvent en eux une sagesse & une industrie à laquelle notre intelligence ne peut atteindre, les difficultés se multiplient. Je ne vous parlerai ni de la fidélité du chien, de son attachement pour son maître, de sa docilité, de la facilité avec laquelle il retient les leçons qu'on lui a données, de l'usage qu'il en fait pour se perfectionner dans les exercices, je dirois presque dans les arts analogues à son espece, ni de ce fier animal, la plus noble conquête de l'homme, qui partage avec nous les fatigues de la guerre & la gloire des combats. Naturellement sociable, mais fier de son indépendance : lorsqu'il est dans l'état de nature, il fuit la présence de l'homme, il dédaigne ses soins, il erre, il bondit en liberté dans les prairies ; ce n'est point par crainte qu'il s'attroupe

De l'intelligence, de la sociabilité, de la mémoire du Chien & du Cheval.

& s'attache à ses semblables ; son ardeur & sa force ne se marquent que par des signes d'émulation. Soumis au joug , jusqu'à quel point ne porte-t-il pas la docilité & l'intelligence ? Le mors le plus léger suffit pour le conduire ; plus il est vigoureux & fier , plus il est facile à endoctriner , lorsque vous savez lui faire entendre votre volonté ; s'il se défend , ce n'est ordinairement que par faiblesse ; il voit le péril & l'évite avec intelligence , ou l'affronte. Qui pourroit lui refuser la mémoire ? Enfin , si vous recherchez les principes de morale & de sociabilité , vous en trouverez des traces dans les différentes espèces d'animaux. Je ne citerai ici qu'une expérience rapportée par M. de Buffon (a) , d'après un Gentilhomme de ses voisins.

Exemple
d'une Répu-
blique , ou
plutôt d'une
Monarchie
parmi les La-
pins.

« J'ai commencé , dit ce Gentilhomme ,
« par avoir un mâle & une femelle seule-
« ment ; le mâle étoit tout blanc & la femelle
« toute grise ; leur postérité fut très-nom-
« breuse. La paternité , chez ces animaux , est
« très-respectée ; j'en juge ainsi par la grande
« déférence que tous mes lapins ont eue pour
« leur premier pere , qu'il m'étoit aisé de recon-

(a) Histoire Naturelle , Tome 6 du Lapin , pag. 128
& suivantes.

« noître à cause de sa blancheur , & qui est le
 « seul mâle que j'aie conservé de cette couleur.
 « La famille avoit beau s'augmenter , ceux qui
 « devenoient peres à leur tour , étoient toujours
 « subordonnés. Dès qu'ils se battoient, soit pour
 « des femelles , soit parce qu'ils se disputoient
 « la nourriture , le grand-pere , qui entendoit du
 « bruit , accouroit de toute sa force , & dès qu'on
 « l'appercevoit tout rentroit dans l'ordre , &
 « s'il en attrapoit quelqu'un aux prises , il les
 « séparoit , & en faisoit sur le champ un exem-
 « ple de punition. Une autre preuve de sa
 « domination , sur toute sa postérité , c'est que
 « les ayant accoutumés à rentrer au coup de
 « sifflet , lorsque je donnois ce signal , & , quel-
 « que éloignés qu'ils fussent , je voyois le
 « grand-pere se mettre à leur tête , & quoique
 « arrivé le premier , les laisser tous défiler de-
 « vant lui , & ne rentrer que le dernier. « Ainsi
 cette famille formoit une sorte de petite répu-
 blique , ou pour mieux dire , de monarchie.
 J'ai cru devoir citer ce fait , parce qu'il peut
 faire connoître la liaison de nos institutions
 sociales avec les modeles que la Nature nous
 a tracés. Si l'on doutoit de cette observation ,
 il seroit facile de la confirmer par de nouvel-
 les expériences ; car les mœurs , les habitudes
 dans les animaux ne sont pas particulieres à

L'individu, comme dans l'homme; elles sont communes à toute l'espece.

Sollicitude
maternelle
dans les La-
pines. Quand
le pere recon-
noît ses petits,
ce qui répond
à une proposi-
tion trop gé-
nérale de M.
Rouffseau.

» Quelques jours avant de mettre bas (dit en-
» core M. de Buffon) (a), *les femelles des lapins*
» se creusent un nouveau terrier, non pas en
» ligne droite, mais en zigzag, au fond duquel
» elles pratiquent une excavation, après quoi
» elles s'arrachent, sous le ventre, une assez
» grande quantité de poils, dont elles font une
» espece de lit pour recevoir leurs petits. Pen-
» dant les deux premiers jours, elles ne les quit-
» tent pas, elles ne sortent que lorsque le besoin
» les presse, & reviennent dès qu'elles ont pris
» nourriture; dans ce temps, elles mangent
» beaucoup & fort vite; elles soignent ainsi
» & allaitent leurs petits pendant plus de six
» semaines. Jusqu'alors le pere ne les connoît
» point; il n'entre pas dans ce terrier qu'a
» pratiqué la mere; souvent même quand elle
» en sort & qu'elle y laisse ses petits, elle en
» bouche l'entrée avec la terre détrempée de
» son urine; *mais lorsqu'ils commencent à venir*
» *au bord du trou & à manger du fenéon &*
» *d'autres herbes que la mere leur présente, le pere*
» *semble les reconnoître, & les prend entre ses*

(a) Histoire Naturelle, Tome 6 du Lapin pag. 127
& 128.

» pattes, il leur lustre le poil, il leur leche les
 » yeux, & tous, les uns après les autres, ont
 » également part à ses soins. Dans le même
 » temps la mère lui fait beaucoup de caresses,
 » & souvent devient pleine peu de temps
 » après. « On ne doit donc pas dire, indistinctement, comme le fait le Philosophe de Genève (a), que dans l'état de nature, le mâle oublie sa femelle & ses petits, dès que le besoin naturel est satisfait.

Ecartons les fables que les anciens ont débitées sur l'intelligence de l'éléphant; les faits les mieux constatés suffisent pour exciter notre admiration. Je n'en citerai qu'un seul; d'après M. de Buffon. Ces animaux aiment la société de leurs semblables; cependant lorsque
 » les femelles entrent en chaleur, ce grand
 » attachement pour la société cède à un sentiment plus vif; la troupe se sépare par couples que le désir avoit formés d'avance;
 » ils se prennent par choix, se dérobent, &
 » dans leur marche l'amour paroît les précéder
 » & la pudeur les suivre; car le mystère accompagne leurs plaisirs: on ne les a jamais vu

De l'Éléphant, d'après M. de Buffon. Sa sociabilité, sa pudeur, le mystère de ses amours. En quoi il diffère des autres animaux domestiques lorsqu'il est asservi?

(a) Notes à la suite du Discours sur l'Inégalité des conditions, N.º 10.

(b) Histoire Naturelle, Tome 9 pag. 106 & suiv.
 Tome III. Partie III. M

» s'accoupler, ils craignent sur-tout les regards
» de leurs semblables, & connoissent peut-être
» mieux que nous cette volupté pure de jouir
» dans le silence, & de ne s'occuper que de
» l'objet aimé. Ils cherchent les bois les plus
» épais, ils gagnent les solitudes les plus pro-
» fondes, pour se livrer sans témoins, sans
» trouble & sans réserve à toutes les impul-
» sions de la nature ; elles sont d'autant plus
» vives & plus durables qu'elles sont plus rares
» & plus long-temps attendues. La femelle
» porte deux ans ; lorsqu'elle est pleine, le mâle
» s'en abstient, & ce n'est qu'à la troisième
» année que renaît la saison des amours.....
» On ne s' imagine pas à quel point l'esclavage
» & les alimens apprêtés détériorent le tem-
» pérament, changent les habitudes natu-
» relles de l'éléphant. On vient à bout de le
» soumettre, de l'instruire, & comme il est
» plus fort & plus intelligent qu'un autre, il
» sert plus à propos, plus puissamment & plus
» utilement ; *mais apparemment le dégoût de sa*
» *situation reste au fond du cœur ; car, quoi*
» *qu'il ressente de temps en temps les plus vives*
» *atteintes de l'amour, il ne produit & ne s'ac-*
» *couple pas dans l'état de domesticité. Sa pas-*
» *sion contrainte dégénere en fureur ; ne pou-*
» *vant se satisfaire sans témoins, il s'indigne,*

» il s'irrite, il devient insensé, violent, & l'on
 » a besoin des chaînes les plus fortes & d'en-
 » traves de toutes espèces, pour arrêter ses
 » mouvemens & briser sa colere. Il differe donc
 » de tous les animaux domestiques que l'homme
 » traite où mène comme des êtres sans vo-
 » lonté; il n'est pas du nombre de ces esclaves
 » nés que nous propageons, mutilons, ou mul-
 » tiplions pour notre utilité : ici, si l'individu
 » seul est esclave, l'espece demeure indépen-
 » dante, & refuse constamment d'accroître au
 » profit du tyran. »

Jettons un coup-d'œil sur ce fier animal, Du Lion.
 qu'on nomme, avec justice, le Roi des ani-
 maux, le *lion*. » Je pourrois (dit M. de Buf-
 » fon (a)), citer un grand nombre de faits par-
 » ticuliers, dans lesquels j'avoue que j'ai
 » trouvé quelque exagération; mais qui,
 » cependant, sont assez fondés pour prouver,
 » par leur réunion, que sa colere est noble,
 » son courage magnanime, son naturel sensi-
 » ble. On l'a vu souvent dédaigner de petits
 » ennemis, mépriser leurs insultes, & leur par-
 » donner des libertés offensantes; on l'a vu
 » réduit en captivité, s'ennuyer sans s'aigrir,
 » prendre au contraire des habitudes dou-

(a) Tom. 2. Du Lieu, pag. 101.

» ces , obéir à son maître , flatter la main qui
 » le nourrit , donner quelquefois la vie à
 » ceux qu'on avoit dévoués à la mort en les lui
 » jettant pour proies , & , comme s'il se les fût
 » attachés par cet acte généreux , leur continuer
 » ensuite la même protection , vivre tranquil-
 » lement avec eux , leur faire part de sa subsis-
 » tance , se la laisser même quelquefois enlever
 » toute entière , & souffrir plutôt la faim que
 » de perdre le fruit de son premier bienfait. «

Des *Castors* ;
 que leur in-
 dustrie ne pa-
 roît que dans
 les Pays peu
 fréquentés
 par les hom-
 mes.

Je passe au *castor* , qu'on peut regarder dans
 ses travaux publics & particuliers , comme le
 modèle du Gouvernement Républicain & de
 l'industrie humaine.

» Couper & transporter un gros arbre (dit
 » M. de Buffon (a)) , élever une carbet , conf-
 » truire une pyroque , sont des opérations qui
 » supposent nécessairement un travail com-
 » muni. Ces ouvrages sont aussi les seuls résul-
 » tats de la société naissante chez les Nations
 » Sauvages , comme les ouvrages des *castors*
 » sont le fruit de la société perfectionnée parmi
 » ces animaux ; car il faut observer qu'ils ne
 » songent point à bâtir à moins qu'ils n'habi-
 » tent un pays libre & qu'ils ne soient parfai-
 » tement tranquilles. Il y a des *castors* en Lan-

(a) *Ibid.* Du *Castor* , pag. 45 & suivantes.

» guedoc, dans les Isles du Rhosne; il y en a
 » un grand nombre dans les Provinces du
 » Nord de l'Europe : mais comme toutes ces
 » contrées sont habitées où du moins fréquen-
 » tées par les hommes, les castors y sont,
 » comme tous les autres animaux, dispersés,
 » solitaires, fugitifs, ou cachés dans un ter-
 » rier. On ne les a jamais vu se réunir, se ras-
 » sembler, ni rien entreprendre, ni rien conf-
 » truire : au lieu que dans ces terres désertes,
 » où l'homme en société n'a pénétré que
 » bien tard, & où l'on ne voyoit auparavant
 » que quelques vestiges de l'homme sauvage,
 » on a trouvé par-tout des castors réunis, for-
 » mant des sociétés, & l'on n'a pu s'empêcher
 » d'admirer leurs ouvrages. . . . Les castors
 » commencent à s'assembler au mois de Juin ou
 » de Juillet, pour se réunir en société; ils arri-
 » vent en nombre de plusieurs côtés, & for-
 » ment bientôt une troupe de deux ou trois
 » cents. Le lieu du rendez-vous est ordinaire-
 » ment le lieu de l'établissement, & c'est tou-
 » jours aux bords des eaux. Si ce sont des eaux
 » plates & qui se soutiennent à la même hau-
 » teur, comme dans un lac, ils se dispensent
 » d'y construire une digue; mais dans les eaux
 » courantes, & qui sont sujettes à hausser &
 » à baisser, comme les ruisseaux, les rivières,

» ils établissent une chaussée, & par cette rete-
 » nue ils forment une espece d'étang ou de
 » piece d'eaux qui se soutient toujours à la
 » même hauteur »

De leurs
 digues, de
 leurs habita-
 tions, de leur
 sagacité, de
 leur pruden-
 ce, de leur
 sociabilité,
 de leurs
 mœurs.

M. de Buffon entre dans une description détaillée de la structure de cette digue, dont le mécanisme égale la solidité, des moyens que les castors emploient pour abattre l'arbre qui sert de base à l'ouvrage, & ceux qui forment les pilotis de l'artifice avec lequel ils l'affermissent, des ouvertures qu'ils pratiquent pour l'écoulement des eaux; c'est un ouvrage public auquel tous les membres de la société travaillent avant de s'occuper de la construction de leurs habitations.

Ces habitations (a) » sont des cabanes, ou
 » plutôt des especes de maisonnettes bâties
 » dans l'eau sur un pilotis plein, tout près du
 » bord de leur étang, avec deux issues, l'une
 » pour aller à terre, l'autre pour se jeter à
 » l'eau. La forme de cet édifice est presque tou-
 » jours ovale ou ronde, il y en a de plus gran-
 » des & de plus petites depuis quatre ou cinq
 » jusqu'à huit ou dix pieds de diametre : il s'en
 » trouve aussi quelquefois qui sont à deux ou
 » trois étages; les murailles ont jusqu'à deux

(a) *Ibid.* Pag. 53 & 54.

« pieds d'épaisseur , elles sont élevées à plomb
 « sur le pilotis plein , qui sert en même temps
 « de fondement & de plancher à la maison.
 « Lorsqu'elle n'a qu'un étage , les murailles ne
 « s'élèvent droites qu'à quelques pieds de
 « hauteur , au dessus de laquelle elles prennent
 « la courbure d'une voûte en anse de panier :
 « cette voûte termine l'édifice & lui sert de
 « couvert ; il est massonné avec solidité &
 « enduit avec propreté en dehors & en de-
 « dans ; il est impénétrable à l'eau de la pluie , &
 « résiste aux vents les plus impétueux ; les pa-
 « rois en sont revêtus d'une espece de stuc si
 « bien gâché & si proprement appliqué , qu'il
 « semble que la main de l'homme y ait passé ,
 « aussi leur queue leur sert-elle de truelle
 « pour appliquer ce mortier qu'ils gâchent
 « avec leurs pieds ; ils mettent en œuvre dif-
 « férentes especes de matériaux , des bois ,
 « des pierres & des terres savonneuses qui ne
 « sont pas sujettes à se délayer par l'eau ; les
 « bois qu'ils emploient sont presque tous légers
 « & tendres. . . . Lorsqu'ils attaquent un arbre ,
 « ils ne l'abandonnent point qu'il ne soit
 « abattu , dépecé , & transporté. . . . Ils tra-
 « vaillent assis , & outre l'avantage de cette
 « situation commode , ils ont le plaisir de
 « ronger continuellement de l'écorce & du

» bois dont le goût leur est fort agréable ,
» car ils préfèrent l'écorce fraîche & le bois
» tendre à la plupart des alimens ordinaires...
» ils en font une ample provision pour se nour-
» rir pendant l'hiver C'est dans l'eau , &
» près de leur habitation, qu'ils établissent leur
» magasin : chaque cabane a le sien propor-
» tionné au nombre de ses habitans, qui tous
» y ont un droit commun, & ne vont jamais
» piller leurs voisins. quelque nombreuse
» que soit cette société, la paix s'y maintient
» sans altération ils ont
» quelques ennemis communs ; ils savent les
» éviter, ils s'avertissent en frappant de leur
» queue sur l'eau, un coup qui retentit au loin
» dans toutes les voûtes des habitations ; cha-
» cun prend son parti, ou se plonge dans le
» lac, où se retire dans leurs murs qui ne
» craignent que le feu du ciel ou le fer de
» l'homme, & qu'aucun animal n'ose entre-
» prendre d'ouvrir ou de renverser. Ces asyles
» sont non-seulement très-sûrs, mais encore
» très-propres & très-commodes ; le plancher
» est jonché de verdure ; des rameaux de buis
» & de sapin leur servent de tapis sur lequel
» ils ne font ni ne souffrent jamais aucune
» ordure ; la fenêtre qui regarde sur l'eau,
» leur sert de balcon pour se tenir au frais &

» prendre le bain pendant la plus grande par-
 » tie du jour l'ouverture en est assez éle-
 » vée pour ne pouvoir jamais être fermée
 » par les glaces qui , dans le climat des cas-
 » tors , ont quelquefois deux ou trois pieds
 » d'épaisseur Ils font leur provision de
 » bois dans le mois de Septembre , ensuite ils
 » jouissent de leurs travaux , & ils goûtent les
 » douceurs domestiques. C'est le temps du
 » repos , c'est mieux , c'est la saison des amours.
 » *Se connoissant prévenus l'un pour l'autre , cha-*
 » *que couple ne se forme point au hasard , ne se*
 » *joint point par pure nécessité de nature ; mais*
 » *s'unit par choix , & s'assortit par goût.* Ils pas-
 » sent ensemble l'automne & l'hiver. Contens
 » l'un de l'autre , ils ne se quittent guère ; à
 » l'aise dans leur domicile , ils n'en sortent
 » que pour faire des promenades agréables &
 » utiles : ils en rapportent des écorces fraî-
 » ches qu'ils préfèrent à celles qui sont seches ,
 » ou trop imbibées d'eau. Les femelles portent ,
 » dit-on , quatre mois , elles mettent bas sur
 » la fin de l'hiver , & produisent ordinairement
 » quatre petits ; les mâles les quittent à-peu-près
 » dans ce temps , ils vont à la campagne jouir
 » des douceurs des fruits du printemps ; ils
 » reviennent de temps en temps à la cabane ,
 » mais il n'y séjournent plus. Les meres y de-

» meurent occupées à allaiter, à soigner, à éle-
» ver leurs petits, qui sont en état de les sui-
» vre au bout de quelques semaines ; elles
» vont à leur tour se promener, se rétablir à
» l'air, manger du poisson, des écrevisses, des
» écorces nouvelles, & passent ainsi l'été sur
» les eaux, dans les bois . . . C'est principale-
» ment en hiver que les chasseurs les cher-
» chent, parce que leur fourrure n'est parfai-
» tement bonne que dans cette saison ; & lorf-
» qu'après avoir ruiné leur établissement, il
» arrive qu'ils en prennent un grand nombre,
» la société trop réduite ne se rétablit point :
» le petit nombre de ceux qui ont échappé à
» la mort ou à la captivité se disperse, ils
» deviennent fuyards, leur génie flettri par la
» crainte ne s'épanouit plus, ils s'enfouissent,
» eux & tous leurs talens, dans un terrier,
» où rabaissés à la condition des autres ani-
» maux, ils menent une vie timide, ne s'oc-
» cupent plus que des besoins présens, n'e-
» xercent que leurs facultés individuelles, &
» perdent sans retour les qualités sociales que
» nous venons d'admirer.

» Quelque admirables en effet, quelque
» merveilleuses que puissent paroître les choses
» que nous venons d'exposer au sujet de la
» société & des travaux des Castors, nous

« osons dire qu'on ne peut pas douter de leur
 « réalité ; toutes les relations faites en diffé-
 « rens temps par un grand nombre de témoins
 « oculaires, s'accordent sur les faits que nous
 « avons rapportés, & si notre récit diffère
 « de celui de quelques-uns d'entre eux, ce
 « n'est que dans les points où ils nous ont
 « paru enfler le merveilleux, aller au delà du
 « vrai & quelquefois même de toute vraisem-
 « blance. »

Qu'est-il besoin de recourir aux animaux
 étrangers ? Les Fourmis & les Abeilles ne
 nous présentent-elles pas journellement des
 phénomènes aussi singuliers ?

Des Four-
 mis & des
 Abeilles,

Que dirons-nous de l'instinct des Oiseaux
 de passage, de la fidélité conjugale dont le
 genre volatile nous présente le modèle ?

Des Oiseaux ;

« Voici, selon M. de Buffon (a), l'ordre
 « des sens, que la Nature paroît avoir établi
 « pour les différens êtres que nous considé-
 « rons. Dans l'homme, le sens du toucher
 « est le premier, c'est-à-dire le plus parfait,
 « le goût est le second, la vue le troisième,
 « l'ouïe le quatrième, & l'odorat le dernier
 « sens. Dans le quadrupède, l'odorat est le

Ordre des
 sens dans les
 animaux &
 dans l'hom-
 me, & de ses
 effets.

(a) Des Oiseaux, Tome 1. Discours sur la nature des
 Oiseaux, pag. 66 & suiv.

» premier , le goût le second , ou plutôt ces
 » deux sens n'en font qu'un , la vue le troi-
 » sieme , l'ouïe le quatrieme , & le toucher le
 » dernier. Dans l'oiseau , la vue est le premier ,
 » l'ouïe est le second , le toucher le troisieme ,
 » le goût & l'odorat les derniers ; les sensa-
 » tions dominantes , dans chacun des êtres ,
 » suivront le même ordre.

Sixieme sens
 de l'amour ,
 dans les qua-
 drupedes &
 dans les oi-
 seaux ; fidé-
 lité conjugale
 de ces der-
 niers ; sa
 cause.

» Mais il y a un sixieme sens qui , quoique
 » intermittent , semble , lorsqu'il agit , com-
 » mander à tous les autres , & produire alors
 » les sensations dominantes , les mouvemens
 » les plus violens , & les affections les plus
 » intimes ; c'est le sens de l'amour. Rien n'é-
 » gale la force de ses impressions dans les
 » animaux quadrupedes , rien n'est plus pres-
 » sant que leurs besoins , rien de plus fou-
 » gueux que leurs desirs ; ils se recherchent
 » avec l'empressement le plus vif , & s'unissent
 » avec une espece de fureur. Dans les oi-
 » seaux , il y a plus de tendresse , plus d'at-
 » tachment , plus de morale en amour , quoi-
 » que le fonds physique en soit peut-être
 » plus grand que dans les quadrupedes. A
 » peine peut-on citer dans ceux-ci quelques
 » exemples de chasteté conjugale , & encore
 » moins de soins des peres pour leur progé-
 » niture ; au lieu que dans les oiseaux , ce

» sont les exemples contraires qui sont rares,
 » puisqu'à l'exception de ceux de nos basses-
 » cours & de quelques autres especes, tous
 » paroissent s'unir par un pacte constant, &
 » qui dure au moins aussi long-temps que
 » l'éducation de leurs petits. »

La cause de cet attachement est, selon
 M. de Buffon, dans les oiseaux comme dans
 l'homme, le besoin réciproque, les secours
 mutuels, les inquiétudes communes dans la
 construction de leur nid. Cet attachement
 devient plus durable par une seconde néces-
 sité, de ne pas laisser refroidir leurs œufs,
 par la crainte de perdre le fruit de leur
 amour pour lequel ils ont déjà pris tant de
 soin. » L'attachement qui
 » vient succéder à l'amour, subsiste dans
 » toute sa force pendant le temps de l'incu-
 » bation, & il paroît s'accroître encore &
 » s'épanouir davantage à la naissance des
 » petits, ce sont de nouveaux liens, leur
 » éducation est un nouvel ouvrage auquel le
 » pere & la mere doivent travailler de concert.
 » Les oiseaux nous représentent donc tout
 » ce qui se passe dans un ménage honnête,
 » de l'amour suivi d'un attachement sans
 » partage, & qui se répand ensuite sur la
 » famille. »

N.º 2.

On réunit les réflexions de nos Sages sur les faits qui viennent d'être exposés, & sur beaucoup d'autres semblables, & on examine quelles conséquences on en peut tirer contre l'immatérialité de notre ame.

Questions
auxquelles ces
faits donnent
lieu.

Pensez-vous, nous dit-on, que ces êtres qui montrent tant d'intelligence, qui souvent nous donnent des leçons de sagesse & de morale, ne soient que de pures machines? L'imaginer, n'est-ce pas reconnoître qu'il est très-possible que ce que nous nommons notre ame ne soit qu'une matiere organisée, disposée par le Créateur ou par la Nature, de maniere à produire les effets que nous sentons en nous-mêmes? Si les animaux ont une ame spirituelle comme nous, survit-elle à leur organisation? Aucun être immatériel ne peut périr par dissolution. Si l'ame des bêtes survit à leur organisation, que devient-elle? Une éternité heureuse ou malheureuse lui est-elle destinée?

Que la preuve que le sens intime nous fournit de l'immatérialité de notre ame, ne seroit pas altérée par l'im-

Je pourrois reconnoître que je suis dans l'impossibilité de répondre à ces questions, sans donner atteinte à la certitude que j'ai de l'existence de l'être immatériel qui sent, qui pense, qui veut en moi.

Je connois, vous dirai-je, l'existence de mon ame par le sens intime; mais ce témoin irréprochable que je porte en moi, n'existe que pour moi. Je juge de mes semblables par moi-même; mais la preuve que j'ai de l'existence de l'ame d'un autre homme par analogie avec moi, quoique aussi convaincante, n'est cependant pas de même nature que celle que j'ai de l'existence de mon ame. Cette dernière a son principe en moi, elle s'identifie avec le principe de toute certitude humaine & ce raisonnement, *je pense, donc j'existe*; l'autre au contraire ne résulte que de la comparaison que je fais des actes extérieurs que je remarque dans mon semblable, avec ceux qui proviennent en moi du sentiment intérieur de mon intelligence & de ma volonté.

possibilité de
répondre à
ces questions.

La preuve qu'on pourroit avoir de l'intelligence des autres animaux, seroit certainement de même nature que celle que nous tirons de la similitude des actes des autres hommes; mais remarquez qu'il est de l'essence des preuves morales de tenir leur force de la réunion de tous les traits qui forment l'analogie. Cette analogie est parfaite dans nos semblables; aussi la preuve morale de l'existence de leurs ames égale-t-elle la preuve métaphysique; mais cette analogie n'est ni

ne peut être complete dans les animaux.

Les bêtes
sont-elles de
pures machi-
nes ? Système
de M. de
Buffon, dif-
férent de ce-
lui de Des-
cartes.

Les bêtes sont-elles de pures machines ? Je n'ai garde de décider cette question. Observez toutefois que cette supposition n'est nullement impossible. Je tire ma preuve de l'analyse même que M. de Buffon nous fait des actes extérieurs de l'animal & de son système, quoique bien différent de celui de Descartes.

Analyse des
actes exté-
rieurs des ani-
maux par M.
de Buffon. Il
leur accorde
tout, à l'ex-
ception de la
pensée & de
la réflexion.

» Pour mieux nous faire entendre (dit-il (a)),
» considérons un animal instruit ; un chien,
» par exemple , qui , quoique pressé par un
» violent appetit , semble n'oser toucher , &
» ne touche point en effet ce qui pourroit
» le satisfaire, mais en même-temps fait beau-
» coup de mouvemens pour l'obtenir de la
» main de son maître : cet animal ne paroît-il
» pas combiner ses idées ? Ne paroît-il pas desi-
» rer & craindre ; en un mot , raisonner comme
» un homme qui voudroit s'emparer du bien
» d'autrui , & qui , quoique violemment tenté,
» est retenu par la crainte du châtiment ? Voilà
» l'interprétation vulgaire de la conduite de

(a) Histoire Naturelle , Tome 5. *Discours sur la nature des animaux* , pag. 291 & suivantes. Les faits cités par M. Rousseau, *Emile* , Tome 3 , *Profession de Foi du Vicaire Savoyard* , sont de même nature que ceux dont M. de Buffon développe ici le mécanisme ; ils sont donc susceptibles de la même réponse.

» l'animal,

» l'animal. Comme c'est de cette façon que
» les choses se passent chez nous, il est natu-
» rel d'imaginer, & on imagine en effet qu'elles
» se passent de même dans l'animal. L'anal-
» gie, dit-on, est bien fondée, puisque l'or-
» ganisation & la conformation des sens, tant
» à l'extérieur qu'à l'intérieur, sont sembla-
» bles dans l'animal & dans l'homme. Cepen-
» dant ne devrions-nous pas voir que, pour
» que cette analogie fut en effet bien fon-
» dée, il faudroit quelque chose de plus, qu'il
» faudroit du moins que rien ne pût la démen-
» tir, qu'il seroit nécessaire que les animaux
» pussent faire & fissent, dans quelques occa-
» sions, tout ce que nous faisons? Or le con-
» traire est évidemment démontré. Ils n'in-
» ventent, ils ne perfectionnent rien, ils ne
» réfléchissent par conséquent sur rien; ils
» ne font jamais que la même chose de la
» même façon. Tout ce qui est relatif à
» leur appétit ébranle très-vivement leur sens
» intérieur, & le chien se jetteroit à l'instant
» sur l'objet de cet appétit, si ce même sens
» intime ne conservoit pas les impressions an-
» térieures de la douleur dont cette action a
» été précédemment accompagnée. Les im-
» pressions extérieures ont modifié l'animal;
» cette proie qu'on lui présente, n'est pas

» offerte à un chien simplement ; mais à un
» chien battu.... L'animal étant donc poussé,
» tout à la fois, par deux impulsions contraires,
» qui se détruisent mutuellement, il demeure
» en équilibre entre ces deux puissances éga-
» les..... Mais les ébranlemens de l'appétit
» & de la répugnance, ou, si l'on veut, du plai-
» sir & de la douleur, subsistant toujours ense-
» ble dans une opposition qui en détruit les
» effets, il se renouvelle en même temps, dans
» le cerveau de l'animal, un troisième ébran-
» lement qui a souvent accompagné les deux
» premiers, c'est l'ébranlement causé par l'ac-
» tion de son maître, de la main duquel il a
» souvent reçu ce morceau, qui est l'objet de
» son appétit ; & comme ce troisième ébran-
» lement n'est contrebalancé par rien de con-
» traire, il devient la cause déterminante du
» mouvement. Le chien sera donc déterminé
» à se mouvoir vers son maître, & à s'agiter
» jusqu'à ce que son appétit soit satisfait en
» entier. On peut expliquer de la même façon
» toutes les actions des animaux, quelque
» compliquées qu'elles puissent paroître.....
» Les animaux ont le sentiment, & même
» plus exquis que nous ne l'avons ; je crois
» ceci déjà prouvé par ce que nous avons dit
» de l'excellence de ceux qui sont relatifs à

» l'appétit , par la répugnance naturelle &
 » invincible qu'ils ont pour de certaines cho-
 » ses , & l'appétit constant & décidé qu'ils ont
 » pour d'autres choses , par cette faculté qu'ils
 » ont bien supérieurement à nous , de distinguer
 » sur-le-champ , & sans aucune incertitude ,
 » ce qui leur convient & ce qui leur est nui-
 » sible. . . .

» (a) Si je ne me suis pas bien expliqué ,
 » on doit avoir vu que , bien loin de tout ôter
 » aux animaux , je leur accorde tout , à l'ex-
 » ception de la *pensée* & de la *réflexion*. Ils ont
 » le sentiment ; ils l'ont même à un plus haut
 » degré que nous ne l'avons ; *ils ont aussi la*
 » *conscience de leur existence actuelle ; mais ils*
 » *n'ont pas celle de leur existence passée*. Ils ont
 » des sensations ; mais il leur manque la faculté
 » de les comparer , c'est-à-dire , la puissance
 » qui produit les idées ; car les idées ne sont
 » que des sensations comparées , ou , pour
 » mieux dire , des associations de sensations. . .

Les animaux ont la conscience de leur existence
actuelle ; mais ils n'ont pas celle de leur existence
passée ; ils n'ont donc pas de mémoire pro-
prement dite. Ici M. de Buffon se propose
à lui-même les objections les plus fortes.

Les ani-
 maux n'ont
 pas de mé-
 moire pro-
 prement dite.
 De la force
 des objec-
 tions qui
 s'élèvent con-
 tre cette pro-
 position.

(a) Ibid. Pag. 295.

» (a) Le contraire est démontré, me dira-t-on : ne reconnoissent-ils pas, après une absence, les personnes auprès desquelles ils ont vécu, les lieux qu'ils ont habités, les chemins qu'ils ont parcourus ? Ne se souviennent-ils pas des châtimens qu'ils ont essuyés, des caresses qu'on leur a faites, des leçons qu'on leur a données.... ? « C'est de ce souvenir même que M. de Buffon tire, comme on l'a vu, l'explication des actions des animaux qui semblent indiquer le plus de réflexion ».... (b) On ne peut donc leur refuser la mémoire, & une mémoire active, étendue, & peut-être plus fidelle que la nôtre. «

M. de Buffon répond, en distinguant la mémoire proprement dite, qui suppose la réflexion, la conscience, du souvenir, de la réminiscence. Les imbécilles comparés aux animaux.

M. de Buffon répond à cette objection, en distinguant *le souvenir*, la *réminiscence* produite par le renouvellement des sensations, de la *mémoire proprement dite*, qui compare les sensations présentes avec celles éprouvées précédemment, qui juge du temps, de la durée. Il accorde l'une à l'animal & à l'imbécille, & leur refuse l'autre.

(c) » Si l'on a donné quelque attention à ce que je viens de dire, on aura senti que je distingue deux especes de mémoire infiniment différentes l'une de l'autre par

(a) *Ibid.* Pag. 315.

(b) *Ibid.* Pag. 316.

(c) *Ibid.* Pag. 312 & 313.

» leur cause , & qui peuvent cependant
 » se ressembler en quelque sorte par leurs
 » effets ; la première est la trace de nos idées ;
 » & la seconde , que j'appellerois volon-
 » tiers *réminiscence* , plutôt que *mémoire* , n'est
 » que le renouvellement de nos sensations ,
 » ou plutôt des ébranlemens qu'elles ont cau-
 » sés. La première émane de l'ame , & , comme
 » je l'ai prouvé , elle est pour nous bien plus
 » parfaite que la seconde. Cette dernière , au
 » contraire , n'est produite que par le renou-
 » vellement des ébranlemens du sens intérieur
 » matériel , & elle est la seule qu'on puisse
 » accorder à l'animal & à l'imbécille ; leurs
 » sensations antérieures sont renouvelées par
 » les sensations actuelles ; elles se réveillent
 » avec toutes les circonstances qui les accom-
 » pagnent ; l'image principale & présente ap-
 » pelle les images anciennes & accessoires ; ils
 » sentent comme ils ont senti , ils agissent
 » comme ils ont agi , ils voient ensemble le
 » présent & le passé , mais sans les distinguer ,
 » sans les comparer , & par conséquent sans
 » les connoître. »

C'est ainsi que M. de Buffon explique les
 rêves communs aux animaux & aux hommes.
 Selon ce Naturaliste , le rêve est indépendant
 de l'ame dans l'homme comme dans l'animal.

On revient
 aux rêves , en
 développant
 le système de
 M. de Buffon.

(a) » A l'égard de la cause occasionnelle
 » des rêves qui fait que les sensations anté-
 » rieures se renouvellent sans être excitées par
 » des objets, ou par des sensations actuelles,
 » on observera que l'on ne rêve point lorsque
 » le sommeil est profond ; tout est alors assoupi ;
 » on dort tant en dehors , qu'en dedans ;
 » mais le sens intérieur s'endort le dernier , &
 » se réveille le premier , parce qu'il est plus
 » vif , plus actif , plus aisé à ébranler que les
 » sens extérieurs : le sommeil est dès-lors moins
 » complet & moins profond , c'est-là le temps
 » des songes illusoires ; les sensations anté-
 » rieures , sur-tout celles sur lesquelles nous
 » n'avons pas réfléchi , se renouvellent ; le
 » sens intérieur ne pouvant être occupé par
 » des sensations actuelles , à cause de l'inaction
 » des sens externes , agit & s'exerce sur les
 » sensations passées ; les plus fortes sont celles
 » qu'il saisit le plus souvent ; plus elles sont
 » fortes , plus les situations sont excessives ;
 » & c'est par cette raison que presque tous les
 » rêves sont effroyables ou charmans. »

Difficultés
 que présente
 l'hypothèse
 de M. de
 Buffon; *homo*
duplex.

J'ai déjà observé les difficultés que présente
 cette supposition. N'est-il pas plus naturel de
 penser que l'ame humaine agit dans les rêves,

comme dans *la veille* ; mais qu'elle est gênée par l'état dans lequel se trouve alors la machine organique à laquelle elle est unie, & qu'elle ne se rappelle pas ce qu'elle a pensé dans un sommeil profond, parce que le cerveau est alors incapable d'en conserver les traces ?

C'est ce *sentiment intérieur*, produit par les sensations, mais essentiellement différent des sensations, qu'on nomme *instinct* dans l'animal, & que M. de Buffon suppose exister dans l'homme, comme dans la bête, indépendamment de l'âme immatérielle qui combine les sensations, qui les compare, qui les juge, qui détermine sa volonté par des motifs que l'intelligence lui présente : *homo duplex*, dit-il(a), ceci renferme encore des difficultés insolubles.

Que la sensation soit purement mécanique, je le conçois ; car je n'y vois que du mouvement excité sur les organes par les objets, extérieurs ; mais que le sentiment intérieur qui s'élève en moi à l'occasion de la sensation, appartienne à la matière, c'est ce qu'il m'est impossible d'imaginer ; car ce sentiment me paroît, par sa nature, incompatible avec l'essence de l'être étendu ; si la matière étoit susceptible de sentiment, je ne vois pas pour-

On continue de développer les difficultés que présente le système de M. de Buffon ; le mot d'*instinct* n'offre aucune idée à mon esprit.

(a) *Ibid.* Pag. 336.

quoi elle ne seroit pas capable de comparer ses sensations, de réfléchir, de juger, de vouloir même. Est-il nécessaire d'admettre un milieu entre mes sens corporels & l'être qui pense en moi ? Nullement ; car ce milieu seroit matériel ou immatériel ; si vous le supposez immatériel , il se confond avec l'ame ; si vous admettez qu'il soit matériel , je ne le conçois pas. D'ailleurs ce milieu ne répond point à l'objection qui naît de l'impossibilité dans laquelle nous sommes de comprendre la nature de la communication qui existe en nous , entre la machine organique & l'être spirituel , qui sent , qui pense , & qui veut , communication à laquelle nous ne pouvons assigner d'autre cause que la volonté du Créateur. Si vous supposez ce milieu matériel , je trouve la même difficulté à comprendre comment il agit sur l'ame immatérielle , & comment il en reçoit les impressions. Qu'est-ce qu'un être qui ne seroit ni matériel ni immatériel , ni étendu ni inétendu , &c. ? Le nom d'*instinct* ne présente donc aucune idée à mon esprit ; mais est-il nécessaire d'admettre le sentiment dans les bêtes ? On peut répondre à M. de Buffon qu'il n'est aucune des opérations qu'il a décrites , qui ne pût s'expliquer par la seule action & réaction de la machine organique. Telles sont les

objections que les Disciples de *Déscartes* opposent à leurs adversaires.

L'Auteur du *Système de la Nature* compare l'homme à une *harpe organisée, qui rend des sons, & se demande à elle-même pourquoi elle les rend.*

— Vous prétendez expliquer toutes les actions de l'homme même, par des opérations purement mécaniques; & je conviens, que, sans le secours du sens intime qui m'instruit de mon existence, de ma liberté, de la faculté que j'ai de réfléchir, de comparer mes idées, je n'aurois aucune preuve de l'existence de mon ame. En quoi répugne-t-il donc à la raison que les actes extérieurs, que j'apperois dans les animaux, soient le résultat d'opérations purement mécaniques? Si les actions des hommes ne nous offroient rien de supérieur à celles de l'animal, je vous demanderois pourquoi vous essayez d'étouffer en moi la lumière que le sens intime me présente, pour m'assimiler à d'autres êtres dont je ne peux juger que par des actes extérieurs qui feroient incapables de me faire connoître le principe de mes propres actions, si je n'étois guidé par le sentiment intérieur de mon existence, de ma pensée, de ma volonté?

Admettons un *instinct* dans les animaux; quoique nous n'en concevions pas la nature, la supériorité de l'homme ne fera pas moins constante, & par conséquent l'analogie sera

Ce ne sont pas les actes extérieurs, mais le sens intime qui nous instruit du principe qui existe en nous.

On revient à quelques caractères distinctifs de la supériorité de l'homme, &c

première-
ment la fa-
culté de se
perfection-
ner, & de
perfectionner
les autres ani-
maux.

toujours imparfaite entre lui & l'animal. J'ai prouvé ailleurs cette supériorité, d'après les observations de M. de Buffon, & je n'y reviens que pour appuyer sur quelques circonstances qui me paroissent dissiper tous les doutes.

Quelle que soit l'industrie des bêtes, l'expérience démontre qu'elles sont incapables de se perfectionner par elles-mêmes ; les abeilles construisent leurs ruches, l'hirondelle son nid, les castors leurs cabanes, comme ils les construisoient il y a deux mille ans ; l'uniformité la plus entière règne dans le travail de l'espèce livrée à elle-même.

Ce n'est pas que les animaux ne puissent être instruits, perfectionnés ; mais l'homme seul leur donne une éducation qu'ils ne tiennent ni de la Nature, ni de la réflexion.

Cette per-
fection que
l'animal ac-
quiert est pu-
rement mé-
chanique, se-
lon M. de
Buffon.
L'homme seul
jouit de ses
propres ré-
flexions.

» L'excellence des sens vient de la Nature
(dit M. de Buffon (a)), mais l'art & l'habi-
» tude peuvent leur donner un plus grand
» degré de perfection ; il ne faut pour cela
» que les exercer souvent & toujours sur les
» même objets : un Peintre accoutumé à con-
» sidérer attentivement les formes, verra, au
» premier coup d'œil, une infinité de nuances &
» de différences qu'un autre homme ne pourra
» saisir qu'avec beaucoup de temps, & que

(a) *Ibid.* Pag. 382 & 383.

» même il ne pourra peut-être saisir ; un Musi-
 » cien, dont l'oreille est continuellement exer-
 » cée à l'harmonie, fera vivement choqué d'une
 » dissonnance, une voix fausse, un son aigre
 » l'offensera, le blessera; son oreille est un instru-
 » ment qu'un son discordant démonte & désac-
 » corde; l'œil du Peintre, un tableau où les nuan-
 » ces les plus légères sont senties, où les traits
 » les plus délicats sont tracés. On perfectionne
 » ainsi les sens & même l'appétit des animaux;
 » on apprend aux oiseaux à répéter des paro-
 » les & des chants; on augmente l'ardeur du
 » chien pour la chasse en lui faisant curée;
 » mais cette perfection, que l'industrie de
 » l'homme donne à l'animal, est purement mé-
 » canique. »

» Les animaux n'ont qu'un moyen d'a-
 » voir du plaisir (dit encore M. de Buf-
 » fon (a)), c'est d'exercer leur sentiment pour
 » satisfaire leur appétit. Nous avons cette
 » même faculté, & nous avons de plus un
 » autre moyen de plaisir, c'est d'exercer notre
 » esprit, dont l'appétit est de savoir. Cette
 » source de plaisir seroit la plus abondante &
 » la plus pure, si nos passions, en s'opposant
 » à son exercice, ne venoient la troubler . . .

Des plaisirs
de l'esprit
dans l'hom-
me. Aveu de
l'Auteur du
Système de la
Nature.

(a) *Ibid.* Pag. 301.

„ L'avantage que les Savans & les Gens de
 „ Lettres ont sur les ignorans (a), sur les gens
 „ désœuvrés, ou inhabitués à penser & à étu-
 „ dier (dit l'Auteur du *Système de la Nature*),
 „ n'est dû qu'à la multitude & à la variété des
 „ idées que fournissent à l'esprit l'étude &
 „ la réflexion. L'esprit d'un homme qui pense,
 „ trouve plus de pâture dans un bon livre,
 „ que l'esprit d'un ignorant, dans tous les plai-
 „ sirs que ses richesses lui procurent. Etudier,
 „ c'est amasser un magasin d'idées; c'est la
 „ multitude & la combinaison des idées qui
 „ met tant de différence entre les hommes, &
 „ qui leur donne de l'avantage sur les autres
 „ animaux . . . » — D'accord, Monsieur, mais
 ces avantages existeroient-ils, si l'homme
 n'étoit qu'un pur mécanisme, ou si l'animal
 avoit, comme lui, la faculté de combiner ses
 sensations, & de former des idées par la
 réflexion?

Variété
 dans les ou-
 vrages des
 hommes,
 effet de la
 liberté.

Enfin, ce qui produit cette variété immense
 dans les ouvrages des hommes, ce qui les rend
 souvent inférieurs à ceux de l'animal, & tou-
 tefois, ce qui est dans l'homme le caractère
 distinctif de la supériorité de nature, c'est la

(a) *Système de la Nature*, Partie première, chap. 15,
 pag. 329 dans la Note.

liberté. J'ignore si l'animal a une volonté ; mais l'uniformité de ses actions me prouve qu'il n'est pas libre. S'il en est ainsi, quand j'admetteroie en lui toutes les autres facultés que je sens en moi , je n'aurois aucune raison de croire que le principe de ses facultés dût survivre à son organisation. Je prouverai , dans un instant , que le dogme de l'immortalité de notre ame est la conséquence de la certitude que nous avons de l'existence du mal moral ; n'oublions pas cet aveu de M. de Voltaire : » à quelque fatalité que l'on » croie toutes nos actions attachées, l'homme » agira toujours comme s'il étoit libre (a). « Pourquoi en est-il ainsi ? Parce qu'aucun raisonnement ne peut effacer en nous l'impression produite par le sens intime de notre liberté.

J'ai exposé sommairement dans ce §. le système de *Descartes* sur l'ame des bêtes ; résumons en peu de mots avec le Peintre de la Nature, *la Fontaine* :

Résumé du
système de
Descartes &c
de tout ce §.

» Ils disent donc
» Que la bête est une machine ,
» Qu'en elle tout se fait sans choix & par ressorts ;
» Nul sentiment , point d'ame , en elle tout est corps ;
» Telle est la montre qui chemine

(a) M. de Voltaire. *Mélanges de Philosophie*, l'art. 1 chap. 4 de la Liberté de l'Homme.

- » A pas toujours égaux , aveugle & sans dessein.
- » Ouvrons-là , lisons dans son sein :
- » Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde.
- » La premiere meut la seconde ,
- » Une troisieme suit , elle sonne à la fin.
- » Au dire de ces gens la bête est toute telle :
- » L'objet la frappe en un endroit :
- » Ce lieu frappé s'en va tout droit ,
- » Selon nous , au voisin en porter la nouvelle :
- » Le sens de proche en proche aussi-tôt la reçoit ;
- » L'impression se fait ; mais comment se fait-elle ?
- » Selon eux par nécessité ,
- » Sans passion , sans volonté ,
- » L'animal se sent agité
- » De mouvemens que le vulgaire appelle
- » Tristesse , joie , amour , plaisir , douleur cruelle
- » Ou quelque autre de ces états :
- » Mais ce n'est point cela , ne vous y trompez pas.

Nos Sages admettent en nous cette nécessité , pour nous réduire au pur mécanisme. La raison m'apprend qu'un être immatériel ne peut agir directement sur un être matériel ; mais ce que la loi de l'Etre infini opere sur la machine organique qui m'environne , à l'occasion des sentimens , des pensées , des volontés excitées dans mon ame , pourquoi les seules loix de la mécanique ne l'opé-
roient-elles pas dans l'animal ? Suis-je pour cela en droit de douter de l'immatérialité du principe qui agit dans l'homme. Nullement ; car je

sens cette action en moi ; il n'est pas en mon pouvoir d'attribuer à la matiere les sentimens, les pensées, les volontés que j'éprouve & que j'excite ; une analogie complete m'assûre qu'il en est de même dans mes semblables :

- » J'ai le don de penser, & je fais que je pense :
- » Or vous savez, Iris, de certaine science,
- » Que quand la bête penseroit,
- » La bête ne réfléchiroit
- » Sur l'objet ni sur la pensée. «

Ce qui me prouve que la bête ne réfléchit pas, c'est l'expérience, l'uniformité des actes dans chaque espece d'animaux, caractère plus approchant du mécanisme que de la réflexion & de la volonté.

- » Descartes va plus loin, & soutient nettement
- » Qu'elle ne pense nullement.
- »
- » Pour chanter leurs combats l'Acheron nous devoit
- » Rendre Homere. Ah ! s'il le rendoit,
- » Et qu'il rendît aussi le rival d'Epicure,
- » Que diroit ce dernier sur ces exemples-ci ?
- » Ce que j'ai dit : qu'aux bêtes la Nature
- » Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci :
- » Que la mémoire est corporelle,
- » Et que, pour en venir aux exemples divers,
- » Que j'ai mis au jour dans ces vers,
- » L'animal n'a besoin que d'elle.

- » L'objet , lorsqu'il revient , va dans son magasin
 » Chercher par le même chemin
 » L'image auparavant tracée ,
 » Qui , sur les mêmes pas , revient pareillement
 » Sans le secours de la pensée ,
 » Causer un même événement.
 » NOUS AGISSONS TOUT AUTREMENT.
 » La volonté nous détermine ,
 » Non l'objet , ni l'instinct. Je parle , je chemine ,
 » Je sens en moi certain agent :
 » Tout obéit dans ma machine
 » A ce principe intelligent.
 » Il est distinct du corps , se conçoit nettement ,
 » Se conçoit mieux que le corps même ;
 » De tous nos mouvemens c'est l'arbitre suprême :
 » MAIS COMMENT LE CORPS L'ENTEND-IL ?
 » C'est-là le point ; je vois l'outil
 » Obéir à la main ; mais la main , qui la guide ?
 » Eh ! qui guide les Cieux & leur course rapide ? «
 »

LA FONTAINE , Livre X , Fable I.



§. IX.

Qu'est-ce que la vie ? On examine les deux définitions de l'Auteur du Système de la Nature & de M. de Voltaire , & l'on prouve qu'elles renferment l'une & l'autre une pétition de principe.

» (a) Il faudroit, dit un Auteur anonyme,
 » définir la vie avant de raisonner de l'ame ;
 » mais c'est ce que j'estime impossible, parce
 » que, dans la Nature, il y a des choses si uni-
 » ques & si simples, que l'imagination ne peut
 » ni les définir, ni les réduire à des choses
 » plus simples qu'elles-mêmes ; telles sont la
 » vie, la blancheur, la lumière, que l'on n'a
 » pu définir que par leurs effets. *Voyez Dissertations mêlées, pag. 252.* La vie est l'assemblage des mouvemens propres à un être organisé, & le mouvement ne peut être qu'une propriété de la matière. «

L'idée que l'Auteur du Système de la Nature nous donne de la vie, renferme une pétition de principe.

—Ne vous appercevez-vous pas, Monsieur, que vous tombez encore dans une pétition de principe ? Votre définition seroit juste si le sens intime ne nous apprenoit qu'il existe

(a) Système de la Nature, Partie première, chapitre 6, pag. 78 dans la Note.

en nous d'autres facultés que le mouvement propre à la matière ; c'est ce que vous essayez en vain de méconnoître.

Le même reproche s'applique à la définition de M. de Voltaire.

M. de Voltaire répond à cette question par une autre définition.

» (a) La *vie*, dit-il, c'est organisation avec
 » faculté de sentir. Ainsi on dit que les ani-
 » maux sont en *vie* ; on ne le dit des plantes
 » que par extension, par une espèce de mé-
 » taphore ou de catachrese. Elles sont orga-
 » nisées, elles végètent ; mais n'étant pas ca-
 » pables de sentiment, elles n'ont pas pro-
 » prement de *vie*.

» On peut être en *vie*, sans avoir un sen-
 » timent actuel ; car on ne sent rien dans
 » une apoplexie complète, dans une léthargie,
 » dans un sommeil plein & sans rêves, mais
 » on a le pouvoir de sentir..... «

M. de Voltaire prouve sa définition par des hypothèses impossibles à vérifier.

J'ignore quel est l'état de l'âme dans l'apoplexie, dans la léthargie, dans un sommeil profond ; cet état qui m'est inconnu ne peut donc me décider.

» (b) Peut-on vivre, ajoute M. de Voltaire,
 » sans éprouver des sensations ? Mais suppo-
 » sons un enfant qui meurt après avoir tou-

(a) Questions sur l'Encyclopédie sur le mot *Vie*.

(b) *Ibid.*

» jours été en léthargie; il a existé, mais il
 » n'a pas vécu. «

Autre supposition qu'il nous est impossible de vérifier. Si vous admettez dans cet enfant des mouvemens, une organisation, j'ai lieu de conjecturer, par analogie, qu'il a éprouvé des sensations, quoique je n'en aye aperçu aucun signe extérieur; si cet enfant n'avoit ni mouvement ni organisation, il n'étoit pas en léthargie, il étoit mort.

Essayons une autre définition.

Le mot *vie* est un terme générique, dont la définition doit varier suivant les objets auxquels il s'applique. Je dirai donc des *végétaux*, que leur *vie* consiste dans la pure organisation; je dirai des *animaux*, si vous supposez qu'ils aient des sentimens comme ils en ont évidemment le signe, que leur *vie* est organisation avec faculté de sentir; mais le sens intime m'apprend que la *vie* dans l'homme est organisation avec faculté de sentir, de penser, (c'est-à-dire, de réfléchir, de combiner ses sensations) & de vouloir.

Le mot *vie*, terme générique. Sa définition varie selon les objets.

» La pensée est-elle nécessaire à la vie de
 » l'homme? — Non, dit M. de Voltaire (a).
 » . . . Supposez un imbécille qui n'ait jamais

La pensée est-elle nécessaire à la vie de l'homme? On examine la réponse de

(a) *Ibid.*

M. de Voltaire à cette question.

« eu d'idées complètes, & qui ait eu du sentiment, certainement il a vécu sans penser, il n'a eu que des idées simples & des sensations . . . » — Il a eu des idées simples, dites-vous, donc il a pensé; car l'idée résulte de la réflexion sur les sensations que nous éprouvons.

— « (a) Delà quelques penseurs pensent que la pensée n'est point de l'essence de l'homme. . . . »

— Est-il constant qu'il existe des imbécilles tels que vous venez de les décrire? Je n'apperçois rien, à l'extérieur, qui m'indique une suite d'idées; cependant j'apperçois des actions, & dès-lors je suis en droit de conclure que ces actions ont le même principe en eux qu'en moi; une volonté bien ou mal dirigée.

— « (b) Les Docteurs, qui croient penser, répondent que ces idiots ont des idées fournies par les sensations.

« Les hardis penseurs leur répondent, qu'un chien de chasse, qui a bien appris son métier, a des idées beaucoup plus suivies, qu'il est fort supérieur à ces idiots. »

— Je réponds à ces hardis penseurs qu'ils

(a) *Ibid.*

(b) *Ibid.*

cherchent la solution d'un problème, dans une chose qui leur est inconnue, que ce n'est pas la marche naturelle du raisonnement ; mais je me suis trop étendu sur cette objection pour y revenir.

SECTION II.

De l'immortalité de l'ame,

§. I.

Que l'impossibilité de découvrir par la raison quel sera l'état de notre ame après la dissolution de nos organes, ne doit pas nous faire penser qu'elle sera anéantie. Preuve de l'immortalité de l'ame tirée de l'existence du mal physique & du mal moral en ce monde. Combien cette preuve est puissante? On répond à quelques doutes de M. Rousseau.

« Si l'on fait attention (dit M. de Buf-
 « fon (a)), que notre ame est souvent, pen-
 « dant le sommeil & l'absence des objets, affec-
 « tée de sensations, que ces sensations sont
 « quelquefois fort différentes de celles qu'elle
 « a éprouvées par la présence de ces mêmes

On recueille
 quelques ré-
 flexions par
 lesquelles M.
 de Buffon
 nous conduit
 à la preuve
 de l'immorta-
 lité de notre
 ame, & on
 les apprécie.

(a) Histoire Naturelle de l'Homme, Tome 4, pag. 157.

» objets, en faisant usage de ses sens, ne vien-
» dra-t-on pas à penser que cette présence des
» objets n'est pas nécessaire aux sensations,
» & par conséquent, que notre ame & nous,
» peuvent exister tous seuls, & indépendem-
» ment de ces objets ; car, dans le sommeil &
» après la mort, notre corps existe, & a même
» tout le genre d'existence qu'il peut compor-
» ter ; il est le même qu'il étoit auparavant ;
» cependant l'ame ne s'apperçoit plus de
» l'existence du corps ; il a cessé d'être pour
» nous. . . . ».

J'ignore quel est l'état de l'ame dans la léthar-
gie, pendant un sommeil profond ; j'ai lieu
de croire que mon cerveau n'est pas disposé
de maniere que les traces de mes idées puis-
sent s'y graver ; car c'est par le moyen de cet
organe & de la communication intime des
deux substances que je conserve la mémoire des
sensations que j'ai éprouvées, de mes propres
idées, &c. Cette communication ne subsistera
plus après ma mort ; cependant l'identité de
personne n'existeroit plus pour moi, si mon
ame ne conservoit le souvenir de ses actions,
de ses pensées, de ses volontés ; je l'ai prouvé.
Par quelle voie aura-t-elle ce souvenir ? Je l'i-
gnore ; c'est un ordre de choses qui n'est pas à
ma portée. Je conçois cependant que l'Auteur

de la communication des deux êtres qui sont en moi , peut , par sa seule volonté , conserver en moi ce souvenir , sans le secours des organes qui lui servent comme de milieu en ce monde : mais cette ignorance pourroit-elle me déterminer à croire que mon ame immatérielle , par sa nature , fera anéantie lorsque mes organes seront détruits par la mort ? C'est ce que je me propose maintenant d'examiner.

» Si l'ame est immatérielle (dit le Philoso-
 » phe de Geneve (a)) , & si elle lui survit , la
 » Providence est justifiée. Quand je n'aurois
 » d'autre preuve , de l'immatérialité de l'ame ,
 » que le triomphe du méchant & l'oppression du
 » juste en ce monde ; cela seul m'empêcheroit
 » d'en douter. Une si choquante dissonnance ,
 » dans l'harmonie universelle , me feroit cher-
 » cher à la résoudre ; je me dirois : tout ne finit
 » pas pour nous après la vie , tout rentre dans
 » l'ordre à la mort ; j'aurois , à la vérité , l'em-
 » barras de demander où va l'homme , quand
 » tout ce qu'il avoit de sensible est détruit.
 » Cette question n'est plus une difficulté pour
 » moi , si-tôt que j'ai reconnu deux substances ;
 » il est très-simple que durant ma vie corpo-

M. Rousseau
 tire la preuve
 de l'immorta-
 lité de l'être
 pensant , de
 la certitude
 du mal physi-
 que & du mal
 moral en ce
 monde.

(a) Emile , Tome 3. Profession de Foi du Vicaire Savoyard.

» relle , n'apperveant rien que par mes sens ,
» ce qui ne leur est point soumis m'échappe.
» Quand l'union de l'ame & du corps est rom-
» pue , je conçois que l'un peut se dissoudre &
» l'autre se conserver : pourquoi la destruction
» de l'un entraînera-t-elle la destruction de
» l'autre ? Au contraire , étant de nature si
» différentes , ils étoient , par leur union , dans
» un état violent , & quand cette union cesse ,
» ils rentrent tous deux dans leur état naturel ;
» la substance active est vivante & regagne
» toute la force qu'elle employoit à mouvoir
» la substance passive & morte : hélas ! je le
» sens trop par mes vices , l'homme ne vit qu'à
» moitié durant sa vie , & la vie de l'ame ne
» commence qu'à la mort du corps.

» Mais quelle est cette vie ? & l'ame est-elle
» immortelle par sa nature ? Mon entendement
» ne conçoit rien sans bornes. Tout ce qu'on
» appelle infini m'échappe. Que puis-je affir-
» mer ? quels raisonnemens puis-je faire , sur
» ce que je ne puis concevoir ? Je crois que
» l'ame survit au corps assez pour le maintien de
» l'ordre. Qui sait si c'est assez pour durer tou-
» jours ? Toutefois je conçois comment le
» corps s'use & se détruit par la division des
» parties ; mais je ne puis concevoir une des-
» truction pareille de l'être pensant ; & n'ima-

„ ginant point comment il peut mourir, je
 „ présume qu'il ne meurt point : puisque cette
 „ présomption me console & n'a rien de dérai-
 „ sonnable , pourquoi craindrois-je de m'y
 „ livrer ?

„ Je sens mon ame , je la connois par le sen-
 „ timent & la pensée , je fais qu'elle est , sans
 „ savoir quelle est son essence. Je ne puis rai-
 „ sonner sur des idées que je n'ai pas ; ce que je
 „ fais bien , c'est que l'identité du *moi* ne se
 „ prolonge que par la mémoire , & que , pour
 „ être le même en effet , il faut que je me sou-
 „ vienne d'avoir été. Or , je ne saurois me
 „ rappeler , après ma mort , ce que j'ai été du-
 „ rant ma vie , que je ne me rappelle aussi ce que
 „ j'ai senti , & par conséquent ce que j'ai fait ,
 „ & je ne doute point que ce souvenir ne fasse
 „ un jour la félicité des bons & le tourment
 „ des méchans. Ici-bas mille passions ardentes
 „ absorbent le sentiment interne , & donnent
 „ le change aux remords. Les humiliations ,
 „ les disgraces qu'attire l'exercice des vertus ,
 „ empêchent d'en sentir tous les charmes.
 „ Mais quand , délivrés des illusions que nous
 „ font le corps & les sens , nous jouirons de
 „ la contemplation de l'Etre suprême & des
 „ vérités éternelles dont il est la source , quand
 „ la beauté de l'ordre frappera toutes les puis-

» fances de notre ame , & que nous ferons uni-
» quement occupés à comparer ce que nous
» avons fait avec ce que nous avons dû faire ;
» c'est alors que la voix de la conscience
» reprendra sa force & son empire ; c'est alors
» que la volupté pure qui naît du contente-
» ment de soi-même , & le regret amer de s'être
» avili, distingueront, par des sentimens iné-
» puisables , le sort que chacun se sera préparé.
» Ne me demandez pas, ô mon bon ami ! s'il
» y aura d'autres sources de bonheur & de pei-
» nes ; je l'ignore , & c'est assez de celles que
» j'imagine pour me consoler de cette vie &
» m'en faire espérer une autre. Je ne dis point
» que les bons seront récompensés ; car quel
» autre bien peut attendre un être excellent
» que d'exister selon sa nature ? Mais qu'ils
» seront heureux, parce que leur Auteur, l'Au-
» teur de toute justice, les ayant faits sensibles,
» ne les a pas faits pour souffrir, & que, n'ayant
» pas abusé de leur liberté sur la terre, ils
» n'ont pas trompé leur destination par leur
» faute. Ils ont souffert pourtant dans cette
» vie ; ils seront donc dédommés dans une
» autre. Ce sentiment est moins fondé sur le
» mérite de l'homme , que sur la notion de
» bonté qui me semble inséparable de l'essence
» divine. Je ne fais que supposer les loix de

» l'ordre observées, & Dieu constant à lui-
 » même.

» Ne me demandez pas non plus si les tour-
 » mens des méchans seront éternels; je l'ignore
 » encore, & n'ai point la vaine curiosité
 » d'éclaircir des questions inutiles. Que m'im-
 » porte ce que deviendront les méchans? Je
 » prends peu d'intérêt à leur sort; toutefois
 » j'ai peine à croire qu'ils soient condamnés à
 » des tourmens sans fin. Si la suprême justice
 » se venge, elle se venge dès cette vie. Vous,
 » & vos erreurs, ô Nations! vous êtes ses mi-
 » nistres. Elle employe les maux que vous
 » vous faites, à punir les crimes qui les ont
 » attirés; c'est dans vos cœurs insatiables,
 » rongés d'envie, d'avarice & d'ambition,
 » qu'au sein de vos fausses prospérités, les pas-
 » sions vengeresses punissent vos forfaits. Qu'est-
 » il besoin d'aller chercher l'enfer dans l'autre
 » vie? Il est dès celle-ci dans le cœur des mé-
 » chans.

» Où finissent nos besoins périssables, où
 » cessent nos desirs insensés, doivent cesser
 » nos passions & nos crimes. De quelle per-
 » versité de purs esprits seroient-ils suscepti-
 » bles? N'ayant besoin de rien, pourquoi
 » seroient-ils méchans? Si, destitués de nos
 » sens grossiers, tout leur bonheur est dans la

» contemplation des êtres, ils ne sauroient
 » vouloir que le bien ; & quiconque cesse d'être
 » méchant, peut-il être jamais misérable ?
 » Voilà ce que j'ai du penchant à croire, sans
 » prendre peine à me décider là-dessus. O Etre
 » également clément & bon ! quels que soient
 » tes décrets, je les adore. Si tu punis les mé-
 » chans, j'anéantis ma foible raison devant
 » ta justice ; mais si les remords de ces infor-
 » tunés doivent s'éteindre avec le temps, si
 » leurs maux doivent finir, & si la même paix
 » nous attend un jour, je t'en loue. Le mé-
 » chant n'est-il pas mon frere ? Combien de
 » fois ai-je été tenté de lui ressembler ? Que,
 » délivré de sa misere, il perde aussi la mali-
 » gnité qui l'accompagne, qu'il soit heureux
 » ainsi que moi, loin d'exciter ma jalou-
 » sie, son bonheur ne fera qu'ajouter au
 » mien. »

On reprend
 en détail les
 réflexions du
 Philosophe
 de Geneve,
 & ses doutes.
 On les appro-
 fonde, & on
 discute.

Ces notions sont, pour la plupart, puisées dans les conséquences qui résultent du sentiment de notre existence, qui nous conduit infailliblement à celle de l'existence de l'Etre infini, & dans le spectacle que le monde moral & physique nous présente.

Essayons de les approfondir pour dissiper une partie des doutes qu'elles pourroient laisser dans quelques esprits.

Si l'ame est immatérielle , elle peut survivre au corps ; & si elle lui survit , la Providence est justifiée.—Je crois comme vous l'ame immatérielle ; mais ce n'est pas seulement de la spiritualité de l'ame , que je tire cette conséquence , qu'elle survit à la dissolution de nos organes ; c'est principalement de l'existence du mal physique , & sur-tout du mal moral , qui suppose une autre vie , un autre ordre de choses , dans lequel les bons soient heureux , & les méchans malheureux ; la raison me conduit à ce dogme si nécessaire au maintien de la société , adopté universellement par tous les peuples policés ; je l'ai prouvé dans le Chapitre précédent.

La preuve de l'immortalité de l'ame qu'on déduit de son immatérilité , est moins forte.

De ce que notre ame est immatérielle , que résulte-t-il , suivant vous-même ? Qu'elle n'est pas capable de s'user , de se détruire comme le corps , par la division des parties ; mais si Dieu avoit donné la faculté de sentir , de penser , de vouloir , à une portion de la matière , comme M. Loke a pensé qu'il le pourroit faire , en quoi seroit-il contradictoire de dire que Dieu conserve cette partie de matière , après la dissolution des organes auxquels elle étoit unie en ce monde , & qu'il la conserve avec les facultés qu'il lui avoit attribuées en ce monde ?

T. 3. P. 3.

*

Comment
M. Nicole tire
la preuve de
l'immortalité
de l'ame, de
son immaté-
rialité.

» L'anéantissement d'un être (dit un Théolo-
» logien du dernier siècle (a)), est pour nous
» inconcevable; nous n'en avons aucun exem-
» ple dans la Nature, toute notre raison s'y
» oppoie; pourquoi forcerions-nous donc
» notre imagination & notre raison pour ti-
» rer les êtres pensans de la condition de tous
» les autres êtres, qui, étant une fois nés,
» ne retombent jamais dans le néant? Et
» pourquoi craindrons-nous pour nos ames
» qui sont infiniment plus nobles que nos
» corps, l'anéantissement que nous ne
» craignons pas pour nos corps? »

Cependant, si l'être qui est en nous le prin-
cipe du sentiment, de la pensée, & de la vo-
lonté, le centre commun auquel se rapportent
toutes les impressions qui sont faites sur nos
organes, étoit une portion de la matiere,
il seroit plus facile de concevoir qu'il perdit

(a) Nicole, Essais de Morale, tome 1. *Discours sur l'Existence de Dieu & l'immortalité de l'ame.* Il faut entendre, sans une volonté expresse du Créateur; autrement il suivroit du principe de M. Nicole, que la matiere seroit éternelle, ce qu'on ne peut attribuer à ce Théologien. Voyez dans le Chapitre de la Création l'abus qu'on fait de cette proposition qui n'est vraie que dans le cours ordinaire de la Nature, comme M. Nicole l'explique lui même en cet endroit.

ces facultés , par la dissolution des organes par le moyen desquels il l'exerce en cette vie , qu'étant , comme je l'ai prouvé , d'une nature différente du corps.

Quelle est cette vie ? & l'ame est-elle immortelle par sa nature ? Mon entendement borné ne connoît rien sans bornes ; tout ce qu'on appelle infini m'échappe. — Vous convenez , M. Rousseau , que le sentiment , la pensée , la volonté surtout que vous connoissez par le sens intime , ne peuvent convenir à la matiere , que l'être doué de ces facultés survit au corps , & vous doutez qu'il lui survive éternellement ! quelle seroit la cause de l'anéantissement de cet être ? — La volonté de Dieu ? — Il me faudroit une révélation bien expresse , pour croire que l'Etre infini voulût anéantir le plus excellent de ses ouvrages , & la révélation , que je ne vous oppose pas encore comme autorité , me dit précisément le contraire. — La bonté de Dieu qui ne semble pas permettre que les méchans soient punis éternellement. — Remarquez que , selon vous , le supplice des méchans consiste principalement dans le souvenir de l'abus qu'ils ont fait de leur liberté , dans le desir ardent des biens temporels dont ils ne peuvent jouir ; c'est ce feu qui ne s'éteint point ,

On examine le doute de M. Rousseau , & on le dissipe. Du principal supplice des méchans , des remords , des regrets des biens qu'ils ont perdus.

ce ver rongeur qui ne meurt pas (a). Ce sont ces remords que le Livre de la Sagesse exprime par ces paroles énergiques qu'il met dans la bouche des méchans à la vue du bonheur

(a) S. Mathieu , chapitre 3 , v. 12 , & chapitre 25 , v. 41.

En appliquant ces passages de l'Evangile au remords qui pénètre l'ame des méchans dans l'autre vie , & qui est , comme l'Eglise l'enseigne , le plus grand supplice des damnés , je n'ai pas entendu révoquer en doute que la Justice divine ne punisse leurs crimes par d'autres peines, telles que celles du feu ; soit que Dieu imprime dans leurs ames les mêmes sensations douloureuses qu'elles éprouveroient , si les corps auxquels ces ames étoient unies en ce monde , étoient brûlés ; soit que cette peine serapporte à un feu réel qui agira sur le corps des damnés après la résurrection. Je me soumets , avec la simplicité qui convient à un Chrétien , à tout ce que l'Eglise enseigne , & mon Livre a pour objet de prouver que cette soumission est un devoir. J'observerai seulement que je n'aurois pu , sans tomber dans le défaut que je reproche si souvent à nos Sages , alléguer ici l'autorité de l'Eglise. J'ai donc dû me borner , dans ce Chapitre , à rechercher ce que la raison nous permet de conjecturer de l'état de l'ame des méchans après cette vie , & à prouver que le souvenir de leurs égaremens , l'impossibilité de jouir des biens qui ont été & qui sont encore l'objet de leurs desirs , & le regret de la félicité réelle dont ils sont privés , doit être pour eux le plus cruel des supplices , & que la perpétuité de cet état n'a rien de contraire à la raison.

des

des Justes (a) : » Voilà ces hommes que
 » nous avons insultés par nos railleries, &
 » que nous avons chargés d'opprobres.

» Insensés ! nous regardions leur vie comme
 » une folie, & leur mort nous paroissoit
 » honteuse.

» Cependant ils ont été compris au nom-
 » bre des enfans de Dieu, & leur partage est
 » parmi les Saints

» Nous nous sommes donc écartés du che-
 » min de la vérité ; la lumière de Justice n'a
 » donc pas lui pour nous, & le Soleil de
 » l'intelligence ne s'est pas levé sur nous..... «

La raison seule ne m'apprend pas s'il est
 d'autre tourment réservé aux méchans dans
 la vie future.

Mais en est-il de plus terrible que la soif
 intarissable de biens qu'on est dans l'impossi-
 bilité de posséder, & le regret d'avoir perdu,

(a) *Hi sunt quos habuimus aliquandò in derisum, & in
 similitudinem improprietatis.*

*Nos insanati vitam illorum aestimabamus insaniam, &
 finem illorum sine honore.*

*Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, & inter
 Sanctos fors illorum.*

*Ergo erravimus à viâ veritatis & justitiæ, lumen non
 luxit nobis, & sol intelligentiæ non ortus est nobis.....*

Sagesse, chap. 5, v. 3, 4, 5, 6 & suivans.

Tome III. Partie III.

P

par sa faute, les seuls biens réels, la contemplation de Dieu, c'est-à-dire, la connoissance pure & sans nuages de la vérité? Est-il supplice plus redoutable que ce remords affreux qui remplira alors l'ame des méchans toute entière, parce que les besoins du corps, les sensations que les objets extérieurs excitent en nous en ce monde, & qui sont aujourd'hui les seules causes de nos distractions, n'existeront plus? Le mal physique, que les impressions faites sur nos organes nous font éprouver, n'a pas de proportion avec la vivacité de ce sentiment. Cette vérité est d'expérience; elle nous apprend qu'une douleur plus vive, plus aiguë, nous rend insensibles à celles qui le sont moins, que l'application à un objet qui absorbe toutes les facultés de notre ame, ne laisse aucun accès aux sensations extérieures.

On développe avec M. Nicole l'étendue du supplice des méchans résultant des remords & des regrets.

L'idée que je viens de vous donner, d'après le Philosophe de Geneve, du malheur des méchans dans la vie future, a été plus développée par le Théologien que je vous citois il n'y a qu'un moment.

« Pour montrer, dit-il (a), l'étendue de l'in-

(a) Essais de Morale, de M. Nicole, Tome 4, de l'Enfer, chap. 7.

» telligence des ames dans l'autre vie ; je
 » n'ai besoin que d'une seule preuve , c'est
 » celle que fournit le Jugement général , &
 » ce Livre sur lequel les morts seront jugés
 » selon leurs œuvres. Toute l'Eglise croit avec
 » les SS. Peres , que ce Livre n'est autre chose
 » que la lumiere par laquelle Dieu fera voir
 » à chacun des hommes toutes ses actions , &
 » généralement tout ce qui sert de fondement
 » au Jugement que Dieu portera de lui. Il
 » faut entendre (dit S. Augustin (a)) par ce
 » Livre, une certaine force divine par laquelle
 » toutes les actions de chacun , bonnes & mau-
 » vaises , seront rappelées dans sa mémoire ; en
 » sorte que l'esprit les connoitra avec une admi-
 » rable promptitude , que la conscience en sera
 » convaincue par une connoissance certaine , &
 » tous en particulier & en général seront jugés
 » de la même sorte.....

» Comme Dieu ne fera pas voir aux ré-
 » prouvés la justice de leur condamnation ,
 » afin de les convaincre pour un moment ,
 » mais afin qu'ils n'en puissent jamais douter
 » dans toute l'éternité , il semble qu'on ait
 » droit d'en conclure, que ce qu'ils connoîtront
 » alors ne s'effacera jamais de leur esprit , &

(a) *De civitate de Dei* , Livre 20 , chap. 14.

» que le spectacle du Jugement dernier leur
 » sera éternellement présent, sans qu'ils puissent
 » jamais l'oublier.

» On peut dire même que c'est une suite
 » de l'état de l'autre vie qui est fixe & inva-
 » riable, & opposé en cela à l'état de voya-
 » geurs, où tout est sujet au changement;
 » car comme l'ame ne changera point alors
 » de volonté, il ne paroît pas qu'elle puisse
 » changer de connoissance. Ce qu'elle aime,
 » elle l'aimera toujours; ce qu'elle hait, elle
 » le haïra toujours: toutes ses passions seront
 » éternelles, & par conséquent toutes les
 » connoissances qui formeront ses passions le
 » seront aussi.

» Aussi n'y a-t-il pas lieu de croire que
 » les sentimens des réprouvés, exprimés dans
 » le Livre de la Sagesse, seront des sentimens
 » passagers. Ils disent & diront toujours dans
 » leur cœur ce que le Sage leur fait dire.....

» Ce qui fait que nous changeons de con-
 » noissances en cette vie, lorsque nos passions
 » subsistent, c'est qu'agissant dépendamment
 » des organes du corps, & ces organes se
 » lassant, il faut, par nécessité, que l'esprit se
 » sépare de son objet, & qu'il passe à d'autres
 » qu'il connoît par des impressions différentes;
 » de plus, l'ame étant liée au corps est

» contrainte d'avoir certains sentimens qui
 » empêchent la continuité de ses actions : il
 » faut manger, il faut boire, il faut dormir,
 » autrement l'on tombe en défaillance ; tout
 » cela interrompt les actions de l'esprit, &
 » quand elles sont interrompues, d'autres
 » objets prennent la place de ceux dont elle
 » étoit occupée : si elle vient même à en être
 » frappée de nouveau, elle ne les regarde pas
 » toujours par la même face, & n'en reçoit
 » pas ainsi la même impression.

» Mais il n'en est pas de même d'une ame sé-
 » parée du corps, ou réunie à son corps par
 » la résurrection. (Je ne m'occupe pas, quant
 » à présent, de ce dogme) ; elle n'a plus de
 » dépendance & de servitude, elle voit tou-
 » jours les mêmes objets de la même manière
 » & par toutes leurs faces.....

» Il est difficile de comprendre ce qui re-
 » novelleroit une idée quand l'ame auroit une
 » fois cessé de s'y appliquer, & pourquoi, en-
 » tre ces idées affligeantes, il y en auroit qui
 » seroient plus durables que les autres ; de
 » sorte que, quoiqu'il y ait de la difficulté à
 » concevoir dans les réprouvés cette effroyable
 » étendue d'esprit à tant d'objets différens, il
 » y en a moins à supposer une application
 » actuelle & invariable de leur esprit à tous

» les objets qui les tourmenteront, qu'à s'ima-
 » giner qu'ils s'appliqueront tantôt aux uns
 » & tantôt aux autres, sans qu'on voie au-
 » cune cause de cette variété, & qu'on la
 » puisse même accorder avec leur état.

» Il semble plus raisonnable de croire que
 » la vue que Dieu donnera à chacun des ré-
 » prouvés, au jour du Jugement universel,
 » de toutes ses actions & de toutes celles des
 » autres, de la difformité de son ame, de
 » l'énormité de ses offenses, de la contra-
 » rieté qu'il aura avec la Justice de Dieu,
 » du bonheur qu'il aura perdu, des supplices
 » auxquels il sera condamné, & de toutes les
 » autres choses qu'il fera connoître dans ce
 » moment, ne sera point une vue passagere,
 » mais éternelle..... «

L'état de l'ame après la mort, est un état
 fixe & invariable ; elle ne peut changer l'ob-
 jet de ses affections : développons encore
 cette idée.



§. II.

Comment l'état de l'ame est fixe après la mort ?

On tire avantage de quelques aveux de l'Auteur du Système de la Nature ; que cette idée concilie le bonheur futur des justes & la punition des méchans , avec la justice , la bonté & l'immuabilité de Dieu.

Il est de l'essence de l'homme de travailler à son bonheur. C'est un principe avoué par l'Auteur du Système de la Nature lui-même (a). Cette vérité , suivant cet Auteur (b) , est une suite de la direction , de la tendance générale de tous les êtres , du but visible de tous leurs mouvemens , de conserver leur existence actuelle , d'y persévérer , de la fortifier.

Aveu de l'Auteur du Système de la Nature , qui nous met à portée de rappeler toutes les vérités démontrées.

Cette tendance , ce but dans des êtres purement mécaniques , tels que cet Auteur suppose toutes les parties de la Nature , du Grand-Tout , sans en excepter l'homme même , ne peut consister (c) que dans une direction , une tendance à attirer ce qui leur est favorable ,

(a) Système de la Nature , Note à la fin du premier chapitre de la Première Partie.

(b) *Ibid.* Partie première , chap. 4 & 48.

(c) *Ibid.*

& à repousser de qui leur nuit, à résister aux impulsions contraires à leurs façons d'exister, à leur tendance naturelle, comme si cette direction, cette force, cette tendance ne supposent pas un être supérieur à la matière qui leur eût imprimé ces mouvemens. Je l'ai prouvé.

L'existence de cet être est démontrée par le sens intime qui nous instruit de notre existence & de notre liberté, & cet être une fois admis, la principale objection qu'on élève contre la spiritualité de notre ame, qui consiste à dire que nous ne pouvons concevoir comment un être différent de la matière pourroit agir sur elle, puisqu'il ne peut l'atteindre par aucun point de contact, diseroit entièrement, puisqu'elle est la même contre l'existence de Dieu, dont nous ne pouvons douter sans nous jeter dans un labyrinthe inextricable.

Cette tendance à la conservation de son existence, cette soif du bonheur que l'Auteur de la Nature nous a donnée, supposent dans un être libre, le choix des moyens propres à y parvenir. Ces moyens sont les actions. Les motifs de ces actions sont les causes qui les déterminent. Si des attrait passagers & trompeurs ne faisoient souvent illusion aux hommes,

ils ne connoîtroient d'autres motifs que l'avantage commun dans lequel seul ils peuvent rencontrer leur bien réel, l'amour de l'ordre, la connoissance de la vérité sans laquelle ils ne peuvent être heureux.

L'Auteur du Systême de la Nature convient encore de ces principes. Il en a fait un Chapitre exprès (a), *des intérêts des hommes & des idées qu'ils se font du bonheur. L'homme ne peut être heureux sans la vertu.*

Autre avou
de l'Auteur
du Systême
de la Nature.
L'amour de
Dieu, ce que
c'est ? Il nous
fait conce-
voir le vrai
bonheur de
l'homme
dans la vie
future.

Cet amour de la vérité, cette tendance pratique vers le véritable objet du bonheur de l'homme, est ce que les Théologiens expriment en un seul mot, *l'amour de Dieu*; car cet amour ne consiste pas dans un attrait sensible, tel que celui qui nous entraîne vers les créatures : » Celui qui m'aime observe » mes Commandemens, dit J. C..... (b), & la » doctrine que je vous ai enseignée n'est pas » ma doctrine, mais celle de mon Pere qui » m'a envoyé. «

(a) Tome premier, chap. 15. Je l'ai extrait dans ma première Partie, chap. 5, en rendant hommage aux saintes maximes qu'il renferme.

(b) *Si quis diligit me, sermonem meum servabit... & sermonem quem audistis non est meus, sed ejus qui misit me Patris.* S. Jean, Evangile, chap. 14, v. 23 & 24.

L'homme dont cet amour a été le premier mobile dans cette vie, doit être infiniment heureux après la mort, lorsque son ame dégagée des organes qui arrêtoient son activité, contemple la vérité par essence; elle participe alors, autant que la nature d'un être borné peut le permettre, à la jouissance & au bonheur de l'Etre infini.

Supériorité
de la Doctrine
de J. C. sur
celle de So-
crate.

La seule lumière de la raison avoit fait découvrir à *Socrate* ces vérités, excepté que ce Philosophe semble placer le bonheur de l'homme, en ce monde même, dans une contemplation vuide & stérile de vérités métaphysiques presque toujours inutiles, & dont les hommes ne sont pas capables; au lieu que J. C. nous parle d'un amour pratique, le seul conforme à notre nature, par conséquent le seul qui puisse nous rendre heureux. *Voyez le Dialogue de Platon intitulé Phædon.*

Ces idées
nous condui-
sent au mal-
heur des mé-
chans dans
l'autre vie.
L'immutabi-
lité essentielle
de l'ordre éta-
bli par l'Etre
infini, ne per-
met pas de
penser que
leurs maux
aient un ter-
me.

Ces idées nous conduisent au malheur de ceux qui étouffant les remords que la conscience excitoit en eux en cette vie, se sont écartés de la voie que la raison & la nature leur traçoient, en sacrifiant la vertu à des biens passagers, objets de toutes leurs affections. Comment cet abandon total des objets de leurs desirs, ces remords cuisans que je viens de décrire, pourroient-ils cesser?

Il faudroit que Dieu, par sa toute-puissance, éclairât leur esprit, qu'en se livrant à eux, en leur manifestant la vérité qu'ils ne connoissent pas, il tournât vers elle leurs affections. Pourquoi le feroit-il? — Parce qu'il est souverainement bon, direz-vous, & qu'il ne peut vouloir le malheur de sa créature. — D'accord; mais en permettant que les hommes abusassent de leur liberté en ce monde, en les *attendant avec une grande patience*, suivant l'expression de Saint Paul que j'ai déjà citée, en souffrant que le méchant prospérât en ce monde, & que le juste fût souvent malheureux, il a manifesté aux hommes l'ordre immuable de la vie future, puisque cette tolérance, ce désordre apparent annoncent à tout esprit non prévenu, un autre ordre de choses, un autre monde dans lequel le juste sera récompensé, & l'homme injuste puni. Cette menace est un effet de la bonté de l'Être infini pour arrêter l'effort des passions & rappeler l'homme à la vertu; car le but de toute menace n'est point de punir, mais de prévenir le crime. Tant que l'homme est dans cette vie, il peut éviter les effets de la menace; mais après la mort, lorsque l'iniquité est consommée, il seroit contradictoire avec l'immutabilité de l'Être infini, que ses menaces n'eussent point d'effet. En quoi le méchant

peut-il donc accuser Dieu d'injustice ou de cruauté, puisqu'il a été en son pouvoir en cette vie, d'éviter le malheur dont il étoit menacé, & de parvenir à une éternelle félicité ?

Cette réponse, que *Tolson* applique au dogme de la Religion Chrétienne (*Voyez le Dictionnaire Encyclopédique sur le mot Enfer*), est tellement satisfaisante, que la raison seule nous y conduit indépendamment de toute révélation.

§. III.

Que le dogme du Purgatoire ne contredit point cette idée. Digression sur l'utilité & les dangers des passions.

J'ai parcouru les deux extrêmes ; arrêtons-nous à un moyen terme.

Les hommes les plus justes sont sujets à des distractions sur leur intérêt réel, la vertu.

L'homme ne peut être juste, s'il ne soumet sa volonté à l'ordre éternel, au bien commun, à l'ordre général & universel de la société dans laquelle la Providence l'a placé : mais combien les intérêts particuliers, combien les passions ne causent-elles pas aux hommes les plus justes de distractions sur cet intérêt réel & unique ?

Avantages & inconvénients.

Mon dessein n'est pas de vous présenter les

passions que nous tenons de la bienfaisance de l'Etre infini, comme un mal en elles-mêmes ; c'est le mobile puissant qui donne le mouvement à notre organisation, l'énergie à tout notre être.

niens des passions. Pensée de M. Diderot.

» On déclame sans cesse contre les passions
 » (dit l'Auteur des Pensées Philosophiques (a)),
 » on leur impute toutes les peines de l'homme,
 » & l'on oublie qu'elles sont aussi la source de
 » tous ses plaisirs ; c'est dans sa constitution
 » un élément, dont on ne peut dire ni trop
 » de bien, ni trop de mal ; mais ce qui me
 » donne de l'humeur, c'est qu'on ne les regarde
 » jamais que du mauvais côté. On craindrait
 » de faire injure à la raison, si l'on disoit un
 » mot en faveur de ses rivales. Cependant il
 » n'y a que les grandes passions qui puissent
 » élever l'ame aux grandes choses ; sans elles
 » plus de sublime, soit dans les mœurs, soit
 » dans les ouvrages ; les Beaux-Arts retournent
 » en enfance & la vertu devient minutieuse.

» Les passions sobres font des hommes com-
 » muns ; si j'attends l'ennemi, quand il s'agit
 » du salut de ma Patrie, je ne suis qu'un citoyen
 » ordinaire ; mon amitié n'est que circonspecte,
 » si le péril d'un ami me laisse les yeux ouverts

(a) Pensées Philosophiques, N.º 1, 2 & 4.

» sur le mien. La vie m'est-elle plus chere que
 » ma maîtresse ? Je ne suis qu'un amant ordi-
 » naire Ce seroit donc un bonheur
 » d'avoir des passions fortes ? Oui sans doute ,
 » si toutes sont à l'unisson. Etablissez entre elles
 » une juste harmonie , & n'en appréhendez
 » point de désordres ; si l'espérance est balan-
 » cée par la crainte , le point d'honneur , par
 » l'amour de la vie , le penchant au plaisir ,
 » par l'intérêt de la santé , vous ne verrez ni
 » libertins , ni téméraires , ni lâches «.

Ajoutons que si les passions des hommes avoient leur direction vers l'ordre , le bien commun , le bonheur réel de l'homme auquel elles sont destinées par la nature , que l'ambition fût guidée par l'avantage de servir sa Patrie , l'amour des richesses par la satisfaction de faire des heureux , l'insatiable curiosité par le desir sincere de parvenir à la connoissance de la vérité , on ne verroit point d'hommes injustes , point d'impies , point de superstitieux.

L'Auteur des Pensées Philosophiques se livre , dans trois autres articles (a) , à une critique amere de ces Chrétiens zélés , qui , craignant d'abuser des passions , essaient de les amortir par des austérités.

Critique
amere des
austérités des
Solitaires, par
l'Auteur des
Pensées Philo-
sophiques.
Vaines in-
quiétudes sur
les dangers
d'un tel exten-
sive.

(a) N.ºs 2 , 5 & 6.

» Si Pacôme (dit-il) a bien fait de rom-
 » pre avec le genre humain pour s'enterrer
 » dans la solitude, il ne m'est pas défendu de
 » l'imiter. En l'imitant, je ferai tout aussi
 » vertueux que lui; & je ne devine pas pour-
 » quoi cent autres n'auroient pas le même
 » droit que moi. Cependant il feroit beau voir
 » une Province entiere effrayée des dangers
 » de la société se disperfer dans les forêts,
 » ses habitans vivre en bêtes farouches pour
 » se sanctifier, mille colonnes élevées sur les
 » ruines de toutes les affections sociales, un
 » nouveau peuple de Stylites se dépouiller,
 » par Religion, des sentimens de la Nature,
 » cesser d'être hommes & faire les statues pour
 » être de vrais Chrétiens. »

Calmez, Monsieur, ces craintes imaginai-
 res. C'est un violent amour de la vérité, un
 desir impatient de disposer son ame à l'état
 dans lequel elle doit être après la mort qui
 opere ce renoncement absolu à toutes les com-
 modités de la vie. Les actions héroïques sont
 dues, suivant vous-même, aux passions fortes.
 Pourquoi l'amour de la vérité, la soif des
 biens éternels, ne produiroit-elle pas de tels
 effets? C'est par cet amour que nous avons

vu la fille du plus puissant Monarque de l'Europe, abdiquer les honneurs & les voluptés d'une Cour brillante dont elle étoit les délices, pour revêtir le cilice de Sainte Thérèse, & embrasser les austérités qui y sont attachées. L'Eglise admire ces efforts généreux; ils sont le soutien du foible, un exemple vivant, & comme le prototype de l'état de l'âme dégagée des liens qui l'unissent à la terre; mais ces âmes privilégiées sont rares & doivent l'être; la Religion nous apprend que la vie commune, la pratique des vertus sociales, la soumission à l'ordre de la Providence qui constitue le véritable détachement du cœur, sont la loi générale des Chrétiens. Ne craignez donc pas que de tels exemples dépeuplent les Provinces; craignez plutôt l'effet trop naturel d'un intérêt mal entendu qui concentrant nos affections dans la recherche d'avantages passagers, est la source de tous les crimes.

Les distractions que les passions occasionnent à l'homme juste en cette vie, nous donnent une idée de la nécessité du Purgatoire.

Comme la privation des biens dans lesquels les méchants avoient mis toute leur affection en ce monde, doit être leur supplice éternel dans l'autre, il semble que lorsque l'âme de l'homme juste n'est pas encore tellement pénétrée de l'amour de l'ordre & de la vérité qu'elle soit entièrement détachée à l'heure de la mort de l'amour des biens périssables, la
 privation

privation de ces biens , doit la fatiguer & être son tourment , jusqu'à ce que la contemplation de la vérité , qui se manifeste à elle sans nuages après la mort , l'ait purifiée de ses souillures , & que dégagée de tous les liens qui l'attachoient à la terre , elle s'élève , avec l'activité dont elle est susceptible , vers la vérité par essence devenue le seul objet de ses affections. C'est encore la doctrine de l'Eglise Catholique très-conforme , comme vous voyez , à la raison.

§. I V.

De l'abus que nos Sages font du Livre de l'Ecclesiaste , avec quelques réflexions sur un des Dialogues de M. de Voltaire , résumé des preuves de la spiritualité & de l'immortalité de l'ame.

Terminons ce Chapitre par quelques extraits de l'Ecclesiaste , ce Livre qui a toujours été regardé , dit M. de Voltaire (a) , comme un monument précieux , & qui l'est d'autant plus qu'on y trouve plus de Philosophie. Il montre le néant des choses humaines , il conseille en même temps

Abus que nos Sages font du Livre de l'Ecclesiaste , contre le dogme de l'immortalité , & de l'immortalité de l'ame.

(a) Avertissement à la tête du Précis de l'Ecclesiaste.

'usage raisonnable des biens que Dieu a donné aux hommes ; il ne fait pas de la sagesse un phantôme hideux & révoltant ; c'est un cours de morale pour les gens du monde.

Vous ne pouvez , nous disent nos Sages , contester cette autorité , puisque l'Eglise Catholique met l'Ecclésiaste au nombre des Livres inspirés. Ecoutez donc comme il parle de l'immatérialité & de l'immortalité de l'âme.

On extrait
ces passages
165.

» (a) J'ai dit dans mon cœur sur les enfans
» des hommes , que Dieu les éprouve , & qu'il
» leur montre qu'ils sont semblables aux bêtes.

» Aussi les hommes meurent-ils comme les
» bêtes , leur condition est égale. Comme
» l'homme meurt , la bête meurt. La respira-
» tion & la vie est commune à tous les ani-
» maux , & l'homme n'a rien de plus que la
» bête ; tout est soumis à la vanité & au néant.

» Tout ce qui respire tend au même lieu ;
» ils ont été fait de terre , & ils retournent
» en terre.

(a) Dixi in corae meo de filiis hominum , ut probaret eos Deus , & ostenderet similes esse bestiis.

Idcirco unus interitus est hominis & jumentorum , & aqua utriusque conditio : sicut moritur homo , sic & illa moriantur : similiter spirant omnia , & nihil habet homo jumento amplius ; cuncta subjacent vanitati.

Et omnia pergunt ad unum locum , de terrâ facta sunt , & in terram pariter revertuntur.

» Qui fait si l'esprit des enfans d'*Adam* monte
 » en haut, & si l'esprit des bêtes descend en
 » bas ?

» J'en ai conclu qu'il n'y a point rien de mieux
 » pour l'homme que se réjouir dans ses œuvres,
 » que tel est son partage ; car qui le conduira
 » comme par la main, jusqu'au temps à venir,
 » pour connoître ce qui doit arriver après
 » lui ? «

L'Auteur de l'*Ecclésiaste* tire ces conséquences de la vanité & de l'imperfection démontrée de toutes les connoissances des hommes. Il poursuit, jusques dans ses derniers retranchemens, la ridicule inquiétude & l'absurde prévoyance de ces hommes qui se refusent à eux-mêmes tous les agrémens de la vie, pour laisser après eux des trésors qu'un héritier avide dissipera.

Il jette un coup-d'œil sur le bonheur des méchans en ce monde, & sur la patience avec laquelle Dieu tolere le mal moral.

Tableau des
effets du mal
moral, d'a-
près l'*Ecclé-
siaste*.

Quis novit si spiritus filiorum Adam ascendat sursum, & si spiritus jumentorum descendat deorsum ?

Et deprehendi nihil esse melius quàm latari hominem in opere suo, & hanc esse partem illius. Quis enim adducet eum ut futura cognoscat ? *Eccles.* chap. 3, v. 18, 19, 20, 21 & 22.

» (a) Je me suis tourné d'un autre côté , &
 » j'ai vu la vertu calomniée dans tous les
 » lieux que le soleil éclaire , j'ai vus cou-
 » ler les larmes des justes , & je n'ai trouvé
 » personne qui les consolât. Je les ai vu en
 » butte à la violence des hommes puissans ,
 » sans que personne vînt à leur secours.

» Et j'ai trouvé que le sort des morts étoit
 » plus desirable que celui des vivans.

» Et que celui qui n'étoit pas né , qui n'avoit
 » pas été spectateur des crimes qui se com-
 » mettent sous le soleil , étoit encore plus
 » heureux. «

Que conclut le Sage de cet état des choses ?
 Que ce monde n'est qu'un passage qui fera
 place à un autre ordre , dans lequel Dieu
 punira l'impie & récompensera le juste.

» (b) J'ai vu sous le soleil l'impiété assise
 » dans le lieu où la justice devoit être placée ,

Conséquen-
 ce que le Sage
 tiré de ce ta-
 bleau ef-
 frayant, qu'il
 est un autre
 ordre de cho-
 ses réservé
 pour les Jus-
 tes.

(a) *Verti me ad alia , & vidi calumnias quæ sub sole
 geruntur & lacrymas innocentium & neminem consolatorem ,
 nec posse resistere eorum violentia , cunctorum auxilio des-
 titutos.*

Et laudavi magis mortuos , quam viventes.

*Et feliciorem utroque judicavi , qui necdum natus est ,
 nec vidit mala quæ sub sole fiunt.* Chapitre 4 , V. 1 , 2 ,
 3 & 4.

(b) *Vidi sub sole in loco judicii impietatem , & in loco
 justitiæ iniquitatem.*

» & j'ai dit dans mon cœur : Dieu jugera le
 » juste & l'impie, & ce sera le temps de la con-
 » sommation de toutes choses. «

» Dieu connoît celui qui n'existe pas en-
 » core ; il l'appelle par son nom ; il fait
 » qu'il est un homme, & qu'il ne pourra se
 » justifier vis-à-vis d'un Etre plus puissant que
 » lui Ne parlez pas inconsidérément, &
 » que votre cœur ne se hâte pas de s'élever
 » contre Dieu, en l'accusant d'injustice ; car
 » Dieu est dans le Ciel & vous sur la terre ;
 » ainsi soyez sobre dans vos discours. «

Pourquoi M. de Voltaire dissimule-t-il ces passages & une infinité d'autres qui annoncent si clairement l'immortalité de l'ame & le jugement que Dieu doit prononcer un jour, ce jugement qui est la seule solution raisonnable à la terrible objection que les crimes des hommes tolérés en ce monde, & souvent cou-

Et dixi in corde meo : Justum & impium judicabit Deus, & tempus omnis rei tunc erit. Chap. 3, v. 16 & 17.

Qui futurus est, jam vocatum est nomen ejus, & scitur quod homo sit, & non possit contra fortiozem se in judicio stare. Chap. 6, v. 10.

Ne temere quid loquaris, neque cor tuum sit velox ad proferendum sermonem coram Deo ; Deus enim in cælo, & tu super terram ; idcirco sint pauci sermones tui. Ibid. chap. 5, v. 1.

ronnés par le succès, élèvent contre la justice la toute-puissance & la bonté de l'Etre infini?

L'Ecclesiaste nous exhorte, sans doute, à user avec reconnoissance des biens que Dieu nous envoie.

» (a) Jouissez des biens pendant qu'ils vous
 » sont donnés, & précautionnez-vous contre
 » le jour malheureux; car Dieu a fait l'un &
 » l'autre, & les murmures de l'homme contre
 » le Créateur ne peuvent être justes
 Mais le Sage nous prêche-t-il la morale d'Epicure? Ecoutez-le:

» (b) Je me suis dit dans mon cœur : Je suis
 » devenu puissant, & j'ai surpassé en sagesse
 » tous ceux qui ont été avant moi dans Jérusa-
 » lem, mon esprit a contemplé beaucoup de
 » choses avec sagesse, & je me suis instruit...
 » J'ai dit dans mon cœur : J'irai & j'aurai des
 » biens, & j'ai vu que cela même étoit vanité.

(a) *In die bonâ fructus bonis, & diem malam præcavè. Sicut hanc sic & illam fecit Deus, ut non inveniat homo contra eum justas quæremonias. Ibid. chap. 7, v. 15*

(b) *Locutus sum in corde meo dicens: Ecce magnus effectus sum, & præcessi sapientiâ qui fuerunt ante me in Jerusalem, mens mea contemplata est multa sapienter & didici. Ibid. chap. 1, v. 16.*

Dixi ego in corde meo: Vadam & affluam deliciis, & fruar bonis, & vidi quod hoc quoque esset vanitas. Ibid. chap. 2, v. 1.

» (a) Souvenez-vous de votre Créateur
 » dans les jours de votre jeunesse, avant que le
 » temps de l'affliction arrive, & que les années
 » approchent, dont vous direz : elles ne me
 » plaisent pas. «

Je ne vous quitte pas, M. de Voltaire: je
 passe à l'un de vos Dialogues sur l'Ame; (b)
 j'y lis :

Extrait d'un
 Dialogue de
 M. de Voltaire.
 On tire
 avantage de
 ses aveux

» Le malheur de toute l'antiquité fut de
 » transformer des paroles en êtres réels.....

» Quelques Sages s'apperçurent que tous ces
 » êtres imaginaires ne sont que des mots inven-
 » tés pour soulager notre entendement, quela
 » vie de l'animal n'est autre que l'animal vi-
 » vant, que ses idées sont l'animal pensant,
 » que la végétation d'une plante n'est rien que
 » la plante végétante, que le mouvement
 » d'une boule n'est que la boule changeant de
 » place, qu'en un mot tout être métaphysique
 » n'est qu'une de nos conceptions. Il a fallu
 » deux mille ans pour que ces Sages eussent
 » raison. «

(a) *Memento Creatoris tui ; in diebus juventutis tuae ,
 antequam veniat tempus afflictionis , & appropinquent anni
 de quibus dicas non mihi placent.* Ibid. chap. 12 , v. 1.

(b) Dialogue à la suite de la Raison par alphabet.
 Second Entretien sur l'Ame.

—Oui, Monsieur, le mouvement d'une boule n'est autre chose que la boule changeant de place en vertu d'une loi du Créateur, qui a déterminé les règles suivant lesquelles s'opéreroient ces changemens; la végétation d'une plante n'est autre chose que la plante végétante; peut-être la vie de l'animal n'est-elle autre chose que l'animal vivant; car j'ignore ce qui produit, dans les autres animaux, ces expressions si approchantes des signes, & des impressions que je sens en moi; mais si mes sensations, si mes idées, si mes pensées, si mes volontés ne sont que l'animal sentant, pensant, voulant, de grâce dites-moi ce que vous entendez par ce mot l'animal? Est-ce la matière organique qui frappe mes sens? Je ne vois pas que vous puissiez admettre une autre supposition, à moins que vous ne disiez qu'il n'existe pas de matière, ce que j'ai déjà réfuté, & que vous ne soutenez pas. C'est donc la matière organique; mais en ce cas il y a dans cette matière une qualité, une forme semblable à ce que j'éprouve en moi. Ne voyez-vous pas qu'il est aussi absurde de dire que l'odeur est dans mon nez ou dans les nerfs qui y communiquent, la couleur dans mes yeux, la saveur dans ma bouche, l'ouïe dans mon oreille, que de dire, avec toute l'an-

tiquité (a), que l'odeur part des fleurs pour aller à mon nez, que les couleurs partent des objets, pour venir à mes yeux, &c ? Dans une supposition, comme dans l'autre, vous donnez à la matiere des qualités incompatibles avec sa nature ; vous faites, de ces qualités, une *espece d'existence à part* pour le corps organique, que je n'apperçois dans aucune autre ; mais la faculté de combiner les sensations ; mais la volonté que vous ne pouvez pas nier ; mais la liberté que vous niez quelquefois, quoique le sens intime nous la démontre, & qu'en rejetant ce principe, vous détruissiez la base de toute certitude : toutes ces facultés dont je connois l'existence par le sens intime, ne supposent-elles pas en moi un être distinct de la matiere ? Dieu, l'Etre infini, le Fondateur, l'Instituteur des loix que la matiere observe si exactement, que vous admettez avec moi, n'est-il lui-même que la matiere, avec ses propriétés, son énergie, &c ? Cette supposition n'est-elle pas contradictoire avec l'idée d'un Législateur universel ? Si vous reconnoissez l'existence d'un être pensant, voulant, distinct de la matiere, pourquoi le principe du sentiment, de la pensée & de

(a) *Ibid.*

la volonté en moi ne feroit-il pas aussi distinct de la matiere ? Pourquoi la communication de cet être , avec la machine organique que je nomme mon corps, ne feroit-elle pas une de ces loix dont je ne puis assigner d'autre cause que la volonté du Législateur universel , ce qui est moins incompréhensible que les qualités occultes & inconnues que vous supposez dans la matiere organique ?

— » S'ils ont raison , si ces êtres métaphy-
» siques ne sont que des paroles , votre ame qui
» passe pour un être métaphysique , n'est donc
» rien ? Nous n'avons donc réellement point
» d'ame ?

— » Je ne dis pas cela ; je dis que je n'en fais
» rien , sur-tout par moi-même , je crois seule-
» ment que Dieu nous accorde cinq sens &
» la pensée , & il se pourroit bien faire que
» nous fussions dans Dieu , comme disent
» *Aratus & Saint Paul* , & que nous vissions
» les choses en Dieu , comme Mallebranche.
— En prenant ces termes de Saint Paul à la
lettre , contre le sens évident de tout le pas-
sage , nous serions des parties de Dieu , nous
serions nécessaires , éternels comme lui , ce
qui est absurde ; mais j'ai déjà réfuté cette
opinion.

« — Un Philosophe a été persécuté pour
« avoir dit , il y a quarante ans , dans un temps
« où l'on n'osoit penser dans sa Patrie : *la dif-*
« *ficulté n'est pas de savoir seulement si la matiere*
« *peut penser ; mais de savoir comment un être ,*
« *quel qu'il soit , peut avoir la pensée.* Je suis de
« l'avis de ce Philosophe , & je vous dirois ,
« en bravant les sots persécuteurs , que j'ignore
« absolument les principes des choses. . . . »

— Qui connoît bien les premiers principes des êtres ? Toutefois , il existe un premier principe ; car il n'est point d'effet sans cause. La pensée excite , je le sens en moi ; donc je la tiens de ce principe ; donc il est possible qu'il existe un être pensant ; car du fait au possible la conséquence est certaine. Si le mot *être* ne nous présente d'autre idée que celle de la matiere , la difficulté , qui , selon vous , *est de savoir comment un être peut avoir la pensée* , est la même que celle-ci , *si la matiere peut penser*. Cette difficulté est grande en effet , car la pensée me paroît entièrement incompatible avec les seules propriétés que j'apperçois dans l'être étendu , figurable , &c. Mais pourquoi n'existeroit-il pas un autre être dont *le sentiment , la pensée , la volonté* , fussent l'essence , puisque

Dieu, ou n'existe pas, ce que vous n'osez soutenir, ou est un être pensant, distinct de la matière?

» (a) Vous êtes un grand ignorant & nous aussi.

» D'accord.

» Pourquoi donc raisonnons-nous ? Comment saurons-nous ce qui est juste & injuste, si nous ne savons pas seulement ce que c'est qu'une âme ?

» Il y a bien de la différence : nous ne connaissons rien du principe de la pensée, mais nous connoissons très-bien notre intérêt. Il nous est sensible que notre intérêt est que nous soyons justes envers les autres, & que les autres le soient envers nous, afin que tous puissent être, sur ce tas de boue, le moins malheureux que faire se pourra, pendant le peu de temps qui nous est donné par l'Être des êtres pour végéter, sentir & penser. «

(a) *Ibid.*

—Cela est très-bien raisonné ; mais ce raisonnement suppose , dans celui qui le fait , une combinaison d'idées , une suite de conséquences , des motifs en un mot capables de déterminer sa volonté , tous effets inconciliables avec l'idée que nous avons de la matière.

CHAPITRE IV.

S'il est vrai que la Théologie ou la connoissance de Dieu , nuise aux progrès de l'esprit humain ?

» CE n'est pas de la main du Métaphysicien
 » que sont partis les plus grands coups que
 » l'athéisme a reçus (dit l'Auteur des Pensées
 » Philosophiques (a)) ; les Méditations publi-
 » mes de *Malebranche* & de *Descartes* étoient
 » moins propres à ébranler le matérialisme ,
 » qu'une observation de *Malpigi*. Si cette dan-
 » gereuse hypothèse chancelle de nos jours ,
 » c'est à la Physique expérimentale que l'hon-
 » neur en est dû. Ce n'est que dans les ouvra-
 » ges de *Newton* , de *Muschembrock* , d'*Hart-*

Pensée de
 M. Diderot
 bien diffé-
 rente de la dé-
 clamation de
 l'Auteur du
 Système de la
 Nature.

(b) Pensées Philosophiques , N.º 18.

» *zoeker*, & de *Nieuwentit* qu'on a trouvé des
 » preuves satisfaisantes de l'existence d'un être
 » intelligent. Graces aux travaux de ces grands
 » hommes, le monde n'est plus un Dieu, c'est
 » une machine qui a ses roues, ses cordes, ses
 » poulies, ses ressorts & ses poids. «

Comment
 l'Auteur du
 Système de la
 Nature entre-
 prend de
 prouver que
 la connois-
 sance de Dieu
 nuit aux pro-
 grès de l'es-
 prit humain?

L'Auteur du Système de la Nature pense bien différemment.

» Ennemie née de l'expérience (dit-il (a)),
 » la Théologie, cette science *furnaturelle*, fut
 » un obstacle invincible à l'avénement des
 » sciences naturelles qui la rencontrèrent pres-
 » que toujours dans leur chemin. Il ne fut plus
 » permis à la Physique, à l'Histoire Naturelle,
 » à l'Anatomie de rien voir qu'à travers les
 » yeux malades de la superstition « (Ici
 l'Auteur réunit, dans une note, quelques faits
 qui prouvent tout au plus le délire de l'esprit
 humain & les excès dans lesquels le préjugé
 entraîne quelquefois les hommes, . . . » Est-ce
 » résoudre une question en Physique, que
 » de dire qu'un effet qui nous surprend, qu'un
 » phénomène peu commun, qu'un volcan,
 » un déluge, une comete, &c. sont des signes
 » de la colere divine, ou des œuvres con-

(a) Système de la Nature, seconde Partie, chap. 5, pag. 286 & suivantes.

» traïres aux loix de la Nature? En persuadant,
 » comme l'on fait , aux Nations , que toutes
 » les calamités , soit physiques , soit morales
 » qu'elles éprouvent , sont des effets de la
 » volonté de Dieu , ou des châtimens que
 » sa puissance leur inflige , n'est - ce pas
 » les empêcher d'y chercher des remedes?
 » N'eût - il pas été plus utile d'étudier la
 » nature des choses , & de chercher en elles-
 » mêmes , ou dans l'industrie humaine , des
 » secours contre les maux dont les mortels
 » sont affligés , que d'attribuer ces maux à
 » une puissance inconnue contre la volonté
 » de laquelle on ne peut supposer qu'il y ait
 » aucun secours? L'étude de la Nature , la
 » recherche de la vérité élèvent l'ame , éten-
 » dent le génie , sont propres à rendre l'homme
 » actif & courageux , les notions théologi-
 » ques ne semblent faites que pour l'avilir ,
 » retrécir son esprit , le plonger dans le dé-
 » couragement. «

—Où avez-vous vu , Monsieur , que la Reli-
 gion défende *de chercher dans l'étude de la*
Nature , où dans l'industrie humaine , des remedes
contre les maux dont les mortels sont affligés ?
 Où avez-vous vu qu'elle nous défende (a) de

Réponse.

(a) *Ibid.*

chercher dans une administration raisonnable les vrais moyens d'écarter les maux dont nous sommes les victimes ? Elle suppose, à la vérité, que rien n'arrive dans le monde sans l'ordre ou la permission de Dieu ; c'est la conséquence nécessaire de la preuve de l'existence de l'Etre infini, sans lequel la Nature ne nous offriroit qu'un assemblage monstrueux d'effets sans cause ; elle suppose que les crimes des hommes attirent souvent sur eux les maux qu'ils souffrent même en ce monde, & cette morale est bien capable de les affermir dans la soumission à l'ordre de Dieu, & dans la pratique de leurs devoirs, par la crainte des châtimens temporels qui font souvent une impression plus vive sur les esprits que les peines de l'autre vie ; elle admet des miracles, quand elle juge qu'ils ont été nécessaires à la preuve du fait de la révélation, à la manifestation de la puissance de Dieu ; (ce n'est pas en ce lieu que je me propose d'examiner, si l'idée d'un miracle, c'est-à-dire d'une interversion momentanée des loix de la Nature, par l'ordre exprès de son Auteur, est contradictoire avec l'immutabilité, la sagesse & la toute-puissance de Dieu ;) mais la Religion nous apprend encore que Dieu se sert ordinairement des causes secondes pour l'exécution

exécution de ses décrets éternels, qu'il nous met, je dis plus, qu'il nous ordonne de chercher dans l'étude de la Nature, le remède à nos maux dont nous sommes affligés. La Religion nous apprend que c'est tenter Dieu, suivant l'expression des Livres Saints, c'est-à-dire, se défier de sa providence & de sa sagesse, que de lui demander un miracle avant d'avoir épuisé les ressources que l'étude & le travail peuvent nous procurer. La Religion nous apprend que (a) nos maux sont presque tous dus à nos folies, aux passions, à l'inertie, à la tyrannie des Princes qui sacrifient les Nations à leur affreux délire; mais elle dit aux Rois, que s'ils n'ont point de Juges sur la terre, il en est un tout-puissant dans le Ciel, qui vengera la Nature, la raison & la Loi trop souvent outragées, en même temps elle dit aux Sujets que les mauvais Princes sont des fléaux que Dieu envoie dans sa bonté pour punir les crimes des peuples, que ses punitions temporelles sont souvent un effet de sa miséricorde pour les rappeler à la vertu. Elle apprend encore aux Sujets, que s'il n'est permis de porter leurs plaintes aux pieds du trône, & d'essayer de rappeler les Princes à les gouverner aux principes de justice si

a) Ibid.

conformes à leur véritable intérêt , il seroit contre tout ordre d'exposer leurs Rois au jugement incertain & variable de la multitude. Enfin elle apprend aux peuples , que la soumission au Gouvernement établi , est un devoir , lorsque même les Souverains abusent de leur autorité , & que la patience avec laquelle ils doivent supporter les abus , les injustices même , est moins dangereuse pour eux que la révolte qui conduit à l'anarchie , & trouble essentiellement la tranquillité publique , dont les maux sont présens & réels , & les espérances incertaines & fragiles.

De grace , Monsieur , faites attention aux conséquences qui résultent de votre système. Vous nous objectez que *ce n'est pas résoudre une question de Physique , de dire qu'un effet qui nous surprend , qu'un phénomène peu connu sont des signes de la colere de Dieu.* — J'en conviens avec vous ; mais est-ce mieux résoudre cette question , de dire que cet effet , ce phénomène sont produits par des *qualités* , des *forces* , une *énergie de la matiere* qui nous est inconnue ? — Vous n'avez recours , dites-vous , à ces *propriétés* , à cette *énergie* , que lorsque la Nature vous refuse son secours , pour découvrir la cause d'un effet. — Je le suppose encore ; mais la Religion m'oblige-t-elle de recourir

au miracle, lorsque le peu de connoissance que j'ai des loix de la Nature suffit pour me faire découvrir la cause d'un événement? ne nous fait-elle pas, au contraire admirer dans l'uniformité, & dans la constance de ces loix, la sagesse du Créateur? Vous refusez d'admettre cette cause premiere, & dès-lors toutes les loix de la Nature deviennent, pour vous, *une maniere d'être, une façon d'exister, des propriétés, une énergie* inconnues. Si vous vous contentez de ces mots vuides de sens, pour expliquer les loix générales, & les phénomènes particuliers qui frappent nos sens, qui m'empêchera de multiplier ces qualités inconnues de la matiere? alors tout deviendra *énergie, propriétés, qualités occultes*. — Les maux dont les hommes sont affligés, sont les effets naturels de leurs vices, de leurs passions, de leurs folies? — Mais ces passions, selon vous & leurs effets, toutes les actions des hommes sont réglées par la chaîne irrésistible des événemens, par un fatalisme universel auquel personne ne peut s'opposer. Dès-lors les leçons de la Philosophie, les regles de la morale, les principes de l'éducation, les maximes de la saine politique sont inutiles pour arrêter les progrès des illusions de nos sens; je l'ai prouvé dans ma premiere Partie, & la proposition est

évidente par elle-même. Cessez, Monsieur, de reprocher à la Théologie *qu'elle nuit au progrès de l'esprit humain*, lorsque vous nous jetez dans le labyrinthe obscur du *fatalisme & des qualités occultes* de la matiere. C'est donc avec raison qu'on a dit depuis long-temps, qu'une *demi-science conduit à l'incrédulité & à l'athéisme*; mais que la *vraie science démontre l'existence de Dieu*. Voyons si l'expérience & le peu de connoissance que nous avons des hommes, ne nous conduira pas encore à reconnoître la nécessité d'une Religion révélée.

FIN de la troisieme Partie.

T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans la suite de la Troisième Partie.

AUTRES contradictions que nos Sages croient
appercevoir dans les attributs de la Divinité.

Pag. 1

CHAPITRE II. Où l'on démontre que
toutes ces prétendues contradictions procèdent
de la difficulté insoluble à la raison humaine ,
de concilier l'existence du mal physique & du
mal moral , avec la bonté & la toute-puissance
de l'Etre infini. Conséquence qui résulte de
cette vérité. Ibid.

§. I. Exposé des difficultés qui sont la matière
de ce Chapitre ; & de quelques Pensées de
Pascal ; en quel sens Dieu est caché ? 2

Résumé des prétendues contradictions , desquelles
l'Auteur du Système de la Nature conclut
que l'existence de Dieu ne peut être démontrée
à la raison. Ibid.

D'un fragment de Pascal dont les Athées abusent ,
& d'un aveu de M. de Voltaire , que nous
sommes obligés d'admettre des choses que
nous ne concevons pas. 4

On corrige le fragment cité par une pensée du
même Auteur qui y a rapport. 6

R iij.

Abus que nos Sages font de cette Pensée de Pascal : on essaie d'en fixer le sens. 8

Pascal continue d'expliquer comment la plus forte preuve de l'existence de Dieu est celle qui résulte du sens intime de notre existence & de notre imperfection même. 10

On continue de développer comment Dieu est caché. Dogme de la Religion Chrétienne à cet égard. Combien il se concilie avec la raison! 11

De quelques raisonnemens de Pascal qui semblent un peu trop subtils. 12

Que les comparaisons tirées des vérités mathématiques sont imparfaites ; pourquoi ? On développe l'exemple des nombres, cité par Pascal. 13

Renvoi au §. suivant. 14

§. II. D'une objection de l'Auteur du Système de la Nature, contre la Justice divine. Définition de la Justice humaine & de la Justice divine ; que l'objection se réduit, en dernière analyse, à la difficulté qui résulte du mal physique & du mal moral. On considère d'abord l'objection relativement au mal physique. 15

Suivant l'Auteur du Système de la Nature, la Justice divine ne justifie pas l'Etre infini des maux qu'il fait éprouver aux hommes. Ibid.

Cercle vicieux dans lequel l'Auteur du Système de la Nature s'embarrasse perpétuellement. 16

Ces expressions, offenser Dieu, contrister le Saint-Esprit, sont métaphoriques. 17 & 18

On explique, autant que notre intelligence peut

y atteindre , en quoi la Justice divine differe de la nôtre. 17 & 18

Définition de la Justice humaine très-exacte.

On développe une pensée de Pascal. Ibid. & 19

Conséquence , la Justice humaine est l'amour de l'ordre , dépendant d'une multitude de circonstances , & du cercle étroit dans lequel l'homme est circonscrit. 20

La Justice divine est l'amour de l'ordre éternel , qui consiste dans l'exécution des décrets de l'Etre nécessaire qui tiennent à son essence.

21

Ce qui vient d'être dit explique comment Dieu ne nous doit rien , & répond à une objection de l'Auteur du Système de la Nature. 22

Du mal physique & des objections y relatives. Ibid.

Définition du bonheur. Il est en nous. Comparaison du vase d'argille. Renvoi au §. suivant. 26

§. III. *Suite du même sujet. L'homme comparé à un vase d'argille entre les mains du Potier. Difficultés qui résultent de cette comparaison tirée des Livres saints. On considère l'objection du côté du mal moral. De la liberté en Dieu comparée à la liberté de l'homme. Que le système de M. de Voltaire tend à déraciner l'idée d'un Dieu rémunérateur & punisseur dont il reconnoît la nécessité ; que ce système nous rejette dans le pyrronisme.* 27

N.º 1. *Renfermant des vues générales sur le sujet de ce §.* Ibid.

<i>Objection que l'Auteur du Système de la Nature tire de la comparaison du vase d'argille consacrée par l'Eglise.</i>	27
<i>Réponse. On recueille d'abord les pétitions de principe que cette objection renferme.</i>	28
<i>L'objection insoluble dans tout système qui exclut la liberté de l'homme. M. de Voltaire l'avoue.</i>	30
<i>Définition de la liberté, selon M. de Voltaire.</i>	31
<i>Comparaison de la liberté en Dieu & dans l'homme; en quoi elles diffèrent ?</i>	32
<i>Suite du même dialogue. Aveu important de M. de Voltaire.</i>	Ibid.
<i>Conséquence de cet aveu qui renverse le système du fatalisme.</i>	33 & 34
<i>Pyrronisme dans lequel on retombe nécessairement, en refusant de reconnoître la liberté de l'homme.</i>	34
<i>Comment la liberté de l'homme répond à l'objection proposée ?</i>	35
<i>N.º 2. En quel sens Dieu recherche, sur les enfans, les fautes des peres ? Suite de la comparaison du vase d'argille ; Dieu ne punit l'homme qu'autant qu'il est coupable.</i>	36
<i>En quel sens Dieu recherche, sur les enfans, les fautes des peres ?</i>	Ibid.
<i>Calomnies de l'Auteur du Système de la Nature, contre la Providence.</i>	39
<i>Réponse.</i>	40
<i>Comparaison du vase d'argille. On rapporte le Texte de S. Paul en entier.</i>	41

On écarte les expressions métaphoriques de haine, de colere en Dieu , &c. 44

Péché originel. Renvoi. Si ces difficultés insolubles à la raison humaine, doivent nous conduire à nier l'existence de Dieu ou notre liberté? Ibid.

§. IV. *De la bonté & de la miséricorde divine comparées à sa justice ; que ces attributs ne donnent point atteinte à l'immutabilité de l'Etre infini.* 46

La clémence, la miséricorde sont incompatibles avec l'idée de Dieu, selon l'Auteur du Système de la Nature. Ibid.

Ces expressions par lesquelles l'Ecriture nous présente Dieu comme jaloux, vindicatif, sont métaphoriques. L'Etre infini est essentiellement bon. 47

La bonté en Dieu est l'amour de l'ordre. 48

Ce qu'on appelle clémence, miséricorde en Dieu? Ces qualités n'enferment aucune contradiction avec sa justice, sa toute-puissance, sa prescience. Ibid.

Les peines & les récompenses d'une autre vie, concilient, autant qu'il est possible, le mal physique & le mal moral avec la toute-puissance & la bonté de l'Etre infini. Suite de la réponse aux prétendues contradictions.

49
§. VI. *Après avoir démontré la nécessité des peines & les récompenses d'une autre vie, on relève une étonnante contradiction dans laquelle tombent quelques-uns de nos Sages, qui*

regardent le dogme de l'Enfer, comme moins contraire à la raison, que celui d'un Dieu qui pardonne. 51

N.^o 1. *De la nécessité des peines & des récompenses d'une autre vie.* Ibid.

Le dogme de l'Enfer admis par toutes les Nations policées, selon M. de Voltaire. Frein nécessaire pour contenir le Peuple. Ibid.

M. de Voltaire blâme les Philosophes des efforts qu'ils font pour déraciner cette opinion. Contradiction. 57

Preuve de la certitude des peines & des récompenses d'une vie future qui résulte de la nécessité de ce dogme. 60

N.^o 2. *De quelques objections de l'Auteur du Système de la Nature, & premièrement de celle qu'il tire de l'expérience qui prouve le peu d'effet des promesses & des menaces d'une autre vie. L'homme est-il naturellement méchant ? Renvoi.* 62

L'Auteur du Système de la Nature essaye de prouver que l'opinion des châtimens après la mort ne retient pas les hommes. Infidélité de cet Auteur, sur un fait important. Ibid.

L'Auteur du Système de la Nature entreprend de prouver sa proposition par l'expérience. 65

Aveu qui échappe à cet Auteur, contre son propre système. 66

Si l'homme est naturellement méchant ? Plaisant calcul de M. de Voltaire. Ce qu'on y répond. Du dogme du péché originel. Renvoi. 67

Nouveaux efforts de l'Auteur du Système de la

Nature , pour prouver l'inutilité de la menace des châtimens d'une autre vie. 69

Réponse. L'Auteur nous place sans cesse avec les voleurs de grands chemins ; ce n'est pas la classe la plus commune. 70

Pourquoi Dieu tolere-t-il le crime ? Parce qu'il a créé l'homme libre. Que le dogme des peines & des récompenses répond mieux que tout autre à cette objection. 71

N.º 3. Liaison du dogme de la Religion avec les principes constitutifs de la tranquillité publique. 72

N.º 3. Si le dogme de la vie future peut être considéré comme une invention des Prêtres , avec quelques réflexions sur la liaison intime des deux autorités qui gouvernent les hommes selon les principes du Christianisme. 73

Comment l'Auteur du Systéme de la Nature essaye de prouver que le dogme de la vie future est une invention des Prêtres. Ibid.

Réponse. Il est absurde d'imputer à la Religion des abus qu'elle condamne ouvertement. 75

Suite des déclamations de l'Auteur du Systéme de la Nature ; liaison intime des deux autorités qui gouvernent les hommes , suivant les principes du Christianisme. 80

Eternité des peines. Renvoi. Contradiction de l'Auteur du Systéme de la Nature , suite du même sujet. 81 & 82

N.º IV. Par quelles subtilités on entreprend de prouver que le dogme de la miséricorde divine prive la société des avantages que la menace

<i>des peines d'une autre vie lui auroit procuree.</i>	83
<i>Dangers prétendus du dogme de la miséricorde divine, selon quelques-uns de nos Sages. Ibid.</i>	
<i>Réponse qui résulte de la simple exposition du dogme de la Religion Chrétienne.</i>	86
<i>Que les dogmes de la justice & de la miséricorde divine n'ont rien de contradictoire.</i>	88
<i>On revient à l'objection de l'immutabilité de Dieu, & on y répond.</i>	89
§. VIII. <i>Que non-seulement tous les attributs possibles existent en Dieu ; mais que nous sommes en droit de conclure qu'il existe, de ce que nous le concevons possible. Abus que M. de Voltaire fait de cette proposition. Résumé de toutes les preuves de l'existence de Dieu.</i>	Ibid.
<i>Dieu est le seul Etre dans lequel on puisse conclure du possible à l'existence. Pourquoi ?</i>	Ibid.
<i>Aveu de l'Auteur du Système de la Nature. On réfute les conséquences qu'il en tire. En quoi l'idée de Dieu prouve son existence ?</i>	90
<i>Des conséquences que M. de Voltaire tire de cette vérité, que tout ce qui est possible existe en Dieu.</i>	183
<i>On examine ces conséquences, & on les réfute.</i>	98
<i>Extrait des Pensées Philosophiques, qui contient le résumé de toutes les preuves de l'existence de Dieu.</i>	103
CHAPITRE III. <i>De l'immatérialité & de l'immortalité de l'ame.</i>	107
SECTION PREMIERE. <i>De l'immatérialité de l'ame.</i>	Ibid.

§. I. *De la distinction des deux êtres que nous nommons matiere & esprit. Comment la preuve de l'existence de notre ame se lie avec celle de l'existence de l'Etre infini. Premiere réponse au doute de M. Loke, d'après lui-même.* 107

Définition des deux êtres que nous nommons esprit & matiere. Renvoi à ce qui a été dit dans la premiere Partie, chap. 2. Ibid.

L'existence de la matiere en nous plus difficile à démontrer que celle de l'esprit ; sentiment de M. de Buffon. 108

La comparaison , seule source de la connoissance que nous avons des objets extérieurs à nous. 109

En quel sens Dieu est incompréhensible ; mais nous connoissons son existence par comparaison. 110 & 111

Nous ne faisons qu'un , l'existence de notre ame & nous. Doutes sur l'existence de la matiere , qu'on dissipera dans le §. suivant. 111

Différences essentielles du principe du sentiment , de la pensée , de la volonté en nous avec la matiere. 113

Ceux qui nient l'immatérialité de l'ame , nient en même temps notre liberté , notre volonté. Pourquoi ? 116

M. Rousseau résume les preuves déjà données de notre liberté , & en tire la conséquence de la distinction des deux êtres en nous. Ibid.

On remonte , avec M. Loke , du sens intime de notre existence , à celle de Dieu & à son immatérialité. 119

- Première réponse au doute de M. Loke ; sur l'immatérialité de notre ame.* 119
- Exposé de ce doute, d'après M. Loke.* 120
- On développe la réponse qui vient d'être indiquée. Contradiction dans laquelle tombe M. Loke lui-même.* 121
- §. II. *Que l'existence de la matiere n'est pas douteuse ; comment on la prouve ?* 123
- On relève une proposition de M. de Buffon, dont il a désavoué lui-même les conséquences.* Ibid.
- De quelques propositions de Malebranche relevées par l'Auteur du Système de la Nature.* 124
- Conséquence que l'Auteur du Système de la Nature tire de cette opinion de Malebranche. On y répond.* 125 & 126
- Le doute de Malebranche & de M. de Buffon, réfuté par les conséquences qui en résulteroient contre la preuve de notre existence, de notre liberté, & de l'existence de Dieu que le sens intime nous fournit.* 127
- Désaveu fait par Malebranche lui-même, du doute qu'on lui attribue.* 128
- §. III. *Réponse aux objections qu'on élève contre l'immatérialité de l'ame.* 129
- N.º 1. *Que la réciprocité d'impressions & de mouvemens entre l'ame & le corps n'est pas moins démontrée, quoique nous ne puissions lui assigner d'autre cause que la volonté du Créateur. L'homme, image de Dieu, en quel sens ?*

On continue de répondre au doute de M. Loke.

129

On revient à l'objection que deux êtres d'une nature essentiellement defférente ne peuvent agir l'un sur l'autre. Renvoi. C'est en ce sens que l'homme est l'image de Dieu. Ibid. & 130

Imperfection de cette image, & de l'objection qui résulte des mouvemens spontanés & involontaires.

130

Comment M. Loke fortifie son doute par cette distinction.

131

Réponse. M. Loke suppose ce qui est en question, que le sentiment, la pensée, la volonté sont des effets produits en nous par le mouvement de la matiere.

132

Qu'on ne peut assigner d'autre cause à ces effets que la volonté du Créateur.

133

Avantage que le doute de M. Loke donne aux Athées.

133

Conclusion.

135

§. IV. Des allégories de la Mythologie & des opinions des Anciens, recueillies par M. de Voltaire. Elles ne prouvent que notre ignorance sur la nature de la communication qui existe entre l'ame & le corps. Opinion des Anatomistes sur le siège de l'ame & le commencement de son existence.

136

Les opinions diverses sur la nature de l'ame, ne prouvent que notre ignorance sur la maniere dont s'opere la communication entre l'ame & le corps.

Ibid.

Des allégories par lesquelles les Grecs exprimoient cette communication ; ce qu'elles prouvent ? 136 & 137

Ces idées plus anciennes que Platon , qui les reçut des Egyptiens , selon M. de Voltaire , d'un doute qu'il eleve. 138

M. de Voltaire fortifie son doute par la nature incompréhensible du feu. Ibid.

Réponse. 139

Opinions des Anatomistes sur le siège de l'ame & le commencement de son existence. 140

Que prouvent-elles ? Notre ignorance. 141

§. V. Que l'expérience qui nous convainc que toutes les idées nous viennent des sens, ne prouve pas que l'ame soit de la même nature que nos sensations, si nous pensons toujours, soit pendant la veille, soit pendant la nuit, & des rêves. 143

D'une objection des Carthésiens contre l'axiome, qu'il n'est rien dans l'intelligence qui n'ait existé dans le sentiment. 143

On répond à la question, en distinguant les sensations & la faculté de les comparer, de l'impression faite de nos organes. 145

Définition de l'ame. Ibid.

L'ame pense-t-elle toujours ? Combien cette question est importante, suivant M. Loke ? 146

On présente l'objection dans toute sa force, d'après M. de Voltaire. 147

Réponse. Il n'est pas impossible que l'ame pense toujours

toujours, & ne se rappelle pas toujours les pensées qu'elle a eues. 148

On fortifie cette réponse par quelques observations qui ont été faites dans la première Partie sur la mémoire. Ibid. & 149

Preuve par l'expérience. 150

§. VI. *De quelques objections de M. Locke, contre l'opinion qui vient d'être exposée, de l'identité de personne, & de ce qui constitue le moi humain.* 152

D'une objection contre la réponse qui vient d'être faite, & de l'identité de personne, selon M. Locke. Ibid.

M. Locke continue de développer ce qui constitue en nous l'identité de personne. Conséquence qu'il en tire. 153

Preuve de l'immatérialité de l'ame humaine qui résulte des observations de M. Locke. 154

On revient à l'objection de M. Locke, & on y répond. 155

§. VII. *On revient aux songes, pour apprécier les argumens qu'on en tire de part & d'autre. Des Fous, & des Imbécilles. Conjectures sur ce sujet. Résumé de toutes ces difficultés; qu'elles ne doivent pas nous empêcher de reconnoître l'immatérialité de notre ame.* 158

Ce que l'Auteur du Système de la Nature répond aux argumens qu'on tire des songes, pour prouver l'immatérialité de l'ame. Ibid.

Comment M. de Voltaire réunit, dans un seul Tome III. Partie III. S

- article, les raisonnemens que les songes fournissent de part & d'autre.* 161
- On répond en même temps aux doutes de M. de Voltaire, & aux raisonnemens de l'Auteur du Système de la Nature : des Somnambules.* 163
- Comparaison de l'homme endormi, de l'homme ivre, du malade en délire, du Fou, de l'Imbécille. Quels conséquences on peut tirer de ces états ?* 165 & 166
- Quelles objections M. de Voltaire tire de l'état des Fous ?* 166
- Réponse de M. Loke. Différence des Fous & des Imbécilles.* 169
- Résumé de ce qui a été dit. Que notre ignorance de la manière dont s'opère la communication des deux êtres qui existent en nous, répond à toutes ces difficultés.* 171 & 172
- §. VIII. De l'instinct ou de l'ame des bêtes.* 173
- N.º 1. On recueille quelques faits qui semblent prouver dans les animaux, non-seulement de l'intelligence, mais des principes de morale, d'éducation, de sociabilité.* Ibid.
- De l'intelligence, de la sociabilité & de la mémoire du chien & du cheval.* Ibid.
- Exemple d'une République, ou plutôt d'une Monarchie parmi les lapins.* 174
- Sollicitude maternelle dans les lapines. Quand le pere reconnoît ses petits ? Ce qui répond à une proposition trop générale de M. Rousseau.* 176

De l'Eléphant, d'après M. de Buffon. Sa sociabilité, sa pudeur, mystère de ses amours, En quoi il differe des autres animaux domestiques. 177

Du Lion. 179

Des Castors, que leur industrie ne paroît pas dans les Pays fréquentés par les hommes. 180

De leurs digues, de leurs habitations, de leur sagacité, de leur prudence, de leur sociabilité, de leurs mœurs. 182

Des Fourmis & des Abeilles. 187

Des Oiseaux. Ibid.

Ordre des sens dans les animaux & dans l'homme, & de ses effets. Ibid.

Sixieme sens de l'amour dans les quadrupedes & dans les oiseaux ; fidélité conjugale de ces derniers ; sa cause. 188

N.º 2. On réunit les reflexions de nos Sages sur les faits qui viennent d'être exposés, & sur beaucoup d'autres semblables, & on examine quelle conséquence on en peut tirer contre l'immatérialité de l'ame. 190

Questions auxquelles ces faits donnent lieu. Ibid.

Que la preuve que le sens intime nous fournit de l'immatérialité de notre ame ne seroit pas altérée par l'impossibilité de répondre à ces questions. Ibid. & 191

Les bêtes sont-elles de pures machines ? Système de M. de Buffon, différent de celui de Descartes. 192

- Analyse des aïtes extérieurs des animaux , par M. de Buffon. Il leur accorde tout , à l'exception de la pensée & de la réflexion* 192
- Les animaux n'ont pas de mémoire proprement dite : de la force des objections qui s'élèvent contre cette proposition.* 195
- M. de Buffon répond en distinguant la mémoire proprement dite , qui suppose la réflexion , & la conscience , du souvenir , & de la réminiscence. Les imbécilles comparés aux animaux.* 196
- On revient aux rêves , en développant le système de M. de Buffon.* 197 & 198
- Difficulté que présente l'opinion de M. de Buffon : homo duplex.* Ibid. & 199
- On continue de développer les difficultés que présente le système de M. de Buffon ; le mot instinct n'offre aucune idée à notre esprit.* Ibid.
- Ce ne sont pas les aïtes extérieurs , mais le sens intime qui nous instruit du principe qui existe en nous.* 201
- On revient à quelques caractères distinctifs de la supériorité de l'homme , & premièrement la faculté de se perfectionner & de perfectionner les autres animaux.* Ibid. & 202
- Cette perfection que l'animal acquiert est purement mécanique , selon M. de Buffon ; l'homme seul jouit de ses propres réflexions.* Ibid.
- Des plaisirs de l'esprit dans l'homme ; aveu de l'Auteur du Système de la Nature.* 203
- Variété dans les ouvrages des hommes , effet de la liberté.* 204

Résumé du système de Descartes & de tout ce §.

206

§. IX. *Qu'est-ce que la vie? On examine les deux définitions de l'Auteur du Système de la Nature & de M. de Voltaire, & l'on prouve qu'elles renferment l'une & l'autre une pétition de principe.*

209

L'idée que l'Auteur du Système de la Nature nous donne de la vie, renferme une pétition de principe.

Ibid.

Le même reproche s'applique à la définition de M. de Voltaire.

210

M. de Voltaire prouve sa définition par des hypothèses impossibles à vérifier.

Ibid.

Le mot vie terme générique, sa définition varie selon les objets.

211

La pensée est-elle nécessaire à la vie de l'homme? On examine la réponse de M. de Voltaire à cette question.

Ibid. & 212

SECTION II. *De l'immortalité de l'ame.*

213

§. I. *Que l'impossibilité de découvrir par la raison quel sera l'état de notre ame après la dissolution de nos organes, ne doit pas nous faire penser qu'elle sera anéantie. Preuve de l'immortalité de l'ame tirée de l'existence du mal physique & du mal moral en ce monde. Combien cette preuve est puissante? On répond à quelques doutes de M. Rousseau.*

Ibid.

On recueille quelques réflexions par lesquelles M. de Buffon nous conduit à la preuve de l'immortalité de notre ame, & on les apprécie.

Ibid.

- M. Rousseau tire la preuve de l'immortalité de l'être pensant de la certitude du mal physique & du mal moral en ce monde.* 215
- On reprend en détail les réflexions du Philosophe de Geneve & ses doutes ; on les approfondit & on les discute.* 220
- La preuve de l'immortalité de l'ame qu'on déduit de son immatérialité est moins forte.* 221
- Comment M. Nicole tire la preuve de l'immortalité de l'ame de son immatérialité.* 222
- On examine le doute de M. Rousseau, & on le dissipe. Du principal supplice des méchans, des remords, des regrets des biens qu'ils ont perdus.* 223
- On développe avec M. Nicole l'étendue du supplice des méchans résultant des remords & des regrets.* 226
- §. II. Comment l'état de l'ame est fixe après la mort ? On tire avantage de quelques aveux de l'Auteur du Système de la Nature ; que cette idée concilie le bonheur des justes & la punition des méchans, avec la justice, la bonté & l'immutabilité de Dieu.* 231
- Aveu de l'Auteur du Système de la Nature, qui nous met à portée de résumer toutes les vérités démontrées.* Ibid.
- Autre aveu de l'Auteur du Système de la Nature. De l'amour de Dieu, ce que c'est ? Il nous fait concevoir le vrai bonheur de l'homme dans la vie future.* 233

Supériorité de la doctrine de J. C. sur celle de Socrate 234

Ces idées nous conduisent au malheur des méchans dans l'autre vie. L'immutabilité essentielle de l'ordre établi par l'Etre infini ne permet pas de penser que leurs maux aient un terme. Ibid.

§. III. *Que le dogme du Purgatoire ne contredit pas cette idée. Digression sur l'utilité & les dangers des passions.* 236

Les hommes les plus justes sont sujets à des distractions sur leur intérêt réel, la vertu. Ibid.

Avantages & inconvéniens des passions : pensée de M. Diderot. Ibid. & 237

Critique amère des austérités des Solitaires, par l'Auteur des Pensées Philosophiques. Vaines inquiétudes sur les dangers d'un tel exemple. 238

Les distractions que les passions occasionnent à l'homme juste, en cette vie, nous donnent une idée du Purgatoire. 240

§ IV. *De l'abus que nos Sages font du Livre de l'Ecclésiaste, avec quelques réflexions sur un des Dialogues de M. de Voltaire. Résumé des preuves de la spiritualité & de l'immortalité de l'ame.* 241

Abus que nos Sages font du Livre de l'Ecclésiaste, contre le dogme de l'immatérialité & de l'immortalité de l'ame. Ibid.

On extrait les passages cités. 242

Tableau des effets du mal moral, d'après l'Ecclésiaste. 243

Conséquence que le Sage tire de ce tableau effrayant ; qu'il est un autre ordre de choses réservé pour les justes.

244

Extrait d'un des Dialogues de M. de Voltaire.

On tire avantage de ses aveux.

247

CHAPITRE IV. *S'il est vrai que la Théologie , ou la connoissance de Dieu nuise aux progrès de l'esprit humain ?*

253

Pensée de M. Diderot , bien différente de la déclamation de l'Auteur du Système de la Nature.

Ibid.

Comment l'Auteur du Système de la Nature entreprend de prouver que la connoissance de Dieu nuit aux progrès de l'esprit humain ?

254

Réponse.

255

FIN de la Table.

A 1 1456617